

KLINIKEN

Texte Lars Norén

Mise en scène Julie Duclos



REVUE DE PRESSE

Création

du 9 au samedi 19 novembre 2021 au Théâtre National de Bretagne -
Rennes dans le cadre du Festival du TNB

Et en tournée

du 1er au 3 février 2022 au ThéâtrédelaCité - CDN Toulouse Occitanie
Le 15 mars 2022 au Cratère - Scène nationale d'Alès
du 6 au dimanche 10 avril 2022 aux Célestins - Théâtre de Lyon
du 7 au jeudi 26 mai 2022 à l'Odéon -Théâtre de l'Europe (Odéon-6ème)

Contact presse

Compagnie L'In-Quarto | AlterMachine | Carole Willemot
carole@altermachine.fr 06 79 17 36 65

Photographie Simon Gosselin

POINT RADIO

POINT RADIO

France Culture – *Tous en scène* présenté par Aurélie Charon

ITV de Julie Duclos

Diffusion samedi 6 février 2021 à 20h

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/tous-en-scene>

France Culture – *La Grande Table critique* présenté par Lucile Commeaux

Débat critique autour de deux spectacles : *Kliniken* de Julie Duclos et *L'Odysée*.

Une Histoire pour Hollywood de Krzysztof Warlikowski

Avec Philippe Chevilley (chef du service culture des Echos) et Victor Inisan

(chercheur au Centre d'études des arts contemporains à l'Université de Lille)

Diffusion le vendredi 13 mai 2022 à 12h

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-critique/deuxspectacles-a-decouvrir-kliniken-de-julie-duclos-et-l-odysee-de-krzysztof-warlikowski-3721971>

France Culture – *A quoi rêvez-vous ?* présenté par Arnaud Laporte

ITV de Julie Duclos

Diffusion lundi 16 mai 2022 à 8h55

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/a-quoi-revez-vous/julie-duclos-le-reve-c-est-ce-qui-en-nous-travaille-6704942>

France Culture – *Affaire culturelles* présenté par Arnaud Laporte

ITV de Julie Duclos

Diffusion lundi 16 mai 2022 à 19h

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaires-culturelles/julie-duclos-est-l-invitee-d-affaires-cultuelles-6676319>

PRESSE ECRITE

Quotidiens

CULTURE

Mathilde Mery
dans une adaptation
de l'*Iliade* mise
en scène de Pauline Bayle
d'après Homère.



FEMMES À L'AVANT-SCÈNE

Le théâtre français est loin de la parité.
Mais une nouvelle génération d'auteures et
de metteuses en scène surdouées s'impose sur
les planches. De Pauline Bureau à Nathalie Béasse,
revue de troupes.

Par Philippe Chevilly



Julie Duclos,
comédienne et
metteuse en scène
dont la dernière
création a été
présentée au TNB
de Rennes.

JULIE DUCLOS
LA PASSION EN CLAIR-OBSCUR

Elle a été formée par Alain Françon et Dominique Valadié au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. On ne pouvait rêver mieux pour entamer une vie de théâtre. Julie Duclos nous avait emballés avec *Nos serments*, adaptation libre du film *La Maman et la putain*, de Jean Eustache, en 2015 à La Colline. Essai transformé dans le même théâtre en 2016 avec *MayDay*, de Dorothée Zumstein, cérémonie sauvage autour d'une sombre affaire d'infanticide. À Avignon en 2019, elle donnait une version onirique de *Pelléas et Mélisande*, de Maeterlinck. On attend beaucoup de sa dernière création, *Kliniken*, de Lars Noren, créée début novembre au TNB de Rennes.

« *Kliniken* », tournée de février à mai.

Du 10 au 26 mai 2022, à l'Odéon.

Plus d'infos sur leeechos.fr/weekend

Les âmes égarées d'un hôpital psychiatrique s'invitent sur scène

Lars Noren n'a pas froid aux yeux. Ce dramaturge suédois, récemment disparu, fait partie des auteurs contemporains les plus joués dans le monde.

On a encore en tête *Les Démons*, l'un de ses chefs-d'œuvre, le spectacle le plus fort que Thomas Ostermeier nous a présenté à Lyon. Sans tabous, avec une écriture sans fard, parfois glaciale, Lars Noren s'inscrit dans la filiation de Strindberg pour mettre en lumière des thèmes sulfureux, souvent des névroses familiales, presque toujours à la lisière de la folie ordinaire. Ce poète du théâtre a aussi illustré la détresse sociale des exclus du système, sans papiers ou travailleurs clandestins. Avec *Klinikern*, il met en scène les patients d'un hôpital psychiatrique.

Dans les couloirs impersonnels, vous croiserez une anorexique, un schizophrène, une dépressive et un demandeur d'asile. Accidentés de la vie, plus que malades mentaux, ces relégués révèlent leurs failles, leurs blessures, en même temps qu'ils nous confrontent à notre lâcheté, au mieux à indifférence. Jusqu'à présent, la jeune metteuse en scène Julie Duclos avait exploré les codes amoureux, notamment dans une adaptation de *La Maman et la putain* de Jean Eustache. Aujourd'hui, épaulée par Matthieu Sampeur qui signe la scénographie, et une troupe de douze comédiens, elle brave l'écriture violente et réaliste de Lars Noren.

Du 6 au 10 avril. Théâtre des Célestins (Lyon 2 e). Tarifs : de 7 à 40€. Réservations au 04.72.77.40.00.



NOTRE SÉLECTION

Du théâtre à la danse, les meilleurs spectacles à voir ce printemps

De « L'Avare » de Lilo Baur au « Dragon » de Thomas Jolly, de « Jungle Book » d'Akram Kahn à « West Side Story » par le Ballet du Rhin, petit tour d'horizon des spectacles de théâtre et de danse à ne pas manquer en avril-mai.



Mélodie Richard et Mounir Margoum (Antoine et Cléopâtre © Hervé Bellamy)

Du rire, de la féerie, mais aussi beaucoup de drames poignants dans cette sélection de quelque quinze spectacles (dont six à la Comédie-Française et trois à l'Odéon) au risque de vous plaire, ce printemps.

Trois femmes puissantes à l'Odéon

Trois femmes, trois artistes puissantes vont faire les beaux soirs de l'Odéon à Paris, avec des créations d'envergure, rodées en région. Séverine Chavrier, directrice du CDN d'Orléans présente « **Ils nous ont oubliés** », une adaptation du roman de Thomas Bernhard « La Plâtrière » sur la déchéance d'un couple. Une version spectaculaire de 3 h 30, qui fait la part belle à la musique et à la vidéo (du 12 au 27 avril). Ensuite, Julie Duclos met en scène « **Kliniken** » de Lars Noren, une pièce à la fois glaçante et surhumaine située dans un hôpital psychiatrique (du 10 au 26 mai). Enfin, Célié Pauthe, directrice du CDN de Besançon s'attaque à la grande tragédie romaine de Shakespeare « **Antoine et Cléopâtre** » avec le couple Mounir Margoum et Mélodie Richard (du 13 mai au 3 juin).

« Kliniken » à l'Odéon : la folie douce de Julie Duclos

THÉÂTRE

Kliniken

de Lars Norén

Mise en scène

de Julie Duclos. Paris,

Théâtre de l'Odéon (6^e),

jusqu'au 26 mai. 2 h 20

Philippe Chevilley

[@pchevilley](#)

La capacité du théâtre à transcender les sujets les plus graves et les plus lourds nous émerveillera toujours. En février dernier, Alexander Zeldin signait à l'Odéon-Berthier un spectacle poignant sur la vieillesse, « Une mort dans la famille ». Aujourd'hui, Julie Duclos nous bouleverse au Théâtre de l'Europe, avec sa lecture de la pièce de Lars Norén (1944-2021), « Kliniken », qui raconte le quotidien d'un hôpital psychiatrique. Treize acteurs en scène incarnent des fous de douleur, traumatisés par des drames, abus sexuels, maladie (sida), ou par l'inexorable mal de vivre... jusqu'à l'implosion mentale qui frappe le jeune Markus, schizophrène.

Dans le foyer de l'institution (salle à manger, salon et fumoir) ils se côtoient, soliloquent, se parlent sans vraiment s'écouter, couvrent de leurs philippiques le son de la télé, presque toujours allumée. La parole les libère en partie, leur permet de survivre. Rien de didactique, ni de proprement narratif dans le texte du dramaturge suédois, datant de 1993 – finement remis au goût du jour et à la mode française. Nos héros, suspendus au bord de l'abîme, se dévoilent par bribes et, jusqu'à la fin, conservent leur mystère. D'Emilie Incerti Formentini (Maud) à Maxime Thebault (Markus) ou Cyril Metzger (l'infirmier Tomas), la metteure en

scène a réuni une troupe impressionnante d'intensité. Placides (Yohan Lopez/Anders) ou survoltés (Etienne Toqué/Roger), tous jouent leur partition avec une vérité confondante.

Julie Duclos conjugue avec bonheur hyperréalisme et onirisme, à l'image de ce décor troublant de Matthieu Sampeur, une salle d'hôpital aux murs trop hauts, magnifiquement éclairée par Dominique Bruguière. La magicienne des lumières fait entrer le soleil, la nuit, la pluie et le rêve, par un savant jeu de projecteurs. Le feu couve sous la glace. Le calme apparent des patients est sans cesse troublé par l'irruption d'un des leurs à cran ou d'un soignant affairé. Des vidéos projetées sur les cloisons, montrent leurs a parte fantomatiques.

Miroir déformé

On s'émeut, on frémit, on rit parfois aussi... une solidarité indéfectible semble lier ces malades de l'âme. Le fameux « quatrième mur », qui sépare la salle de la scène, est comme un miroir liquide, à peine déformé. Il suffirait d'un rien pour le traverser. Brisés par les horreurs du monde, ces fous nous paraissent si proches par instants. On ne sait pas si le théâtre guérit les âmes. Mais quand il atteint ce niveau de justesse et de sensibilité, il rend plus réceptif à la douleur des autres, plus tendre et plus humain. Voilà pourquoi une visite à la « Kliniken » s'impose. ■



Une pièce d'une extrême justesse et sensibilité.

Photo Simon Gassein

Notre critique de *Kliniken*: le nid de coucous de Lars Norén

Par Anthony Palou

Publié le 13/05/2022 à 21:18



Kliniken est une pièce faite d'éclairs et d'éclaircies. Capture d'une vidéo du théâtre de l'Odéon

CRITIQUE - À l'Odéon, Julie Duclos met en scène le texte du dramaturge sur un hôpital psychiatrique. Troublant.

L'Odéon était plein l'autre soir lors de la première de *Kliniken*, de Lars Norén. Comme il y a de moins en moins de levers de rideau, nous sommes dans le décor dès notre arrivée, face à une salle commune d'une unité psychiatrique. À droite, un espace fumeurs, à gauche un salon télé. Debout, se tient comme statufié Markus (Maxime Thebault). Il est schizophrène. Au fond, assis sur un canapé placé devant une grande porte-fenêtre, Anders (Yohan Lopez), un garçon à la voix et la démarche traînantes. Une jeune femme blonde traverse et retraverse la scène. On apprendra plus tard qu'elle se nomme Birgit (Leïla Muse). On entend le son d'une télé en continu.

En fait, la pièce a commencé avant l'arrivée des spectateurs. Lars Norén a écrit un texte documentaire sur tous ces gens qui sont à la marge et qui se retrouvent dans un huis clos, un HP. Mais la mise en scène de Julie Duclos n'enferme pas le spectateur : réaliste, elle n'est pas pour autant une représentation froide, clinique, de l'hôpital moderne. Ainsi ces hauts murs sur lesquels sont projetées des vidéos développant des hors-champ. En arrière-plan, un jardin comme une percée poétique, une fenêtre météo qui nous donne une idée du temps et de la temporalité.

Julie Duclos a rêvé la pièce avant de s'immerger dans l'ambiance d'un espace anxigène. Elle pose un bienveillant regard sur ces êtres blessés. Et nous nous retrouvons comme les voyeurs de l'errance mentale de ces gens, une douzaine, qui ne sont pas dans leur assiette. La plupart d'entre eux tourne aux antipsychotiques.

Acteurs hors norme

Anders, donc, qui aime les animaux à un point insoupçonné, Roger (Étienne Toqué) l'excité qui ne fait pas une phrase sans dire des gros mots, Sofia, la jeune anorexique qui fut sans doute violée et ne cesse de répéter : « *Je suis née morte* ». Et puis, il y a Maud (Émilie Incerti Formentini), qui, entre deux clopes, balance des formules, sortes de brèves de comptoir, comme : « *Mes parents étaient si normaux qu'ils étaient anormaux.* » Mohammed (Mithkal Alzghair) est un réfugié syrien. Il racontera en un long monologue qu'il a perdu toute sa famille pendant la guerre.

Dans cette microsociété où se côtoient différentes folies, le spectateur fasciné et parfois pétrifié reprendra son souffle grâce à Erika (Manon Kneusé), évaporée qui se prend pour une star, une des seules soupapes « joyeuses » de cette sarabande. À un moment, il y a un orage. Des gouttes de pluie glissent sur la porte- fenêtre mais il pleut surtout dans la tête de ces malades. *Kliniken* est une pièce faite d'éclairs et d'éclaircies. Des acteurs hors norme interprètent des personnages magnifiques d'humanité cabossée et poétique. Et l'on se dit que la folie apparaît ici comme une possibilité menaçante pour l'être normal que nous croyons être. Scotchant.

Kliniken, jusqu'au 26 mai à l'Odéon (Paris 6e). Tél. : 01 44 85 40 40.
www.theatre-odeon.eu

«Kliniken»: Lars Norén entend des voies

Julie Duclos met en scène avec délicatesse la pièce du Suédois disparu en 2021, où s'entrechoquent les fragments de monologues de pensionnaires d'un hôpital psy.

Aujourd'hui, il est rare que les acteurs attendent le public pour entrer en scène. Les pièces commencent *In media res*, c'est nous qui pourrions déranger les comédiens pendant qu'ils poursuivent leurs conversations toute lumière allumée, sans plus d'attention pour la présence d'une au-

dience. C'est ainsi dans *Kliniken*, mise en scène de Julie Duclos, cette pièce écrite par Lars Norén en 1993, qui montre un groupe de gens dans un hôpital psychiatrique. La scénographie (de Matthieu Sampeur) frappe: un grand hall en pierre de taille très haut de plafond. On pourrait rêver d'y résider une ou deux nuits. Est-on dans le vestibule d'un palace à l'élégance discrète, qui n'aurait été défiguré par aucun architecte d'intérieur? Il n'y faudrait pas grand-chose, même si la fontaine à eau manque de glamour, et que les canapés sont plus affaissés que cosy. Et puis il y a le patio, espace fumeur, occupé par un grand arbre dont la lumière change sur les

feuilles qui bruissent au vent, ce qui permet de suivre le passage du temps, des heures, et d'échapper peut-être au jour sans fin, que sont ces monologues qui reviennent en boucle s'entrechoquent, et se font finalement, assez souvent, conversations. L'une des qualités de la mise en scène est de faire entendre mine de rien, sans jamais appuyer, cet enjeu temporel qui est à la fois celui du dramaturge Lars Norén, qui conçoit une pièce horizontale, sans plus de péripéties que les crises et les gestes, et celui du spectateur, à l'affût de ces récits sans points d'acmé, nourris d'obsessions qui ne peuvent que se répéter. Que faire d'autres que de concentrer toutes ces forces

à demeurer squelettique lorsqu'on est anorexique? Dans cette pièce, que Julie Duclos a légèrement actualisée, le monde extérieur vient ricocher à travers l'étranger sans papiers, traumatisé de la guerre en Syrie (excellent Mithkal Alzghair) - initialement en Bosnie. Il y a la coquette énergique et toujours détonante, qui n'a pas d'autres miroirs que ses propres yeux, en *dépit des tenues* qu'elle varie, ou encore l'homme enthousiaste, plein d'insultes sexuelles en bouche qu'il ne cesse de cracher. Julie Duclos ainsi que les interprètes réussissent cependant à ne jamais enfermer les différents protagonistes dans une

pathologie. De même que l'hôpital pourrait être un hôtel, chacun est pris dans une logique de pensée qui est celle de tout un chacun, jusqu'à ce qu'un fragment de phrase ou un peu trop de médicaments ingurgités, provoquent un déraillement. Le texte afflue dans toute son étrangeté, et la représentation de la folie, sans aucun sordide, ni romantisme. Lars Norén, disparu en 2021, connaissait de l'intérieur les services psychiatriques, pour y avoir fait un séjour de plusieurs mois, à 20 ans, après la mort de sa mère, dont il entendait la voix ainsi que quelques autres.

ANNE DIATKINE

KLINIKEN
de LARS NORÉN
Mise en scène de
Julie Duclos. A l'Odeon 6^e
à Paris, jusqu'au 26 mai.



La scénographie de la pièce frappe. SIMON GOSSELIN

La dernière page



Des pierres sans visage La chronique de **Véronique Olmi**

Julie Duclos met en scène au théâtre de l'Odéon la pièce de l'auteur suédois Lars Noren, *Kliniken*, qui se passe dans la salle d'une unité psychiatrique : « *Un endroit où l'on parle, et où l'on est parlé par nos blessures* », dit la metteuse en scène. Il y a 13 personnages dans cette pièce, des hommes et des femmes d'âges, de conditions, de parcours, de blessures justement, et de personnalités différentes, mais un en particulier reste en moi, m'accompagne et se mêle désormais, ainsi que le veut l'art, à ma vie et à ses tourments.

Il s'agit de Mohammed, exilé syrien, qui, au terme d'un long monologue, pose cette question : « *J'ai quel droit de vivre dans un monde de morts ?* », tandis que derrière lui est projeté sur le mur de l'hôpital, comme un hors-champ, le film des ruines d'une ville qui pourrait être Damas, Homs, Alep, Raqqa, une ville sans repères, défigurée par la guerre, une ville dont le nom est devenu celui d'un fantôme,

celui d'un martyr, celui d'une résistance anéantie, celui de tant d'âmes déchirées. Celui du massacre.

Et ce film est une plongée à hauteur d'oiseau, comme si nous errions nous-mêmes longuement dans un lieu sans refuge, sans habitant, sans végétation, sans aucun signe de vie présente ou passée, c'est un vol désincarné parmi une multitude d'immeubles dont certains sont encore debout, encore verticaux, troués de milliers de fenêtres sans vitres, de milliers de fenêtres creusées dans la pierre, de milliers de pierres sans visage. C'est une longue suite d'excavations et de ruines, un paysage monotone, et j'ai cru un moment que passaient en boucle quelques secondes d'une courte vidéo, mais non, d'infimes détails dans les formes et les enchevêtrements des immeubles en ruine disaient que cette monotonie de la destruction, cette répétition de la mort, se déroulait sur des kilomètres de paysages.

La ville creuse et ravagée défilait ainsi, sans musique, sans

Je ne peux m'empêcher de faire l'analogie entre cette rage impuissante face à l'amour perdu et celle des ruines des villes bombardées.

bruit aucun, tandis que parlait Mohammed, l'homme qui venait de ce pays-là, ce pays qu'il ne regardait pas et à quoi bon, puisqu'il était présent en lui comme une mémoire traumatique, une présence cauchemardesque et permanente, « *un monde de morts* », dans lequel il se demandait s'il avait encore « *le droit de vivre* ».

Ce paysage désertique sans lumière et sans couleur, cette succession sans fin d'immeubles édentés se découpant et ricanant dans un ciel au blanc de poussières et de cendre est l'image

crue et sans commentaire de tant de nos paysages modernes, de nos villes modernes, de ces guerres que l'on a voulues lointaines, que l'on a géopolitiquement maintenues à distance, et qui ont fini par se rapprocher, comme une montée des eaux, et qui, à notre plus grand désarroi, nous concernent aujourd'hui.

Ces pierres désolées et inanimées d'une Syrie qui fut la terre de refuge des premiers chrétiens, cette terre riche et féconde, cette terre parmi les premières terres, ces pierres parmi les premières pierres, sont aussi ce qui « *parle de nos blessures* », comme le dit Julie Duclos.

« *Je suis un homme hanté* », écrit Louis Aragon dans son furieux et violent *Poème à crier dans les ruines*, poème de crachats et de souffrances, de reniement et d'amour déchiré, et je ne peux m'empêcher de faire l'analogie entre cette rage impuissante face à l'amour perdu et celle des ruines des villes bombardées. Il y a là les mêmes intimités ravagées, les mêmes derniers gestes

du quotidien effacés et perdus
à jamais, leur poésie anéantie.
Ces fenêtres vides d'aujourd'hui
abritaient hier les appels des
mères aux enfants, les paroles
échangées entre voisins, le linge
étendu, les mains agitées en signe
d'au revoir, les drapeaux et les
fanions des matchs gagnés, les
signes de joie et de communauté,
et les musiques qui, comme les
odeurs de cuisine, s'échappaient
et partaient vivre ailleurs. Et le
bruit du vent. Et le chant des oi-
seaux. Et celui de l'orage. Et celui
de la pluie. Et celui de ceux qui
s'aiment. Tant de beauté ravagée.

*Le dernier mot d'amour imagi-
nez-vous ça Et le dernier baiser et
la dernière Nonchalance Et le der-
nier sommeil Tiens c'est drôle Je
pensais simplement à la dernière
nuit Ah tout prend ce sens abomi-
nable Je voulais dire les derniers
instants Les derniers adieux le
dernier soupir Le dernier regard
L'horreur l'horreur l'horreur Pen-
dant des années l'horreur (1)*

(1) Louis Aragon, Poème à crier
dans les ruines.

Hebdomadaires

Kliniken

De Lars Noren, mise en scène de Julie Duclos. Durée: 2h40.

À partir du 10 mai, 20h (mar.),
Odéon – Théâtre de l'Europe,
1, place de l'Odéon, 6^e,
01 44 85 40 40. (6-40€).

TTT Tout menace de dérapier dans cette représentation à fleur de peau, où les nerfs sont à vif mais la violence, contenue. C'est qu'elle passe par d'autres voies, cette violence. Elle se faufile dans les silences, les gestes trop brusques, les éclats de voix. Dans la salle d'un hôpital psychiatrique, les patients occupent le temps comme ils peuvent. On les voit traverser les minutes et arpenter le quotidien. On observe leurs visages filmés en gros plan, on écoute leurs récits. Au réalisme de la pièce, Julie Duclos appose des couleurs méditatives et flottantes qui tordent les contours du réel. Sous le vernis, il y a le moisi. Sous le sourire, la douleur. Sous les apparences, des vérités cauchemardesques. Dans un décor clinique, les acteurs accomplissent la prouesse de former une famille, alors même que chacun est enfermé dans son monde intérieur. C'est éprouvant et fascinant.



AU THÉÂTRE

DEUX PIÈCES capitales

FRESQUE DES TEMPS MODERNES. La metteuse en scène Julie Duclos revient à l'Odéon avec *Klinikern*, de Lars Noren, ou, dans le foyer d'un hôpital psychiatrique, patients et soignants se croisent, brouillant les lignes entre folie et normalité. Une pièce qui fait écho à notre monde tourmenté.

SOCIÉTÉ SOUS HAUTE TENSION. Claudia Stavisky s'empare de *Skylight*, de David Hare. Soit un combat de fauves le temps d'une nuit. Lui est père de famille et homme d'affaires, elle, jeune professeure idéaliste. Ils se sont aimés puis séparés. Les voici face à face pour une ultime lutte entre réussite de l'un et engagement de l'autre.

Klinikern, mise en scène Julie Duclos, du 10 au 26 mai. theatre-odeon.eu

Skylight, mise en scène Claudia Stavisky, du 11 au 29 mai. theatredurondpoint.fr

Kliniken

Folle humanité

PAR RODOLPHE FOUANO

Emouvant et drôle, ce huis clos dans une clinique psychiatrique questionne nos liens avec la démence.



S. Gosselin/Théâtre de l'Odéon

Sur scène, le foyer d'une clinique psychiatrique. Un texte incarné par douze interprètes d'une troublante vérité, qui porte un regard décapant sur la folie.

Sans exhibition de la démence, c'est la maladie mentale ordinaire que donne à voir le dramaturge suédois Lars Norén (1944-2021) dans *Kliniken*, pièce écrite en 1993. Jean-Louis Martinelli en avait proposé, il y a treize ans, une version mémorable aux Amandiers de Nanterre. L'excellente Julie Duclos, artiste associée au TNB de Rennes, monte à son tour ce huis clos bouleversant et drôle à la fois. Le plateau figure le foyer d'une clinique psychiatrique, où se côtoient des hommes et des femmes qui n'auraient jamais dû se rencontrer et que leur sort a conduits à (sur)vivre ensemble. Certains ont 18 ans, d'autres la quarantaine.

Les échanges sont difficiles, les tentatives de dialogue souvent vaines. Les paroles interfèrent, violentes, crues, sans partage. Drôle de lieu, structuré en espace fumeur et non fumeur, coupé du monde dit « nor-

mal » auquel renvoient une télévision et des journaux, derniers liens avec la réalité des autres. Il y a aussi un jardin, en hors-champ, comme un extérieur fantasmé.

Chacun traîne ses blessures. A qui la faute ? A la société qui fabrique l'inadaptation à laquelle elle condamne les plus faibles. Voilà la portée politique de ce texte choral incarné par douze interprètes d'une troublante vérité. Avant les répétitions, Julie Duclos a réalisé un travail d'immersion en centre hospitalier et conduit un atelier d'écriture avec des patients. Résultat : un regard décapant porté sur la « folie », sans jugement, comme un miroir tendu au spectateur. Une leçon d'humanité. ■

Pièce de Lars Norén.

Mise en scène de Julie Duclos.

Odéon-Théâtre de l'Europe (Paris, VI^e).

Jusqu'au 26 mai. Du mardi au samedi, à 20 heures et le dimanche, à 15 heures.

Durée : 2 h 20. Tarif : de 6 à 40 euros.

Réservation : www.theatre-odeon.eu.

Tél. : 01-44-85-40-40.

Le meilleur de la semaine culturelle

THÉÂTRE

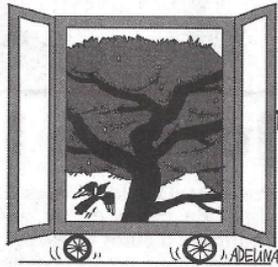
« **KLINIKEN** »

Il y a la télévision allumée, des cris étouffés, des êtres au regard hagard, une jeune fille qui veut mourir, une femme qui allume cigarette sur cigarette, une autre qui dit qu'elle a été violée, un homme aux cheveux longs qui surgit comme une bourrasque, l'insulte à la bouche (prodigieux Étienne Toqué). Bienvenue chez les fous! Julie Duclos a fait sien *Kliniken*, le texte de Lars Norén, disparu en janvier 2021. Le dramaturge suédois connaît son sujet. Il a été diagnostiqué schizophrène et interné à 20 ans dans un hôpital psychiatrique. La metteur en scène concilie forme documentaire réaliste et huis clos intimiste, presque dérangeant (On rit parfois : « *T'es tellement malade que tu vas jamais mourir* »). Dans cette salle blanche et grise (scénographie clinique de Matthieu Sampeur et Alexandre de Dardel), il y a quelque chose qui tient du purgatoire. Écorchés vifs, Sofia, Erika, Birgit, Anne-Marie, Mohammed ou encore Markus se débrouillent tant bien que mal - plutôt mal - avec leurs démons et les autres malades. Ils parlent de tout et de rien comme pour oublier le pire. Qui dit : « *Tout est tellement sale!* » Mais c'est le monde qui est sale et ne tourne pas rond. Julie Duclos a passé un an pour trouver une distribution idéale. Les comédiens dont plusieurs issus du Théâtre national de Bretagne sont d'une vérité à couper le souffle comme dans un spectacle de Joël Pommerat.

N. S.

■ Jusqu'au 26 mai à l'**Odéon Théâtre de l'Europe (6^e)**. theatre-odeon.eu

UNE DES QUELQUES
80 pièces du Suédois
Lars Norén. Ecrite
près de trente ans après qu'il
a fait un séjour en hôpital psy-
chiatrique – il avait été dia-
gnostiqué schizophrène à



20 ans. Toute l'action est si-
tuée dans le foyer d'une unité
psy. Là où on fume, on regarde
la télé, on se croise, on parle,
on boit un thé, on se tait.
Treize personnages. Certains

Kliniken

(A la folie)

diront à peine trois mots. D'autres traverseront la salle en coup de vent, repasseront, ne reviendront que vers la fin de la pièce.

Il y a les apathiques, les agités, les obsédés, les simplement bizarres, ceux dont on saisit tout de suite de quelle folie ils sont frappés, ceux dont on ne comprendra jamais vraiment le mal. C'est bouleversant. C'est magistral. C'est criant de vérité. Parfois, on se dit qu'on va pleurer et ne pas s'arrêter jusqu'à la fin du spectacle, et voilà qu'on rit, qu'un moment de grâce nous emporte, nous suspend, puis voilà qu'une scène, un mot nous

tordent de nouveau le cœur. Pas de jugement, ici. Pas de complaisance, pas de numéro d'acteur jouant au fou. Manon Kneusé, Maxime Thebault, Etienne Toqué, Alexandra Gentil, il faudrait tous et toutes les citer, sont plus que vrais. Et dans leur vérité nous renvoient à nous-mêmes.

A peu de chose près, nous pourrions être l'un d'entre eux, enfermés dans cette étrangeté, cet ailleurs, cette souffrance. Julie Duclos les a mis en scène avec une telle justesse, un tel soin qu'à aucun moment nous n'avons sous les yeux de simples cas médicaux, mais des humains chez qui quelque

chose ne va pas, ne va plus. Mais bien qu'enfermés en eux-mêmes, malgré les discours qui se chevauchent ou tombent dans le vide, malgré les délires et les insultes, malgré tout, ils entrent en contact, et se parlent, et se racontent, et sont ouverts à l'autre. Ils restent des humains, des êtres de mots et d'élan vers l'autre – même si cela ne dure parfois que le temps d'un éclair. Leur bulle est à la fois hors et dans le monde.

Au fond de la scène, par une fenêtre, on voit un arbre dont les feuilles s'agitent sous le vent ou ruissellent de pluie, et l'on devine le temps qu'il fait, le jour et la nuit qui passent, et la vie de l'hôpital qui va. La vie qui va.

Jean-Luc Porquet

● Au théâtre de l'Odéon, à Paris,

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD



Où se situent les frontières de la folie ? Qu'est-ce que la normalité ?

Certains comédiens sont déjà en scène quand s'installe le public, et avant que ne commence le spectacle dans l'espace blanc presque vide, géant et impersonnel, aux murs si hauts. Mais est-ce bien un spectacle que cette lente, longue et poignante plongée dans l'univers des malades mentaux ? De tous âges, de toutes origines, de tous milieux et des deux sexes. Un homme maigre et roux est silencieusement assis près d'une fenêtre ; debout, un jeune schizophrène désarticule ses doigts, ses mains, ses bras, et une femme mutique en survêtement se roule sans fin une cigarette, affalée sur son fauteuil. Et puis, quand le noir se fait dans la salle, quand démarre enfin la représentation, débarque un agité, parlant fort et haut à chacun, racontant n'importe quoi, gesticulant à l'excès vers l'un ou l'autre. C'est l'infirmier.

Face à ses débordements hystériques, les malades ont l'air tellement plus calmes, plus « normaux ». Mais qui décrète aujourd'hui qui est normal ou non, et selon quels critères ? C'est une des questions que pose *Kliniken*, la passionnante et bouleversante épopée psychiatrique du dramaturge suédois Lars Norén (1944-2021). Inspiré à ses débuts par les enfers conjugaux et familiaux, diaboliquement psychologiques, de son défunt compatriote August Strindberg, celui-ci passe peu à peu aux pièces chorales engagées, plus documentaire des exclus de la société. De véritables symphonies scéniques, où les paumés, les oubliés de notre monde, n'ont d'autre identité que celle de leur langage, n'existent qu'à travers leurs phrases trouées, leurs

dialogues épurés jusqu'à la poésie. Car Lars Norén est plus poète que sociologue. Mais s'il transfigure le réel, c'est pour mieux transformer le théâtre en miroir de nos manques.

Kliniken (1993) appartient à cette veine, dont les acteurs, tous choisis et dirigés avec soin par la metteuse en scène Julie Duclos, incarnent les frontières si poreuses, si fragiles entre maladie mentale et normalité dans ces unités psychiatriques que Norén connaissait lui-même de l'intérieur pour les avoir fréquentées à 20 ans, quand il traversa des épisodes de schizophrénie.

Un vidéaste, Quentin Vigier, capte avec discrétion, tout au long de la représentation, les visages comme abandonnés des malades réunis dans cette vaste pièce où ils peuvent fumer. Il se faufile entre ce publiciste malade du sida, cet exilé syrien revenu de toutes les guerres, cette jeune victime d'anorexie ou cette autre d'inceste... Autant de traits figés par les traitements médicamenteux, où transparaissent, soudain agrandis sur les murs du décor, l'absence, le désarroi de regards trop désespérément vides. Tous les comédiens incarnent leurs partitions avec une intensité irradiante. Et avec humour aussi, ils nous font pénétrer ce drôle de royaume où les plus perdus sont les plus intégrés d'antan, et les rois de la nouvelle communauté, les plus délirants, ceux qui ont l'habitude de l'exclusion, savent en jouer. Inversion des rapports sociaux, des valeurs communément admises : Julie Duclos fait de *Kliniken* un monde parallèle où se lisent à merveille nos incertitudes et nos errances de pseudo-bien portants.

III

Kliniken

Fresque

Lars Norén

| 2h20 | Mise en scène Julie Duclos
| Jusqu'au 26 mai.
Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e,
tél. : 01 44 85 40 40.
Tournée à venir.

Évitant, comme l'auteur, les pièges du naturalisme, elle fait surtout de la pièce une traversée poétique de la folie, du mal-être, du mal-vivre et de leurs conséquences. Son attention profonde aux « personnages », aux comédiens, la tendresse dont elle les entoure font que souffle continuellement l'esprit sur cette représentation où treize individus viennent subrepticement nous conter et conjuguer leurs destins brisés. Un peu comme chez Maurice Maeterlinck, bizarrement, dont elle avait si bien monté, en 2019, *Pelléas et Mélisande*. Julie Duclos sait écouter les œuvres, c'est rare, et leur fait rendre toute leur humanité. On ne sort pas indemne de cette généreuse et fine traversée théâtrale de la maladie mentale. On s'en est même souvent senti proche ●

Mensuels



« Chez Noren, impossible de savoir qui est fou et qui ne l'est pas »

Julie Duclos se prépare à monter la pièce *Kliniken* de Lars Noren au TNB. Ayant eu l'accord du célèbre auteur norvégien avant son décès, la metteuse en scène nous livre sa vision de son œuvre. PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

Avez-vous eu la chance de le rencontrer ?

Malheureusement, non. L'annonce de son décès a été pour moi très étrange. Quand j'ai décidé de monter *Kliniken*, j'ai dû demander les droits à L'Arche, son éditeur et agent théâtral. Par son intermédiaire, j'ai su qu'il avait eu connaissance de mon dossier, et de mes desiderata quant au fait d'actualiser certaines références citées par les personnages dans son texte. Il s'était intéressé à mon travail pour donner son accord. J'en avais été touchée. C'est comme si une sorte de dialogue s'était instaurée entre nous. Le fait qu'il ne soit plus là rend cet échange virtuel encore plus insolite. Sa disparition entraîne en moi un sentiment de responsabilité teinté de gratitude. Mon geste devient de facto un hommage. C'est une sorte de manifeste : présenter une de ses œuvres la saison prochaine si la Covid le permet. Après, dans mon travail intime de metteuse en scène, la conversation secrète avec l'auteur continuera à exister.

Qu'est-ce qui vous a plu dans son écriture pour avoir envie de monter un de ses textes ?

Ce que j'aime chez Lars Noren, c'est la poésie qui se glisse dans le quotidien. Tous ses textes sont très différents, passionnants, il se trouve que mon dévolu s'est jeté sur *Kliniken*. C'est une œuvre chorale avec beaucoup de personnages, une sorte de tableau vivant, comme un condensé

des rapports humains. Il aborde différents degrés de folie, et au-delà des apparences, il parle de nous. Contrairement à ce que beaucoup pensent, ses textes ne sont pas sombres. Certes il parle, dans *Catégorie 3.1*, pièce cousine de *Kliniken*, des gens marginalisés, de la dureté de la vie, mais il le fait avec une certaine forme d'humour. C'est très vivant. L'écriture de Lars Noren est très musicale. Elle n'est pas aisée à la lecture, mais tout s'éclaire quand on la met à l'épreuve du plateau. Par ailleurs, il offre aux spectateurs des personnages qui ont une humanité incroyable. Dans *Kliniken*, il brouille les pistes. Impossible de savoir vraiment qui est fou, qui ne l'est pas. Les frontières explosent. Il y a aussi dans son travail, dans ses œuvres, une dimension très documentaire, qui fait penser à Depardon.

Comment allez-vous travailler son écriture ?

La pièce, écrite en 1994, est très ancrée dans son époque. Il était donc important pour moi d'actualiser ces références qui parsèment le texte, pour les ancrer dans notre monde actuel, en France en 2021. Mon travail n'est donc pas de tout changer, mais de rester au contraire dans les traces de Noren, pour l'éclairer à l'aune d'aujourd'hui. Ce qui est très bizarre c'est de le faire avec son assentiment, tout en sachant qu'il ne verra pas le regard que je porte sur son œuvre. C'est assez fort, cette confiance posthume.

L'écriture de la vie

Ce sera un des points d'orgue du Festival du TNB à Rennes, *Kliniken* de Lars Noren. Julie Duclos y analyse comment une immersion dans un hôpital psychiatrique se révèle un miroir grossissant de la folie du monde contemporain.

PAR HUGUES LE TANNEUR

Certains ne se souviennent plus depuis combien de temps ils sont là. Il faut dire que, psychotropes aidant, les points de repère sont plutôt flous pour les héros de *Kliniken*, pièce de Lars Noren (1944-2021) qui donne à voir le quotidien de personnes internées dans un hôpital psychiatrique. L'auteur connaît bien son sujet ayant lui-même séjourné à l'âge de dix-huit ans dans un établissement pour malades mentaux. Après la mort de sa mère, il continuait d'entendre sa voix. Diagnostiqué comme schizophrène, il restera enfermé une année entière jusqu'à ce qu'un ami le fasse sortir.

Julie Duclos, qui monte aujourd'hui *Kliniken*, observe qu'« en dépit de leurs pathologies, les personnages de la pièce sont en réalité très proches de nous ». Elle était encore élève au Conservatoire quand elle l'a découverte dans la mise en scène de Jean-Louis Martinelli en 2007. « À l'époque, ça m'avait fait penser à Tchekhov. En travaillant sur *Kliniken* aujourd'hui, mon impression se confirme. Ce qui est très fort dans l'écriture de Lars Noren, c'est ce sentiment qu'il a enregistré tout ce que disent les personnages comme s'il avait lui-même été immergé dans cet environnement. Cette écriture de la vie, ce côté très vrai, qui en même temps n'empêche pas la poésie, laquelle surgit à l'insu des personnages, me rappelle beaucoup Tchekhov, dont on sait qu'il notait tout ce qu'il voyait et entendait autour de lui. »

Paradoxalement, dans la première partie en tout cas, il ne se passe quasiment rien dans la pièce : pas d'événement majeur, de coup de théâtre, de conflits ouverts. Le spectateur assiste à des conversations plus ou moins hachées, comme saisies sur le vif, entre les protagonistes : une anorexique, un schizophrène, une dépressive, un demandeur d'asile... des cabossés de la vie aux parcours très différents. Réunis là par le hasard, ils cohabitent tant bien que mal. Leurs échanges, parfois franchement loufoques, peuvent être aussi fort drôles ou spirituels. Pour approcher au



plus près la réalité de l'internement, Julie Duclos s'est beaucoup documentée, en particulier en étudiant avec les acteurs le film, *12 jours*, de Raymond Depardon.

Elle a aussi fait une immersion dans un service de psychiatrie au Centre hospitalier de Valenciennes. « C'est une expérience très forte, parce qu'on sent bien qu'on arrive du dehors dans un lieu fermé avec des personnes qui sont là depuis longtemps. De fait *Kliniken* montre vraiment comment un lieu structure les rapports humains. Comment le lieu les rend fous ou pas, selon que ceux qui vivent là s'y sentent bien ou au contraire le vivent comme une prison. Il y a un aspect documentaire dans l'écriture de Noren, comme s'il ouvrait les portes et nous montrait ce qui se passe derrière les murs. »

La question cruciale est comment lier sur scène cette relation étroite entre documentaire et fiction avec, à la clef, cette autre question qui lui est intimement liée, comment jouer la folie sur les planches. « Dans le spectacle il y a, explique Julie Duclos, un aspect documentaire dû notamment à l'usage de la vidéo, mais en même temps la fiction est toujours là. On n'est pas dans le naturalisme. Ce n'est pas la reconstitution d'un service psychiatrique. De même j'ai demandé aux acteurs de ne surtout pas jouer la folie ni de construire un personnage, mais de partir d'eux-mêmes, de leur humanité, de leur singularité. *Kliniken* est une pièce chorale qui nous emmène dans des paysages très différents, très suggestifs. C'est une pièce sur la fragilité humaine qui montre tout ce que la société fabrique de folie, de maladie, de désespoir. Mais c'est une pièce très drôle aussi. »

KLINIKEN
Lars Noren,
mise en scène
Julie Duclos,
au TNB de Rennes, du
9 au 19 novembre.



Changement de registre pour Julie Duclos, qui met en scène *Kliniken* de Lars Norén, un huis clos réaliste dans un hôpital psychiatrique avec treize personnages. Texte Igor Hansen-Løve

Une fois de plus, on retrouve Julie Duclos là où on ne l'attendait pas. Après un premier cycle autour de la jeunesse amoureuse inspiré par le cinéma de la Nouvelle Vague (*Fragments d'un discours amoureux*, *Masculin/Féminin*, *Nos serments*), un deuxième, plus poétique et textuel, sur l'interprétation des signes et la question du destin (*MayDay*, *Pelléas et Mélisande*), la trentenaire s'empare de *Kliniken*, une pièce sociale et réaliste signée par le maître suédois Lars Norén.

L'action se déroule sous les néons d'un hôpital psychiatrique, dans le huis clos d'un espace commun. Onze patient-es et deux soignants, issu-es de différents univers, s'y côtoient pour y boire un café, discuter ou regarder la télévision. *"Pour Norén, ce lieu de vie est une microsociété reflétant la nôtre, où tout est exacerbé : la violence et l'injustice, mais aussi la tendresse et la compassion, note la metteuse en scène. À cheval entre le documentaire et la poésie, il interroge les concepts normatifs de santé et de marginalité, dépeignant une galerie de personnages lumineuse."*

Le dramaturge est réputé pour son théâtre anxiogène, mais Julie Duclos promet un spectacle empreint de drôlerie décalée et d'humour absurde. *"Ces individus sont à la fois ensemble, mais pas tout à fait, précise-t-elle, les discussions à plusieurs glissent parfois imperceptiblement vers des monologues qui s'entrechoquent, c'est très amusant à mettre en scène."*

Pour cette pièce, l'artiste s'est rendue dans un hôpital psychiatrique, à Valenciennes, pour observer des patient-es, mais aussi organiser, avec eux et elles, des ateliers d'écriture. *"J'ai à peine retouché le texte, mais cette immersion a permis à la pièce, je crois, de gagner en réalisme et en justesse. J'ai échangé avec eux sur ma pratique, ce fut des moments très forts et enrichissants."* Le 26 janvier dernier, alors que la création avait débuté, Lars Norén décédait du Covid à Stockholm. *"La suite fut forcément perturbante et étrange, se souvient Julie Duclos, car nous étions tellement imprégnés par son travail que la question de sa mort n'avait plus de sens. La vitalité de son œuvre avait pris toute la place."*

Transfuge

Samedi 14 novembre 2021



Scène

L'enfer, moi et les autres

Julie Duclos présente Kliniken au TNB

Oriane Jeancourt Galignani

14/11/2021 • Critique

A Rennes, jusqu'au 27 novembre, le théâtre se déploie avec force au festival du TNB. L'occasion de voir l'une des grandes créations de la fin d'année : *Kliniken* de Lars Noren, mise en scène par la jeune Julie Duclos.

Comment juger un festival de théâtre ? A sa manière de faire vivre la création contemporaine *in medias res*, à l'instant de ce qu'elle génère. Ainsi, le festival du TNB réunit pendant quelques semaines certains des noms les plus audacieux du théâtre, de la danse, de la performance d'aujourd'hui : on pourra y revoir par exemple *Mes Frères*, pièce féroce et rare née de la complicité de Pascal Rambert et Arthur Nauzyciel, mais aussi découvrir *Antigone à Molenbeeck*, superbe texte du belge Stefan Hertmans associé à Kate Tempest, qui promet de nous plonger dans le tragique malaise de notre temps. Parmi les créations, on retiendra aussi *Mes Parents*, de Mohamed El Khatib ou les œuvres d'Emmanuelle Huynh dont on ne cesse d'admirer la danse.

Mais pour ma part, la première des apothéoses de ce festival a eu pour nom, *Kliniken*. La pièce de Lars Noren que Julie Duclos, artiste associée du TNB, qui n'a pas quarante ans, a eu le courage de mettre en scène avec de jeunes acteurs saisissants. Ce texte nous rappelle la perte irrémédiable de la mort brutale de Lars Noren l'année dernière des suites du Covid. Qui saura faire renaître cette empathie, cette justesse, ce désespoir absolu, et cette réflexion sur le langage de notre temps si propre à l'auteur suédois ? *Kliniken* nous raconte une journée dans un hôpital psychiatrique. C'est simple comme la bible : du matin au soir, les patients attendent. Quoi, qui ? Le médecin qui ne passe que le lundi. L'infirmier qui ne leur vient pas en aide. La famille avec qui ils ne parviennent pas à parler. La sortie, qui recule de semaine en semaine. Duclos fait vivre dans une scénographie minutieuse et un ballet d'acteurs extrêmement pensé, cette solitude des malades laissés dans cette salle d'attente, guettant un avenir qui semble irrémédiablement compromis.

Ils parlent un peu, fument sans cesse, guettent le dîner, sortent dans une cour arborée qu'ils appellent « dehors », s'affrontent parfois. Nous ne sommes pas loin de Beckett dont Noren est un héritier, d'un *Fin de partie* qui serait jouée sans fin. La constellation des malades s'organise sur scène avec fluidité : il y a le jeune schizophrène qui ne dit pas un mot, l'ancien salarié d'abattoir qui parle sur le ton monocorde que les médicaments génèrent en lui, la maniaco-dépressive, habituée des lieux, qui organise sa vie pour venir là régulièrement, et déclare, entre deux cigarettes, « je n'ai jamais été heureuse », le délinquant, agressif, le migrant, mélancolique, la jeune femme aux personnalités multiples qui ne cesse de se changer. Et puis il y a Sofia, la douloureuse et lumineuse Sofia. Celle qui porte le nom d'une prostituée rédemptrice chez Dostoïevski se retrouve ici l'ange noir de la pièce, adolescente anorexique qui erre de pièce en pièce et répète « je suis la pourriture ». Incarnée avec une grâce mystique par Alexandra Gentil, la jeune fille de dix-huit ans semble, au début de la pièce, celle qui pourrait être sauvée. « T'es jeune » lui répète la maniaco-dépressive, si juste Emilie Incerti, promesse qui résonne dans le vide du fumoir de l'hôpital. Le destin de Sofia s'avère le nœud central autour duquel les autres vont eux aussi déployer leurs récits. Les acteurs réussissent ce tour de force d'affirmer chacun leur ligne de jeu, extrêmement claire, sans jamais affaiblir l'autre. Ainsi l'incroyable performance d'Etienne Toqué qui infuse cette nervosité, au bord de la violence, tout au long de la pièce, comme pris dans un combat permanent.

Les acteurs se croisent sur scène, soutiennent ensemble ce même purgatoire. Ainsi, le jeune cadre publicitaire retrouvé comme par accident « chez les fous », nourrit de son jeu « normal », les tons expressionnistes ou déments des autres. Duclos et ses acteurs réussissent à nous faire sentir dans et hors et de cette salle d'hôpital. Nous sommes les souffrants, ceux à qui ça pourrait arriver, et les autres, les absents, ceux qui les ignorent, ceux qui consentent à créer ces purgatoires qui s'approchent tant de l'idée de ce que pourrait être l'enfer de notre temps. Un enfer silencieux, chimique, aseptisé, où la télé du matin au soir balaie les derniers espoirs. Il fallait être capable de créer un tel monde : ce *Kliniken* le fait.

Les Inrocks

Lundi 15 novembre 2021

Arts & Scènes

Le Festival TNB mise sur l'intime avec "Mes Parents" et "Kliniken"

par Patrick Sourd
Publié le 15 novembre 2021 à 18h08
Mis à jour le 15 novembre 2021 à 18h08



"Kliniken" de Julie Duclos ↑

En ouverture du Festival TNB, on s'aventure sur les terres de l'intime, qu'elles concernent le regard qu'on porte sur ses parents ou pour traiter du huis clos anxiogène d'un hôpital psychiatrique.

Désordres intimes

Avec *Kliniken* de Lars Norén, Julie Duclos nous invite à une plongée dans la folie à travers la chronique immersive du quotidien d'un hôpital psychiatrique. La pièce respecte les fameuses unités de lieu et de temps. Mais dernière cette forme classique, le texte, écrit en 1993, s'appuie sur une expérience personnelle de la vie en huis clos dans les institutions de la santé mentale. Lars Nôren avait, en effet, lui-même été diagnostiqué schizophrène. On demeure sous le choc, tant la vérité des dialogues semble puisée au réel, comme retranscrits à partir des notes d'un journal de bord.

Inscrite dans le jus médiatique de son époque, la pièce, qui se devait de continuer à travailler en miroir du monde extérieur, a été adaptée par Julie Duclos pour s'accorder à l'actualité de nos temps présents. Une distribution d'acteurs et d'actrices d'exception relève le pari de témoigner du chaos vertigineux de ces désordres intimes sans faire de nous des voyeur-euses. Une réussite.

Festival TNB à Rennes jusqu'au 27 novembre

Kliniken de Lars Nören, adaptation et mise en scène Julie Duclos, jusqu'au 19 novembre, Salle Serreau au TNB.

Tournée en 2022. Du 1^{er} au 3 février au Théâtre de la Cité-CDN, Toulouse. Le 15 mars, Le Cratère, scène nationale d'Alès. Du 6 au 10 avril, Théâtre des Célestins, Lyon. Du 7 au 26 mai, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris

Miroir du réel

› “Kliniken”

Au Théâtre de la Cité, une mise en scène de la pièce de Lars Norén, par Julie Duclos.

Pièce de l'auteur suédois Lars Norén, “Kliniken” éclaire le quotidien de femmes et d'hommes vivant dans un hôpital psychiatrique. Ici cohabitent des victimes d'abus sexuel, une anorexique, une schizophrène, une dépressive, un schizophrène, un demandeur d'asile... Autant de vies, de langages et de comportements qui empruntent des chemins de traverse. Markus a 18 ans, comme Sofia, comme Roger. Maud et Martin ont passé la quarantaine. Il y a aussi Anders, Anne-Marie, Mohammed... Et l'infirmier Tomas, dont « on se demande dès le début s'il ne ferait pas plutôt partie des patients ». Pas de quoi rire ? Il arrive pourtant qu'elle nous fasse sourire, cette douzaine d'êtres en souffrance qui n'auraient jamais dû se rencontrer. Les personnages de “Kliniken” ne souffrent pas tous d'une pathologie clinique lourde. La plupart d'entre eux n'ont simplement pas réussi à surmonter un accident de la vie. « Ces êtres s'avèrent bien plus proches de nous que nous n'aurions pu le penser. Il y a chez eux une grande force qui les rend vrais et humains », prévient Julie Duclos dont la mise en scène de la pièce est à l'affiche du Théâtre de la Cité.



© Simon de Saletin

révélant au passage leur intimité meurtrie, ainsi que les maux d'une société qui les a relégués à sa marge. Envisagé par Julie Duclos comme une fresque des temps modernes, le texte transcende le réel pour donner à entendre la gravité — mais aussi la drôlerie — de l'indicible, à la manière d'un documentaire métamorphosé par une langue à la fois poétique, triviale et redoutablement précise. Écriture vivante, loin des clichés misérabilistes, la pièce joue des frontières entre fiction et documentaire pour former un miroir du réel. Un miroir clairvoyant, à la fois cocasse, poétique et bouleversant, qui nous place face à nous-mêmes.

En face de notre propre folie et de celle du monde qui nous entoure. Selon Julie Duclos, « la fixité de l'espace est le sujet même de la pièce. Les personnages peuvent en sortir, mais sont condamnés à s'y retrouver, et à tourner en rond, attendre ». Des images projetées sur les murs viennent parfois élargir l'espace : tantôt vers le dehors, ouvrant des échappées vers « un eden ou une respiration » ; tantôt vers le dedans, mettant en avant un détail furtif, révélant une intimité, comme un photographe discret saisit une image au vol « pour attraper la poésie là où elle s'ignore ».

› J. G.

Pour le théâtre, cet espace-temps est un terrain de jeu passionnant. Reclus dans ce huis clos, ces individus venus de tous horizons cohabitent comme ils peuvent. Ils se croisent, s'observent, se parlent,

• Du 1^{er} au 3 février (mardi à 20h30, mercredi et jeudi à 19h30), au Théâtre de la Cité (1, rue Pierre-Baudis, 05 34 45 05 05, theatre-cite.com)

KLINIKEN

par Julie Duclos

Le huis clos vertigineux d'un hôpital psychiatrique vu par Lars Norén confronté avec brio à la folie de nos contemporains.

Capter la réalité du monde à travers le prisme d'une communauté dysfonctionnelle touchée par la maladie mentale... Un défi que se lance Lars Norén (1944-2021) avec *Kliniken* et que relève Julie Duclos en réactualisant le texte pour le présenter en miroir du temps présent.

Narrant les aventures d'un territoire où l'intime déraile, la pièce a été écrite en 1993. Constatant que nombre des allusions à ces années-là et à la culture suédoise nous sont étrangères, Julie Duclos précise : *"Nous avons fait un travail d'adaptation, sans toucher aux dialogues ni à la structure du texte, pour que ces références nous parviennent dans toute leur actualité. La pièce doit, comme à sa création, garder sa dimension documentaire, en prise directe avec le réel."*

Il serait vain d'aborder *Kliniken* comme un simple texte à monter. L'auteur ayant été diagnostiqué schizophrène, il s'appuie sur sa connaissance des établissements psychiatriques. Pour témoigner de cet univers borderline, Julie Duclos va à la rencontre des médecins et des infirmier-ères du centre hospitalier de Valenciennes en se proposant d'organiser un stage d'écriture avec les patient-es. *"Cette imprégnation était nécessaire pour moi, et forte. S'immerger dans un hôpital, c'est se questionner sur l'endroit d'où l'on regarde (qui sera plus tard l'endroit où l'on placera le spectateur) : ne pas juger ni présumer de ce que sont les gens, mais essayer de comprendre leurs singularités, rencontrer leur humanité."*

Cette démarche de vérité est sa ligne de conduite pour diriger les treize comédien-nes, tous-tes remarquables, qu'elle réunit sur le plateau.

La pièce respecte les fameuses unités de lieu et de temps du théâtre classique. Mais on demeure sous le choc de sa modernité, avec des dialogues dont la justesse semble puisée au réel, comme retranscrits à partir des notes d'un journal de bord. Ici, autant de patient-es que de pathologies, *"anorexie, schizophrénie et dépression se côtoient sans échelle de valeur ou de gravité"*. Le décor cadre avec réalisme la salle commune d'une institution avec son salon pour les rencontres, son coin fumeur et des vues sur un patio extérieur. Confronté-e à des personnages qui ne cachent rien de leurs fêlures, on ne peut qu'être pris-e de vertige et se questionner sur cette prétendue normalité qui nous enferme et nous inhibe. Là réside la puissance de l'expérience proposée par Lars Norén, quand le coin du doute nous force à briser l'armure. La folie des protagonistes s'accorde avec tant de justesse au chaos de notre époque qu'on ne peut que s'interroger sur le déraisonnable de prétendre continuer à être normal-e en ces temps criminels où le monde marche sur la tête.

♥ Patrick Sourd

Kliniken de Lars Norén, adaptation et mise en scène Julie Duclos, avec Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David Gouhier, Émilie Incerti Formentini... Du 10 au 26 mai, Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris.

4
Maxime Thébaud.



Kliniken

ODÉON THÉÂTRE DE L'EUROPE / D'APRÈS UN TEXTE DE LARS NOREN / MISE EN SCÈNE JULIE DUCLOS

Fresque d'une journée ordinaire dans une institution psychiatrique, *Kliniken* de Lars Noren déploie, dans la mise en scène de Julie Duclos, la peinture tremblée des maux de notre société.

Au début, il y a en avant-scène un jeune homme debout, immobile, à la fixité étrange, inquiétante. Il regarde du coin de l'œil un écran télé qui semble diffuser une émission d'aérobic. Un autre en charentaises à la diction traînante, sans doute ralenti par trop de calmants, échange avec un infirmier, pense-t-on, sans blouse, presque moqueur avec les patients. Familiarité ? Cruauté ? Un autre homme semble plus normal, dans ce qui constitue les repères habituels. Habits, parole. Il a même travaillé à New-York dans une agence de pub. Il a une femme et deux enfants. *Kliniken* de Lars Noren, ce n'est pas *Vol au-dessus d'un nid de coucou* mais plutôt *Contes de la folie ordinaire*. Les personnages imaginés par Lars Noren, qui fut lui-même interné à l'âge de 18 ans, ont basculé d'un autre côté, qui est là, tout proche, à portée de main de chacun et chacune d'entre nous. Leurs souffrances et leurs névroses se dessinent à travers des échanges d'une grande banalité. Avec raison, Julie Duclos évoque Tchekhov. Dans *Kliniken*, on se parle mais chacun poursuit ses propres obsessions, comme le montrent ces trajectoires solitaires qui traversent la salle et les couloirs tout au long de la pièce. Il ne se passe pas grand-chose. Le temps est suspendu, comme arrêté. Seulement rythmé par les lumières et les orages qui passent sur le petit jardin arboré où les patients viennent s'isoler derrière la vitre. *Kliniken*, c'est une journée comme une autre dans une institution psychiatrique où l'accompagnement médical brille par son absence. Médicamentés, désœuvrés, les patients s'accrochent au passé, à leurs liens avec l'extérieur. Et leurs maladies sont celles que produisent notre société.

Un nuage de fumée

Filles abusées, réfugié traumatisé par la guerre, dépressif, anorexique, schizophrène... les onze patients de cette clinique imaginée par Lars Noren en 1993 évoluent dans une société contemporaine via un léger et pertinent tra-



© Simon Gosselin

vail d'actualisation de Julie Duclos. Salon télé et salle fumeur se côtoient au plateau sans se parler. Les dialogues entre patients se suivent, se superposent parfois, se font écho. Une écriture telle une partition, comme on a l'habitude de dire. On y devine les événements qui les ont menés ici mais surtout dans un nuage de fumée de cigarettes les mirages de solidité sur laquelle nos vies croient se fonder. La ribambelle de jeunes interprètes issus de l'école du Théâtre du Nord, du Théâtre National de Bretagne et du Théâtre National de Strasbourg cohabite avec de tout aussi brillants aînés. Tous les interprètes donnent à leurs personnages la plus grande vraisemblance, les tiennent ensemble dans la maladie et dans une grande normalité. Aux murs, des images filmées en direct ouvrent un angle, un regard différent, comme les faces cachées de toute personnalité. Du dehors absent, ne parviennent qu'un soignant de temps en temps, des coups de fil et, en flux continu, les images de la télé qui aimantent les regards. Ici, comme de l'autre côté, les liens manquent. La communication. Le soin. C'est une société où l'on ne fait plus que cohabiter. Jusqu'à quand ?

Éric Demey

Odéon Théâtre de l'Europe, Place de l'Odéon, 75006 Paris. Du 10 au 26 mai à 20h, le dimanche à 15h, relâche le lundi. Durée: 2h30. Spectacle vu aux Célestins à Lyon.

Bimestriels

à partir du
9
Nov.

KLINIKEN
TNB - Rennes
et tournée

Julie Duclos

” Lars Norén regarde la folie sans pathos

La metteuse en scène Julie Duclos, d'un projet à l'autre, se renouvelle constamment et se tourne cette fois-ci vers une œuvre magistrale de Lars Norén, *Kliniken*, où le grand dramaturge suédois regarde la folie de manière décapante.



La pièce de Lars Norén, écrite à la fin des années 90, se situe dans un hôpital psychiatrique. Un microcosme de treize personnages très différents s'y trouve. Tout l'éventail possible des déséquilibres humains est réuni, de la déprime à la psychose. On croise Sofia, jeune anorexique, Roger, agressif, toujours avec des mots orduriers aux lèvres, Thomas, l'homme de ménage, Martin, ex-publicitaire à succès, Markus, schizophrène...

Comme d'habitude, Lars Norén gratte là où ça fait mal. Il montre notamment que ces personnages sont notre reflet (à peine) déformé, et se comportent comme les individus dits normaux à l'extérieur : compétition, loi du plus fort, intériorisation du néolibéralisme...

Julie Duclos parle de "rencontre" avec cette pièce de Lars Norén, un auteur qu'elle n'avait jamais mis en scène : "Ce qui m'a tout de suite frappée, c'est l'humanité de cette pièce, et combien les personnages apparaissent proches de nous".

La pièce se caractérise aussi, à certains moments, par sa drôlerie. Elle est à bien des égards moins étouffante et oppressante que certaines autres pièces de Norén comme *Poussière*, *Détails*, ou *Calme*. "Au cours de mon immersion dans un hôpital psychiatrique à Valenciennes, juste avant d'entrer en répétition, une soignante m'a dit qu'à certains moments, on pouvait observer des accès de joie pure, enfantine, chez certains psychotiques. Lars Norén, qui lui-même a connu l'enfermement dans un hôpital psychiatrique quand il avait 20 ans, l'avait très bien saisi, et le fait très bien sentir dans sa pièce. Son regard est sans pathos. Je pense que le rire lui permet aussi de déstigmatiser la folie des personnages, d'atténuer la peur et l'angoisse qu'elle suscite chez la plupart d'entre nous".

trisée et précise. Il y a un jeu très rigoureux entre la surface des personnages et leur profondeur. Ils se disent des banalités, parlent de la télévision, de leurs médicaments, et à un certain moment, de manière inattendue, sortent des choses intimes qui nous foudroient. Des répliques qui ont une force incroyable quand elles sont dans leur contexte : par exemple, "Tes tellement malade que tu vas jamais mourir", ou "J'ai quel droit de vivre dans ce monde mort ?". Ces répliques ne sonnent jamais comme des mots d'auteur, car elles sont portées par un souffle qui vient du réel. Il y a quelque chose de très tchekhovien dans cet aspect du théâtre de Norén. Il réussit à rendre le rythme de la vie : avec ses banalités et son sublime. C'est la marque des très grands..."

Jean-François Mondot

En travaillant sur la pièce, et au cours des répétitions, Julie Duclos a pris conscience de la perfection du langage dramatique de Norén : "Pour moi, *Kliniken* est un chef d'œuvre. L'écriture de Norén est incroyablement ma-

■ *Kliniken*, de Lars Norén, mise en scène Julie Duclos du 9 au 19/11, au TNB Rennes
Du 1 au 3/02/22 Théâtre de la Cité, Toulouse
Du 6 au 10/04/22 Célestins, Théâtre de Lyon
Du 10 au 26/05/22 Odéon-Théâtre de l'Europe

à partir du
10
Mai

KLINIKEN

Théâtre de l'Odéon - Paris

Julie Duclos

L'humour de Lars Norén sur le fil du tragique

Julie Duclos met en scène pour la première fois Lars Norén dans *Kliniken*, où le grand dramaturge suédois explore la folie sans aucun pathos, sans aucun apitoiement, et même avec un humour dévastateur.

Au théâtre, j'en fais l'expérience à chaque nouveau projet, c'est sur le plateau qu'on découvre la force d'une écriture. C'est le cas avec cette pièce de Lars Norén. Au cours des répétitions, et des premières représentations à Rennes, cette force est devenue plus en plus évidente" analyse la metteuse en scène Julie Duclos.

Kliniken, pièce chorale, nous présente une galerie de treize personnages enfermés dans un hôpital psychiatrique où ils s'agitent comme des mouches dans un bocal. Il y a Sofia, jeune anorexique, Martin, gagné par la dépression, Markus, atteint de schizophrénie, Roger le skinhead qui insulte et agresse tout le monde...

Tous ces personnages s'agacent, se rapprochent, se heurtent, se cajolent dans une pièce commune où l'on fume et où l'on regarde la télévision. Les personnages sont donc perpétuellement en représentation. Mais grâce à un dispositif d'images projetées sur les murs, ils apparaissent aussi dans leur

solitude : "J'ai demandé à un vidéaste de filmer les acteurs en coulisses, dans ce moment très particulier où ils s'abandonnent un peu, où ils sont à mi-chemin entre l'acteur et leur personnage. Cela crée des moments d'intimité que j'utilise comme contrepoints dans le spectacle" relève Julie Duclos.

Même si la thématique est grave (la folie, la dépression, la mort), *Kliniken* est portée par une vitalité qui habite les personnages : "C'est une pièce qui avance et ne s'appesantit jamais sur la détresse des personnages. Chacun d'eux fait preuve d'une énergie vitale irréprouvable. C'est pourquoi le spectacle n'est jamais mortifère malgré les sujets abordés".

Il y a même dans cette galerie de malheurs, de fragiles étincelles de rire : "L'humour de Norén se joue sur le fil du tragique. Le spectateur se prend à rire d'un personnage qui dit : "De toute façon je n'ai jamais été heureux", ou "T'es tellement malade que tu vas jamais mourir", grâce au jeu des acteurs, à leur énergie, à leur manière de prononcer ces phrases. Toutes ces répliques ne sonnent

jamais comme des mots d'auteur car elles sont portées par un souffle qui vient du réel. Il y a quelque chose de très tchékhovien dans cet aspect du théâtre de Norén. Il réussit à rendre le rythme de la vie, ce qui est pour moi la marque des plus grands".

A travers cette pièce, dont les aspects documentaires sont transcendés par une langue d'une grande force poétique, Lars Norén brosse un tableau de notre société, de ses jeux de pouvoirs et de compétition. Cet hôpital psychiatrique, c'est bel et bien un miroir qu'il nous tend : "A peu de choses près, nous y serions" résume Julie Duclos.

Jean-François Mondot



■ *Kliniken*, de Lars Norén, mise en scène Julie Duclos. Odéon Théâtre de l'Europe, Place de l'Odéon 75006, 01 44 85 40 40, du 10 au 16/05

WEB

Kliniken : le repère des âmes errantes de Julie Duclos



Photo Simon Gosselin

Au Théâtre National de Bretagne, la jeune metteuse en scène s’empare avec une subtilité, une acuité et une intelligence rares de la pièce bouleversante d’humanité de Lars Norén.

C’est un lieu à mi-chemin entre la prison et le refuge ; un endroit où, comme dans un purgatoire, le temps s’écoule, mais ne passe plus vraiment, où la vie est réduite à son plus simple appareil. **Dans cet hôpital psychiatrique, l’existence est rythmée par les besoins primaires : manger, dormir, prendre un café, fumer des cigarettes, beaucoup de cigarettes, dans un coin fumeurs qui empeste le tabac froid.** Parfois, certains patients se hasardent à prendre l’air, à esquisser une promenade ou, plus trivialement, à regarder la télévision, seul objet de – piètre – distraction et unique lucarne sur le monde extérieur qui, lui, continue de tourner et d’avancer. **A cet égard, la journée imaginée par Lars Norén dans *Kliniken* est d’ailleurs confondante de banalité, anti-théâtrale à souhait pourrait-on penser.** Sauf que, en habile chroniqueur des marges du réel, le dramaturge suédois sait bien qu’aucun rebondissement n’est nécessaire à ce récit par essence hors du commun, qu’il suffit d’une coupe histologique suffisamment franche, sans fioritures, jugement ou tentative de démonstration, pour en révéler la beauté et en délivrer l’humanité.

Car, dans cette salle commune qui leur sert de point de rencontre, Erika, Maud, Sofia, Martin, Roger et consorts ne cessent de parler, comme pour mieux combler le vide. Tout, de la météo au programme TV, est prétexte à discussions, de temps à autre à invectives, jusqu'à ce que la parole fasse déborder la marmite et que tous s'abandonnent à leurs obsessions, leurs angoisses, leurs peurs, leurs doutes, de façon plus ou moins cohérente. Se devinent alors, par bribes, par touches, les maux dont chacun souffre et l'on comprend que, à des degrés divers, cohabitent en ce lieu des anorexiques et des schizophrènes, des victimes d'abus sexuels et des personnes aux idées suicidaires, surveillés par deux agents d'entretien, l'un plutôt louche et l'autre à bout de souffle, et délaissés par un personnel médical aux abonnés absents. Omniprésent, le langage s'avère malgré tout largement inefficace et ils ne sont pas rares les moments où les échanges tournent courts, où les dialogues se transforment en monologues, tant la qualité d'écoute des uns et des autres n'est pas au rendez-vous, parasitée par l'univers intérieur dont chacun peine à se libérer. Comme si la choralité de surface n'était, en réalité, qu'un agrégat de solitudes, où, au fil de ce long plan séquence, les silences pèseraient aussi lourds que les mots.

A ce bouleversant naturalisme sculpté par Lars Norén, Julie Duclos se révèle d'une grande fidélité, dans le texte comme dans l'esprit. Finement ajustée pour correspondre aux références culturelles des spectateurs français – les noms des villages, villes, programmes de télévision et tueurs en série suédois ayant été francisés et le conflit en Bosnie, d'où est originaire Mohammed, remplacé par la guerre en Syrie –, son adaptation profite à plein de l'intelligence du dramaturge qui, loin de faire de l'hôpital psychiatrique un asile de fous, le dépeint comme le lieu d'une normalité alternative, à l'humanité pas si éloignée de la nôtre. Surtout, elle parvient parfaitement à se saisir de sa puissance dramaturgique pour mettre peu à peu, et parfois même sans que l'on s'en aperçoive, le plateau sous tension et préparer, par suggestions et dévoilement successifs, le terrain jusqu'au couperet final qui, littéralement, laisse sans voix. Dans le bel écrin scénographique réaliste conçu par Matthieu Sampaeur et éclairé par les magistrales lumières de Dominique Bruguière qui, à elles seules, permettent de matérialiser l'écoulement du temps, elle se sert habilement de la vidéo pour développer un autre regard et donner à voir un autre versant, sans doute plus sombre et plus inquiétant, des personnages pour qui tout espoir n'est pas perdu.

Comme si les fêlures de tous laissaient passer la lumière, l'ensemble ne se plaint jamais ni dans la noirceur, ni dans le sordide. Au contraire. Ce caractère paradoxalement solaire, Julie Duclos la doit à sa maîtrise aigüe de l'humour savamment distillé par Lars Norén, mais aussi à la précision de sa direction d'acteurs qui permet à ses comédiens de développer un jeu d'une infinie justesse, en dépit de la complexité de leurs rôles. D'**Alexandra Gentil**, ténébreuse et fascinante Sofia, à **Cyril Metzger**, en agent d'entretien trouble et sans pitié, d'**Étienne Toqué**, tragique Roger avec la violence verbale pour arme, à **Maxime Thebault**, bouleversant Markus piégé par sa schizophrénie, tous adoptent une attitude et un ton suffisamment marqués pour caractériser et donner du relief à chacun des personnages, sans jamais chercher, et c'est heureux, à singer ou à caricaturer ces individus, à en faire des « fous d'Epinal ». C'est ainsi que tous apparaissent avec leurs fragilités, mais aussi leurs forces, en bandoulière, capables de donner une autre image de ceux que, pendant longtemps, et encore aujourd'hui, les sociétés ont refusé de voir et de considérer, alors que ce sont elles, et bien elles, qui les ont broyés.

Vincent Bouquet – www.sceneweb.fr

Kliniken

Texte Lars Norén

Traduction Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli, Arnaud Roig-Mora

Mise en scène Julie Duclos

Avec Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril Metzger, Leïla Muse, Alix Riemer, Émilien Tessier, Maxime Thebault, Étienne Toqué

Scénographie Matthieu Sampeur

Collaboration à la scénographie Alexandre de Dardel

Lumières Dominique Bruguière, assistée de Emilie Fau

Vidéo Quentin Vigier

Son Samuel Chabert

Costumes Lucie Ben Bâta Durand

Assistanat à la mise en scène Antoine Hirel

Régie générale Sébastien Mathé

Production L'In-quarto

Coproduction Théâtre National de Bretagne, Odéon-Théâtre de l'Europe, Les Gémeaux – Scène nationale de Sceaux, Comédie de Reims – Centre dramatique national, Théâtre de la Cité – CDN Toulouse Occitanie, Le Cratère – Scène nationale d'Alès, Les Célestins – Théâtre de Lyon, CDN Besançon Franche-Comté

Avec le soutien du dispositif d'insertion de l'École supérieure d'art dramatique du TNB

Avec la participation artistique du Jeune théâtre national et le dispositif d'insertion de l'École du Nord, soutenu par la Région Hauts-de-France et le ministère de la Culture

Avec le soutien de la SPEDIDAM

La pièce est publiée à L'Arche sous le titre *Crises* dans la traduction française de Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli et Arnaud Roig-Mora.

Julie Duclos est artiste associée au Théâtre National de Bretagne. La compagnie est conventionnée par le ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Île-de-France.

Durée : 2h45 (entracte compris)

*Théâtre National de Bretagne, Rennes, dans le cadre du Festival TNB
du 9 au 19 novembre 2021*

*Théâtre de la Cité – CDN Toulouse Occitanie
du 1er au 3 mars 2022*

*Le Cratère – Scène nationale d'Alès
le 15 mars*

*Le Cratère – Scène nationale d'Alès
le 15 mars*

*Les Célestins – Théâtre de Lyon
du 6 au 4 avril*

*Odéon – Théâtre de l'Europe, Paris
du 7 au 26 mai*

THÉÂTRE



« Kliniken » de Julie Duclos, reflet hospitalier de la folie du monde

16 NOVEMBRE 2021 | PAR CLÉMENCE DUHAZÉ

Cette création de Julie Duclos, présentée dans le cadre du Festival TNB à Rennes, prend place dans un hôpital psychiatrique. Au fur et à mesure que l'on rencontre les différents personnages, notre prise de conscience de la dureté du monde s'aiguise.



Kliniken est adaptée d'un texte de **Lars Norén**, dramaturge suédois qui a souvent écrit sur les individus en marge de la société. Il a lui-même été diagnostiqué schizophrène et a été interné à 20 ans dans un hôpital psychiatrique. **Julie Duclos** rend ainsi hommage à l'artiste, décédé en janvier dernier, en explorant les questions relatives au milieu psychiatrique mais aussi aux raisons sociétales qui amènent les patients dans ces structures.

Des limites imposées à l'espace et au temps

Le décor reproduit parfaitement l'ambiance hospitalière : le sol en lino moucheté, les murs blancs, les doubles portes battantes... Un jardin se découpe également derrière une fenêtre. La lumière change au fur et à mesure de la journée, ne laissant aucun doute quant à la temporalité de la pièce. Tout cela participe à l'immersion du spectateur mais ne lui permet également aucune liberté, aucune échappatoire. Nous sommes nous aussi enfermés, là, avec les patients. Le sentiment de huit-clos est renforcé par la projection d'images sur les murs de la pièce, qui suivent les comédiens lorsqu'ils quittent la scène. Les couloirs obscurs du théâtre sont alors révélés, appuyant cette impression d'enfermement ; tout comme le fait la musique aux notes graves et dramatiques. Peu à peu l'on comprend que les patients sont là de leur propre gré, ou non, certains assommés par leur traitement qui ne leur laisse probablement que peu de volonté.

Le milieu hospitalier incarne l'aliénation du monde

Le traitement des patients choque parfois. Le personnel qui les encadre ne s'en occupe pas vraiment et use de violence, notamment au moment où une patiente doit prendre son traitement mais ne le veut pas. Ce délaissement conduit les personnages à développer leur propre thérapie, comme le dit l'un d'eux au détour d'une scène « *faut sans doute le faire soi-même* ». La parole se délie entre eux et les traumatismes ressortent. La question de la folie du monde prend alors une place croissante au fur et à mesure de la pièce. Certaines femmes ont notamment subis des abus et se demandent pourquoi ce sont elles qui sont traitées à l'hôpital et non leurs agresseurs. Les rôles entre opprimés et oppresseurs se floutent. A qui revient la faute ? Julie Duclos donne une réponse partielle qui interpelle : la société, peut-être, et sa folie. Elle est représentée partout, tout le temps ; du ravage des guerres jusqu'au vide inquiétant qu'inspire une « *vie normale* » à certains patients. La révélation de la violence monte crescendo, levant le voile sur cette lourde vérité : « *tout est tellement sale* ».

L'hôpital psychiatrique de *Kliniken* reflète le monde, dans toute son aberrance mais aussi dans sa grâce et sa poésie. Surprenantes, elles se mêlent à l'horreur sans jamais que l'on s'y attende. L'humour s'enveloppe parfois autour de certains personnages. Les patients aussi peuvent faire preuve de joie et de légèreté, sans savoir ce que cela cache parfois. L'une dit ainsi à propos de sa voisine de chambre « *quand tout va au plus mal, elle rit* ».

Kliniken, texte de Lars Norén et mise en scène de Julie Duclos, à retrouver à Rennes au Théâtre National de Bretagne, du **16 au 19 novembre**. Puis au Théâtre de la Cité à Toulouse, du **1er au 3 mars 2022**. Au Cratère à Alès le **15 mars**. Aux Célestins au Théâtre de Lyon du **6 au 4 avril**. A l'Odéon au Théâtre de l'Europe à Paris du **7 au 26 mai**. Durée : 2h40 avec entracte.

Visuel : © Simon Gosselin

Hottellotheatre.com

Vendredi 19 novembre 2021

Kliniken, texte de Lars Norén, traduction de Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli, Arnaud Roig-Mora (Crises, éditions de L'Arche), mise en scène de Julie Duclos.



Crédit photo : Simon Gosselin

Kliniken, texte de **Lars Norén**, traduction de **Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli, Arnaud Roig-Mora** (*Crises*, éditions de L'Arche), mise en scène de **Julie Duclos**.

Folie ou épreuve sommaire de l'altérité, la pièce *Kliniken* (1993) de Lars Norén dessine les frontières incertaines, floues et troublantes, entre la dite normalité et la déraison existentielle, selon une écriture contemporaine mobile et agile à travers l'exploration sociologique du monde présent.

Dramaturge majeur des dernières décennies du XX è et des deux premières du XXI è siècle, l'auteur suédois donne vie à « celles et ceux qui marchent de travers dans le monde, personnages à la marge, clandestins, abîmés, dérégés, fracassés, pulsionnels..., excessifs, vulnérables, fragiles, souvent drôles et terriblement vivants », dit Julie Duclos, metteuse en scène de *Kliniken*.

Lars Norén pénètre patiemment dans un établissement psychiatrique où les relations entre tous échappent aux conventions sociales, certains victimes d'abus sexuels plus ou moins déclarés, oubliés et resurgis, d'autres anorexiques, ou encore schizophrènes, ou plus largement dépressifs.

La vie et la destinée de ces personnages a emprunté des chemins de traverse, de marginalité et d'exclusion à travers des comportements inattendus, insolites ou inadaptés à la société normative.

Pour cet espace-temps clos qui correspond à la respiration théâtrale d'une session de jeu, la metteuse en scène Julie Duclos, artiste associée au TNB – Théâtre National de Bretagne -, déploie et déplie le texte à la manière d'une fresque contemporaine, entre empathie et mise à distance. Lumière crue sur les conséquences de la civilisation moderne sur les plus fragiles ou sensibles.

Cette population confinée nous ressemble beaucoup, estime la conceptrice, et l'oeuvre de Norén tisse un lien entre travail documentaire et dimension poétique, « traçant un portrait remarquable des marginalités, des peurs qui courent les hôpitaux, des individus livrés à eux-mêmes hors de toute structure familiale. » L'auteur suédois, disparu en 2021, a lui-même fait l'expérience, à vingt ans, de l'hôpital psychiatrique pour schizophrénie, ayant affronté les électrochocs et l'isolement.

Pour Julie Duclos encore, le spectacle ne surfe pas sur les vagues mortifères de la maladie, il est la proposition d'instantanés de vie partagés entre des êtres qui ne communiquent que très peu entre eux : nous, citoyens des villes ou des zones périphériques ou rurales, ensemble et seuls à la fois.

Après une immersion dans les services de l'hôpital de Valenciennes, auprès des patients, des médecins, des infirmières, la jeune femme apprend que les psychotiques recèlent une forme de joie indéniable, une énergie du désir et du vivant propice à une exaltation scénique et théâtrale.

Ainsi, les personnages sur le plateau ne sont autres que les spectateurs – à des degrés divers d'intensité, mêmes comportements, émotions, actes et paroles -, ils les renvoient à leur propre normalité mise sur la sellette et ré-interrogée – un miroir de notre monde, une mise en abyme.

La scénographie de Matthieu Sampeur et Alexandre De Dardel, les lumières de Dominique Bruguière, le son de Samuel Chabert, la vidéo de Quentin Vigier et jusqu'aux costumes de Lucie Ben Bâta Durand, tous s'associent pour dessiner un milieu « naturel » de proximité identifiable.

Un espace public anonyme, avec une table, quelques chaises sommaires, un canapé confortable, et des portes battantes qu'on ouvre et qui claquent. Avec une large fenêtre donnant sur un arbre en feuilles, abandonné aux climats saisonniers – soleil, pluie fine ou forte averse et sombre orage.

La lumière est plus ou moins intense selon les états d'âme de chacun, et le beau temps revient.

Sur les murs du lointain, en hauteur, sont filmés les personnages hors scène qui s'abandonnent à leur affaire et non à l'insouciance, à leurs anxiétés plutôt et peut-être à leurs rêves d'espoir. Ces figures insaisissables, furtives et équivoques restent pleinement elles-mêmes dans leur différence.

Certains ne s'assoient que très rarement, debout le plus souvent, à ne rien faire, statiques ou bien pris de tremblements à peine perceptibles : ils sont comme des repères obligés dans l'espace, tel Markus qu'incarne Maxime Thebault, installé loin au fond de lui-même et peu enclin à l'ouverture.

D'autres sont paradoxalement plus expressifs, aux antipodes de la passivité de Markus, tel Roger – le comédien Etienne Toqué -, silhouette nerveuse constamment exacerbée aux propos agressifs et insultants envers la gent féminine. Sa mère – Stéphanie Marc – est un monument de patience.

« J'ai quel droit de vivre dans un monde de morts ? », questionne Mohammed, un peu suicidaire, interprété par Mithkal Alzghair, venu de Syrie et qui a perdu tous les siens dans la guerre.

Julie Duclos a réactualisé à nos jours les conflits éloquents immédiatement contemporains.

Martin – David Gouhier -, protégé socialement, veut se re-construire, avant de songer à mourir. Anders incarné par Yohan Lopez cultive toute l'étrangeté d'une déclamation heurtée et hachée.

Les infirmiers Tomas et Harry – Cyril Metzger et Emilien Tessier -, l'un jeune, très physique et vif, et l'autre, plus âgé et fort de son expérience, délivrent sur la scène une présence de sauvegarde.

Quant aux femmes, elles brandissent aussi haut que les hommes leur lot de souffrance incomprise. Alexandra Gentil joue Sofia, la jeune et jolie anorexique qui s'évertue à ne plus vouloir vivre. Erika – Manon Kneusé – dispose d'une gouaille et d'une éloquence hors norme, sollicitant l'attention de l'autre et s'exprimant volontiers sur ce qu'elle aime, sur ce qu'elle éprouve, dans le temps présent qui l'occupe. Leïla Muse est une figure juvénile énigmatique et mystérieuse qui se livre parfois. Alix Riemer, pour Anne-Marie, formule davantage ses souhaits, désirs et espérances, traversant solitairement l'espace d'une porte latérale à l'autre, concentrée sur ses attentes intimes.

Quant à Emilie Incerti Formentini, assise sur sa chaise le plus souvent, elle est Maud, « la chatte socialo », comme l'appelle volontiers Roger, usant d'une éloquence réduite à quelques images grossières. Maud fume ses cigarettes, la tête renversée et le corps en bascule, elle est celle qui est ailleurs, libre et perdue dans ses pensées, portant un regard bienveillant sur les autres, jouant aussi de l'ironie et du sarcasme, figure comique et populaire d'humanité souriante qui fait du bien.

Le voyage de *Kliniken*, pour le public, est une aventure douce-amère qui l'interpelle, le bouscule et le grandit, à l'écoute des peines de ceux qu'on regarde vivre sans vouloir les connaître. Une séance de vie et de reconnaissance de ceux qu'on ne voit pas dans un monde de plus en plus dur et violent.

Véronique Hotte

Du 9 au 19 novembre, Festival TNB au **TNB – Théâtre National de Bretagne** – 1, rue Saint-Hélier 35000 -Rennes. Du 1er au 3 février 2022 au **Théâtre de la Cité – CDN Toulouse-Occitanie -Toulouse**. Le 15 mars au **Cratère – Scène nationale d'Alès**. Du 6 avril au 10 avril aux **Célestins – Théâtre de Lyon**. Du 10 au 26 mai 2022 à **L'Odéon – Théâtre de l'Europe** 75006 – Paris.



***Kliniken*, Julie Duclos prend le pouls du monde au travers d'âmes errantes**

Publié le 23 novembre 2021

Au TNB, dans le cadre du festival organisé par Arthur Nauzyciel, Julie Duclos s'empare à bras le corps de *Kliniken*, pièce sombre et bouleversante de Lars Norén, écrite en 1993. En plongeant au plus près du quotidien d'un hôpital psychiatrique, la metteuse en scène signe un spectacle immersif rare et sensible qui donne à voir la détresse du monde.

Des silhouettes singulières, étranges, traversent une sorte de grand hall, qui sert à la fois de salle à manger, de salle de détente et de fumoir. Chacune dans son monde, elles se croisent sans vraiment se voir, s'interpellent sans vraiment prendre en considération l'autre. Enfermées dans un espace clos, un établissement psychiatrique, où s'entremêlent sans distinction tous les maux de l'âme, tous les troubles mentaux sans exception, elles survivent, s'accrochent à une lumière, un espoir.

Le rapport à l'autre



S'intéressant à ceux qui sont en marge de la société, aux exclus qui n'ont pas su, pas pu trouver leur place

dans un univers normé, codifié, **Lars Norén**, lui-même diagnostiqué schizophrène et interné à l'âge de vingt ans, puise dans ses souvenirs pour esquisser un autre regard sur nos sociétés, son état de santé, sur ces vies emprisonnées dans un huis clos mental autant que physique. Dans ce lieu isolé du monde extérieur, les existences s'écoulent lentement, banalement. À part quelques besoins primaires, comme manger, se laver, boire, fumer, qui rythment les tristes journées, que rien ne semble perturber. Sont-ils là depuis quelques heures, des jours, des mois, des années ? Difficile à dire. Avec acuité, lucidité, le dramaturge, qui nous a quittés en janvier dernier, cisèle des dialogues et des portraits d'une justesse sidérante.

Une adaptation dans l'air du temps

Écrite en 1993 afin de donner le pouls d'une époque, » *d'un temps que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître* « , la pièce a été adaptée, revisitée, avec ingéniosité et délicatesse, par **Julie Duclos** pour l'ancrer dans la France d'aujourd'hui. En écho parfait avec l'actualité de notre temps, le texte révèle les failles d'un monde, les fêlures d'une société. Anorexie, état suicidaire ou maniaco-dépressive, schizophrénie, migrants confrontés à la violence du rejet, etc., les maux de l'humanité sont là, mis à nu devant le spectateur. Aucune échappatoire, ni pour les comédiens pris dans les rets de ce plateau imaginé par **Matthieu Sampeur**, ni pour le public face à cette mise en abîme, ce miroir de nos propres errances, nous sommes tous condamnés à vivre avec les autres, à supporter leurs travers, à entendre leur détresse, même si elles ne s'accordent pas, n'ont aucun point commun.

Le purgatoire de toutes les peines

Avec intelligence et finesse, **Julie Duclos** s'empare de ce diamant brut, de cette



pièce aux accents

beckettien, ibsennien. Elle y insufflé une vie au bord du précipice, l'urgence impérieuse de fuir l'enfer qui semble engloutir chaque protagoniste. Dirigeant au cordeau une troupe exceptionnelle de comédiennes et de comédiens, elle donne corps à ces désordres intimes qui mettent en exergue toutes les blessures du monde. Imaginée comme une sorte de purgatoire, la scène est le terrain de jeu de ses âmes folles, lumineuses, hurlantes autant que silencieuses, où brillent en ange déchu l'épatante **Alexandra Gentil** et sa cohorte de congénères, la détonante **Émilie Incerti Formentini**, le gracile **Mithkal Alzghair**, l'explosif **Étienne Toqué**, la déchainée **Manon Kneusé** ou le fascinant **Maxime Thébault**, tout juste sorti de l'École du TNB.

Une autre réalité

À travers ces vies brisées, broyées par une normalité absurde, la pièce de Norèn dépeint, avec sagacité et clairvoyance, une humanité en proie aux doutes, aux souffrances qu'elle s'inflige, aux violences qui émaillent son quotidien. Portant jusqu'à l'acmé final, véritable déflagration qui laisse littéralement exsangue un public abasourdi, les dérives de nos sociétés moderne, *Le Kliniken* de Julie Duclos est un uppercut sidérant qui laisse sans voix, un moment de poésie noire. Un petit bijou théâtral, âpre autant que sensible !

***Olivier Frégaville-Gratian d'Amore – Envoyé
spécial à Rennes***

Kliniken de Lars Norén

Festival du TNB

TNB

1 rue Saint-Hélier

35040 Rennes Cedex

Jusqu'au 19 novembre 2021

Durée 2h40 avec entracte

Tournée

**du 1^{er} au 2 février 2022 au Théâtre de la Cité, CDN
Toulouse-Occitanie**

**le 15 mars 2022 au Cratère – Scène nationale
d'Alès**

**Les 6 et 10 avril 2022 aux Célestins – théâtre de
Lyon**

**Les 7 et 26 mai 2022 à l'Odéon – Théâtre de
l'Europe**

**Traduction de Camilla Bouchet, Jean-Louis
Martinelli et Arnaud Roig-Mora**

**Mise En Scène de Julie Duclos assistée d'Antoine
Hirel**

**Avec Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David
Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon
Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril
Metzger, Leïla Muse, Alix Riemer, Maxime
Thébault, Émilien Tessier et Étienne Toqué**

Scénographie de Matthieu Sampaeur

**Collaboration à la scénographie – Alexandre De
Dardel**

**Lumières de Dominique Bruguière assisté
d'Émilie Fau**

Vidéo de Quentin Vigier

Son de Samuel Chabert

Costumes de Lucie Ben Bâta Durand

Régie Générale de Sébastien Mathé

**Avec Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David
Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon
Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril
Metzger, Leïla Muse, Alix Riemer, Maxime
Thébault, Émilien Tessier et Étienne Toqué**

Crédit photos © Simon Gosselin

KLINIKEN une réflexion salutaire au Théâtre de la Cité

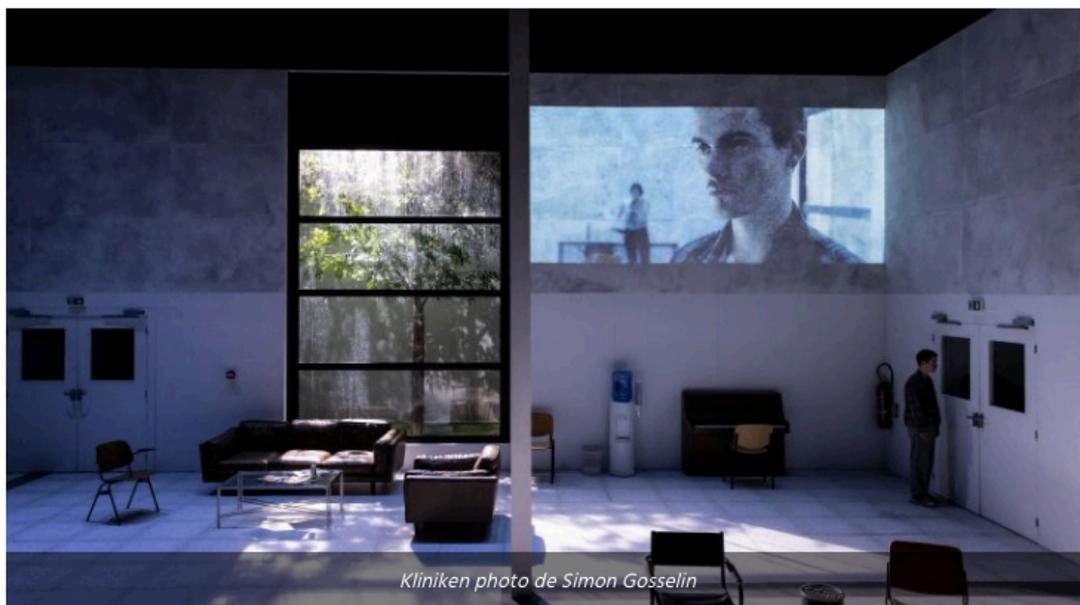
écrit par Hubert Stoecklin | 6 février 2022 08:42

Synopsis :

Kliniken se passe dans un hôpital psychiatrique. Les patients se côtoient et tentent de cohabiter, de coexister. Ils et elles sont d'âges et d'horizons très différents, et n'auraient pas dû, a priori, se rencontrer. Dans l'hôpital de Kliniken, les pathologies ne sont pas « regroupées » ; anorexie, autisme, schizophrénie, perversion, psychopathie, effets traumatiques et dépression se côtoient, sans échelle de valeur ou de gravité. Ici, chacun défend son histoire, Lars Norén ne juge personne. Les patients semblent livrés à eux-mêmes et s'engloutissent dans leur souffrance sous nos yeux.

Critique :

Kliniken est une belle réflexion salutaire sur le monde dans lequel nous vivons et l'époque que nous traversons.



Cette pièce suédoise de 1993 est à la fois ancrée dans le temps et le pays d'origine avec en particulier des références cinématographiques un peu opaques pour les français mais surtout elle a quelque chose d'universel et d'intemporel. Lars Norén dans son écriture reste simple afin que les malades nous soient très proches. La pièce est construite sur le modèle tragique avec unité de temps et de lieu. Nous sommes dans une salle de séjour d'un hôpital psychiatrique du matin au soir. Il y a onze malades et deux professionnels (un aide-soignant et un veilleur de nuit). Au-delà de la découverte progressive d'une part de l'histoire de chaque patiente et patient, cette pièce nous parle du vide. Du vide existentiel, du vide intérieur et de l'absence de soin. Ce service qui reçoit des patients de toutes pathologies correspond à une sorte de banalité en services de psychiatrie. Les pathologies sont réalistes et n'ont rien de particulier non plus. Le manque de personnel n'étonnera pas d'avantage, tant le contexte actuel est délétère en France. Les locaux assez froids et fonctionnels sont plutôt en bon état ce qui est plus rare dans l'hexagone.



Plusieurs questions peuvent interpeller les spectateurs. La première pourrait être la perception de la fragilité de la frontière entre le normal et le pathologique. Frontière poreuse quand on voit le comportement de l'aide-soignant du matin ou encore lorsque qu'on entend la pertinence et la sagesse de certaines paroles des patients. La pièce de Lars Norén ne cherche pas à montrer l'aspect thérapeutique, ni ne cherche à développer la clinique pathologique, ni de montrer la construction de liens forts entre les patients. Il nous met face à l'ennui et le vide. Cet ennui si terrible qui nous fait agir quand nous sommes libres et qui prend une tout autre dimension lors d'une hospitalisation. Le miroir particulier en période Covid nous rappelle le temps pas si lointain du confinement. Tout ce temps dont disposent les malades, comme les confinés en ont disposé et qui force à fuir d'une manière ou d'une autre le douloureux face à face avec soi-même. La première action est de fumer pour les tabagiques, se gaver de TV pour certains, de rester dans le silence pour les plus rares et d'émettre une parole en boucle pour la plupart. C'est de cette parole sans surprise pour celui qui parle que naissent les bribes d'histoires de chacun.



Mais ces histoires sont fermées et tournent en boucle de manière mortifère. En négatif se fait entendre par son absolue absence cette parole libre, pleine de surprises qui est recherchée au niveau thérapeutique. Comme en négatif l'absence du psychiatre qui vient le lundi, celle des psychologues dont personne ne parle ou des infirmiers. C'est le grand vide au niveau du soin hormis la protection des murs. La série sur Arte, *Thérapie*, est le négatif de *Kliniken*. *Thérapie* nous faisait assister au travail psychothérapique. De nombreux films parlent de psychiatrie comme « *Folles de joie* », « *Vol au-dessus d'un nid de coucou* », ou décrivent plus finement le fonctionnement mental, « *Psychose* » du grand Hitchcock, les interactions entre malades ou encore le travail institutionnel. Cet ennui nous gagne aussi en tant que public et semble fatal à certains (très peu nombreux) qui quittent la salle. Il n'y a donc pas de voyeurisme dans cette pièce, rien de spectaculaire ou de vraiment monstrueux sinon celui des effets de l'ennui universel. Les « histoires » de chaque patient sont représentatives de ce qui peut arriver dans la « vraie vie » : des parents dépassés ou maltraitants, une société qui ne protège pas vraiment, des séquelles indélébiles de traumatisme, un besoin de temps pour « digérer » ainsi que cette peur de l'avenir et ce mal de vivre aux formes si diverses avec cet attrait si fort pour la mort. Toutes ces questions sont comme bloquées chez ces malades mais en fait elles nous concernent plus ou moins tous. Le ton est plutôt calme et les moments violents sont rares et liés à la même jeune femme mélancolique, Sofia qui veut disparaître à tout prix. C'est la prise obligée de médicaments et sa mort qui sont terribles. La violence est immense lors de la prise forcée du traitement et cela semble précipiter son passage à l'acte.



C'est bien la mort qui se cache derrière tous les troubles. Et c'est bien par cette peur de la mort que nous acceptons des aménagements diaboliques. La prise forcée de médicaments nous rappelle plusieurs choses. D'abord que le champ de la psychiatrie est le seul encadré par la justice pour imposer un traitement à un patient se mettant en danger ou mettant en danger la société. L'hospitalisation en psychiatrie et son cortège de traitements imposés est légalement très encadré et semblait un fait unique. La pandémie a fait voler en éclat cette exception. Avec en premier temps l'interdiction faite à des médecins de soigner leurs malades en les enjoignant à fermer leurs cabinets. C'est la négation du devoir de soigner (précepte du serment d'Hippocrate). Cela n'a pu être accepté que par le climat de terreur « panmondiale ». Ensuite une obligation de traitement non psychiatrique et donc non encadrée par la loi, a été installée avec les injections contre le Coronavirus qui ont été inexactement nommées « vaccins ». Ce traitement qui par des mesures de pressions très subtiles force la population à le prendre sans véritable consentement ne renvoie-t-il pas à ce qui se passe dans Kliniken ? Combien de Sofia dans notre pays ? Dans le monde ?



La mort de la jeune femme fera vaciller la fausse tranquillité des résidents. Et montre bien que rien hélas ne peut contrer la force du désir de mort quand il est chevillé au corps à ce point.

Le décor simple et efficace, les lumières discrètes font leur travail d'atténuation et alimentent la fausse tranquillité de cet hôpital. Des projections en direct de patients en leur intime solitude donnent un peu d'émotion au lieu.

Le jeu des acteurs est tout à fait admirable car il ne singe pas la maladie mentale. Le respect habite les comédiens et c'est précieux. C'est le plus grand compliment qui peut être fait à des acteurs jouant la folie : chacun défend avec conviction son personnage et lui offre des moments d'émotion et de sagesse. La mise en scène est simple et très lisible. Le jeu est naturel et sans emphase. Tout ceci évacue le spectaculaire facile afin de nous aider à nous concentrer sur ces notions de vide et d'ennui.

Voici une pièce qui complète les nombreux films, séries et romans qui parlent de la psychiatrie. Mettre ainsi en lumière les moments les moins spectaculaires est une audace que le travail de Julie Duclos et ses acolytes sur scène et à la technique a très bien rendu. Dans cette nouvelle production de Kliniken de Lars Norén il y a un très beau travail d'équipe au service d'une réflexion salutaire sur le monde dans lequel nous vivons et l'époque que nous traversons.

Hubert Stoecklin

Critique. Théâtre. Théâtre de la Cité, le 2 février 2022. Lars Norén : Kliniken (pièce de 1993) ; Traduction : Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli et Arnaud Roig-Mora ; Mise en scène : Julie Duclos ; Avec : Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril Metzger, Leïla Muse, Alix Riemer, Émilien Tessier, Maxime Thebault et Étienne Toqué.

CRITIQUE

Kliniken

11 MAI 2022

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P. -

Vol au dessus d'un nid de nous tous.

Bienvenue dans la salle commune de cet hôpital psychiatrique, dans lequel nous allons faire la connaissance de Mohammed, Roger, Sofia, Martin, et tous les autres.

Ces autres, Lars Noren les a côtoyés, il a vécu avec, puisque vers l'âge de vingt ans, dans les années 60, il a été personnellement interné, frappé qu'il était d'une crise de schizophrénie. Il y a connu les séances d'électrochocs d'alors.

Cette pièce, Kliniken (publiée en Français sous le titre Crise), il l'a écrite des années plus tard.

Pour nous renvoyer un miroir implacable de nos sociétés, de notre monde qui lui non plus ne va pas bien.

Cette folie, c'est la nôtre.

Au fond, nous pourrions pratiquement tous nous reconnaître à un moment ou un autre dans ces malades, qui se débattent dans leurs histoires personnelles, se les ressassant, se les racontant les uns aux autres.

Avec cette vraie question concernant la soi-disant « normalité ».

Cette pièce n'a pas une histoire, mais de multiples histoires. C'est une pièce chorale dans laquelle se télescopent des récits de vie.

Dans cette salle commune, ils vont parler, pour nous dire leurs blessures intimes, certes, mais ces blessures vont également parler pour nous dire qui ils sont.

Des personnages, au passage, à qui l'on inflige d'avoir la télé allumée en permanence...

Julie Duclos a brillamment relevé le défi qui consiste à montrer la maladie psychiatrique. Les maladies psychiatriques. Et puis surtout montrer les malades.

Tout comme Milos Forman, dans son chef d'œuvre évoqué en début de mon papier, tourné en 1975, ou bien comme Terry Gilliam, dans son Armée des 12 singes, sorti vingt ans plus tard, et dans une certaine mesure Dominique Pitoiset,

dans sa version ici même à l'Odéon de Cyrano de Bergerac se déroulant elle aussi dans un hôpital psy, elle s'est attelée à rechercher - et à trouver - la plus grande des vérités.

Pour ce faire, pour nous immerger dans cet univers bien particulier, elle a elle-même passé du temps dans l'un de ces hôpitaux, à Valenciennes, à rencontrer soignés et soignants.

Pour pouvoir nous faire voir, elle a vu.

Pas étonnant donc que sur le plateau, une impression de véritable documentaire règne en permanence.

A tel point que souvent, toute cette vérité nue explose dans une véritable dimension poétique.

Nous sommes embarqués durant deux heures et vingt minutes, sans aucun temps mort, sans jamais que l'intensité dramaturgique ne se relâche, sans jamais que la pression et l'intensité ne retombent, dans les récits de ces treize personnages.

Des malades, des parents, un soignant qui sans doute pourrait se retrouver facilement de l'autre côté...

Treize comédiens magnifiques vont nous faire exploser cette vérité !

Tous vont porter cette parole crue, sans filtre, tous vont nous dire ces récits totalement désinhibés. Cette expérience sera très troublante, pour nous autres spectateurs : en entendant les souvenirs racontés, mais aussi les projets évoqués, en voyant ces personnages prostrés, schizophrènes, suicidaires, paranoïaques, nous ne pouvons qu'être frappés par la stupéfiante justesse qui se dégage des propos et des attitudes.

Ils et elles parviennent parfaitement à faire ressortir l'humour des situations racontées par Noren, avec des formules qui font mouche tout coup ! « Toi, t'es tellement malade, tu vas jamais mourir ! »

Les spectateurs rient, dans un premier temps assez timidement, comme s'ils se retenaient, de peur sans doute de froisser leurs voisins de rire de ces malades.

Et puis, au bout d'un certain temps, l'humour prend vraiment le dessus.

Parfois ce sont des moments de grande violence, psychologique ou physique qui sont montrés. Là encore, la plus grande justesse règne. Nous n'en menons alors pas large...

Il faut très souvent regarder les comédiens ou les comédiennes qui ne parlent pas pour comprendre combien tous sont au service de ce texte intense.

Julie Duclos s'est servie d'un autre moyen que ses acteurs pour nous faire ressentir cette vérité.

Elle utilise à très bon escient la vidéo.

Souvent, les comédiens sont filmés en très gros plans (nous ne voyons jamais les cadreurs), ou bien sont suivis « hors champ », dans les coulisses en train de courir, de s'apostropher.

Projetées sur le mur du lointain, ces images en noir et blanc s'intègrent parfaitement dans la dramaturgie et constituent un véritable apport.

C'est Mathieu Sampeur qui pour la première fois de sa carrière signe la scénographie de ce spectacle.

L'ouverture sur le jardin intérieur, avec les bancs sous l'arbre, avec la lumière qui change en fonction de l'heure et des éléments climatiques, cette grande fenêtre tranchant avec la couleur uniforme et la lumière crue de cette salle commune, tout ceci est très réussi.

Un dernier élément qui lui aussi va contribuer au rendu « documentaire » de cette entreprise artistique : l'absence de musique additionnelle. (Seul le 6ème prélude du Clavier bien tempéré de Bach permettra de réaliser une transition entre deux scènes.)

Ce brillant spectacle, intense, totalement maîtrisé, est de ceux qui vous captivent et vous interpellent bien longtemps après être sortis de la salle.

Julie Duclos, en nous montrant ce que l'on voit rarement sur un plateau de théâtre, nous pointe le caractère pathétique (au sens premier du terme) de notre monde.

« Kliniken »

Plongée dans une institution psychiatrique : monde des fous ou miroir des maux de notre société ?

12 mai 2022



Le Suédois Lars Noren met en scène dans *Kliniken* les conversations des patients d'une institution psychiatrique. Ils sont douze, médicamenteux, désœuvrés, jetant un œil à une télé qui semble marcher en permanence. Chacun parle, dialogue, observe les autres, s'en approche ou s'en éloigne. Au fil de la pièce les récits s'entrechoquent, avancent car ces personnages ne cessent de parler. Les moins atteints proposent des raisons plausibles à leur hospitalisation et évoquent une histoire de vie, qui les a amenés là où ils estiment qu'ils ne devraient pas être. Ils ne s'écoutent pas toujours mais sont souvent d'une lucidité impressionnante sur ce qu'ils vivent. De ces décalages naît un humour qui offre une respiration au spectateur. L'écriture épouse le côté sans filtre de leur parole d'où émergent parfois des phrases saisissantes et fortes. Ainsi Mohammed réfugié d'un pays en guerre dit « J'ai quel droit de vivre dans un pays de morts ? » et Erika « Une chance qu'on aille si mal, sinon on pourrait pas supporter ».

En parlant de la folie, Lars Noren nous parle aussi de nous. Cette petite société livrée à elle-même apparaît comme le produit des maux de la nôtre. On devine, dans le nuage de la fumée des cigarettes, les événements qui ont amené ces hommes et ces femmes dans cette institution, mais aussi la fragilité de nos certitudes qui peuvent s'effondrer brutalement.

La mise en scène de Julie Duclos, tout comme la scénographie de Mathieu Sampeur, respecte à la fois le réalisme de la pièce et sa poésie. Le plateau est vaste, haut et épuré, uniquement occupé par une grande table, un canapé et quelques chaises. Une haute fenêtre, parfois envahie par la pluie, laisse voir un très grand arbre. Les patients entrent et sortent constamment du plateau par les deux portes opposées, s'arrêtant parfois pour dialoguer ou s'installant à l'extérieur. On les suit par cette haute fenêtre ou par des images vidéo projetées directement sur les murs. Elles sont un peu floues comme l'esprit des patients ou les jugements que l'on porte sur eux. Elles apportent une respiration mais redoublent aussi le sentiment d'enfermement propre au lieu.

C'est un véritable travail de chef d'orchestre qu'a réussi Julie Duclos. Au fur et à mesure que la pièce avance, chaque personnage livre un morceau de son histoire, son ressenti et ses désirs. Il y a des accélérations, des lenteurs, des suspensions, des échos. Elle a choisi avec un soin extrême ses treize interprètes, des jeunes issus de l'école du Théâtre du Nord, des Théâtres Nationaux de Bretagne et de Strasbourg aux côtés d'acteurs plus expérimentés, pour qu'ils soient au plus près des personnages de la pièce tels qu'elle les imaginait. Quelques uns sont particulièrement marquants comme Étienne Toqué ou Manon Kneusé. Le premier sans cesse au bord de l'explosion, gesticule brutalement, ne s'arrête jamais dans son délire verbal semé de grossièretés salaces, mais dans un bref moment de calme, révèle sa fragilité. La seconde marche avec détermination, se change sans cesse, parle en continu et se révèle toute aussi capable d'écouter son interlocuteur que de lui balancer des vérités cruelles. D'autres incarnent des personnages plus en souffrance avec tout autant de vérité comme Alexandra Gentil dans le rôle de Sofia, la jeune anorexique ou Maxime Thebault, impressionnant bloc d'opacité et de souffrance mutique. Quant à Cyril Metzger, qui incarne Tomas l'infirmier on se dit qu'avec ce qu'il révèle de violence, il pourrait être à la place de ses patients. La frontière avec la folie apparaît poreuse.

On sort de la salle bouleversé par la pièce que l'on a vue mais en pensant aussi à ces malades si loin, si proches.

Micheline Rousselet

Jusqu'au 26 mai au Théâtre de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, Place de l'Odéon, 75006 Paris – du mardi au samedi à 20h, dimanche à 15h –

Réservations 01 44 85 40 40 ou www.theatre-odeon.eu

« Kliniken » de Lars Norén, mis en scène par Julie Duclos au Théâtre de l'Odéon – condensé de désespoirs

Le 12 mai 2022 - Spectacles



Un an et quelques mois après la mort de l'auteur suédois Lars Norén, le Théâtre de l'Odéon présente l'une de ses pièces, *Kliniken*, dans une mise en scène de Julie Duclos. Il y a dix ans, Stéphane Braunschweig, alors directeur de la Colline, avait programmé *Salle d'attente* de Krystian Lupa, d'après *Catégorie 3.1* du même auteur. Ces deux spectacles dialoguent dans la mémoire du spectateur, car tous deux offrent de longues fresques qui dressent le portrait de marginaux, ceux qui vivent dans la rue et se croisent dans les non lieux d'une ville d'une part, et ceux réunis dans un hôpital psychiatrique d'autre part.

L'immersion que propose Julie Duclos dans l'institution médicale est douloureuse. Un condensé de détresses, de désespoirs et de dépressions nous attend, qui finit inévitablement par toucher mais qui amène à interroger la pertinence de monter ce texte aujourd'hui, alors que nos morales sont si fragiles.

Le soir de la première, l'Odéon bat son plein, frémissant, mondain, vivant. Aussitôt entré dans la salle, le public est renvoyé à un au-dehors : le mur du fond de la scénographie est percé par une baie vitrée derrière laquelle se trouve un arbre. Un grand arbre, un vrai arbre, éclairé par une lumière qui donne véritablement l'impression d'un dehors. Cette vision saisissante et d'emblée réconfortante atténue l'austérité de ce qui entoure la baie vitrée. Sur le plateau, est représenté un milieu hospitalier, grâce à des murs blancs, des tables et des chaises quelconques, un distributeur d'eau, des portes « antipaniques » (c'est comme ça qu'elles se nomment, paraît-il) surmontées de signaux sortie de secours qui ouvrent l'espace de tous les côtés. La pièce à vivre comprend également un piano et un cendrier, maigres réconforts. L'espace rappelle une partie de celui d'*Une mort dans la famille* d'Alexandre Zeldin, présenté il y a quelques mois aux Ateliers Berthier. La scénographie de Matthieu Sampeur est cependant beaucoup plus épurée ; l'arbre mis à part, elle ne sert que peu de support à la rêverie du spectateur.

Dès avant notre entrée, le lieu est occupé par des corps un peu avachis, un peu voûtés, tourmentés. Le coup d'envoi du spectacle est donné par l'arrivée d'un homme jeune débordant de santé et de phrases convenues, qui vient bousculer ces corps malades pour partie prostrés devant la télé. Celui qui se révèle un homme de ménage paraît venir des rues alentour lorsqu'il évoque la chaleur du dehors, alors que nous goûtons aux premières températures estivales. Plus tard, un patient évoquera avec sarcasme la création d'une nouvelle gauche. De rares indices ancrent ainsi le spectacle dans notre géographie et notre présent, rapprochant au plus près la pièce de Norén, écrite il y a près de trente ans, en 1993.



Ces retouches sont minimales, car les portraits brossés dans ce texte n'ont pas pris une ride. Ce sont par exemple ceux d'un schizophrène, d'une bipolaire ou d'une anorexique. D'autres pathologies sont moins clairement identifiées, causées par le SIDA, l'inceste ou la guerre en Syrie. Quoique malades, ces êtres sont livrés à eux-mêmes. Aucun personnel hospitalier ne les accompagne, aucune blouse blanche ; seuls un homme de ménage et un gardien de nuit règlent vaguement leur quotidien. Les malades parlent donc à d'autres malades, dont l'écoute,

qui est souvent non écoute, permet peut-être une parole plus franche et plus libre que celle qui serait adressé à des soignants. Un médicament administré avec violence nous rappelle le suivi dont ces êtres sont supposés faire l'objet. Mais le reste du temps, ils pourraient passer pour les membres d'une grande famille par leurs attentions les uns envers les autres ou leurs altercations furieuses. Tout ce qui pourrait marquer la distance avec l'extérieur, avec des personnes moins malades – nous – est donc estompé. Le miroir tendu en vient à refléter une réalité extrêmement proche de la nôtre, et ce reflet donne à voir un paysage apocalyptique, lentement dessiné à mesure que chacune des histoires des onze patients sont dépliées, d'un coup ou par morceaux. La surenchère paraît sans fin, alors que d'emblée, on comprend qu'aucune intrigue ne va se nouer entre eux, que rien n'est à attendre de leur confrontation, que la dynamique dramatique de la pièce n'est faite que de la révélation de ces personnages – révélation sous-tendue par la menace d'une crise ou d'un suicide.

L'écriture de Norén exige une direction d'acteurs chorale. Les répliques circulent sans logique entre les personnages, au gré des entrées et des sorties des uns ou des autres, de leurs fulgurances ou de leurs retombées en apathie. Ces enchaînements font constamment passer du coq à l'âne, d'une conversation à l'autre ou au sein même d'une conversation qui donne l'impression que des fils de parole sont dévidés de manière parallèle, presque indifférente. Julie Duclos organise tout un ballet pour ménager ces prises de parole. La scénographie permet ainsi de multiplier les allées et venues par ses trois portes et des passages latéraux. Pendant la majeure partie du spectacle, Birgit ne fera que passer de l'une à l'autre, traverser la scène avant, à la fin, de confier au gardien de nuit comment elle a redécouvert que son père l'avait violée à quatre ans grâce à une séance d'hypnose pour arrêter de fumer. D'autres, de manière moins radicale, parlent un peu à chaque passage qu'ils font dans la pièce ; certains enfin restent longtemps assis dans une chaise ou le canapé et se livrent par intermittence. Ces modulations sur la présence des corps auraient gagné à être redoublées par des modulations sur les voix, le déploiement d'un art de la sous-conversation qui aurait atténué les passages brusques et parfois grossiers d'un dialogue à un autre.



Cette impression d'une certaine brutalité est aussi produite par le rythme du spectacle, dans l'ensemble enlevé. Le personnage de Maud, assise dans le fumoir depuis le début du spectacle, qui enchaîne lentement les cigarettes sans dire un mot, paraît détenir le tempo juste qu'il aurait fallu donner à tous les autres. Par sa présence discrète, elle étire le temps, met au contact d'un temps mort, nettement différent du temps quotidien – proche de celui qu'explorait Lupa dans Salle d'attente, spectacle bien nommé. Les blagues de l'homme de ménage, les irruptions de Roger qui réduit toutes les femmes à des chattes qu'il insulte, les passages d'Anne-Marie toujours

pressée, la normalité de Martin qui ne paraît pas malade – marié, deux enfants, travaille dans la pub et organise ses funérailles sur son mac – accélèrent le rythme. Tous détournent de Maud ou encore de Markus, le schizophrène au corps engourdi, qui se déplace insensiblement, mène de lents combats avec les boutons de sa chemise et suit les autres comme une ombre.

Ce rythme emballé qui rapproche encore les malades des spectateurs empêche paradoxalement d'entrer dans cet hôpital pendant un long temps. On finit par y être poussé de force par la crudité des souffrances racontées. C'est d'abord la bipolarité presque douce de Maud qui attache, après le long silence qui précède ses premières paroles. Puis c'est Sofia. Le corps solaire d'Alexandra Gentil en vient à être gagné par l'anorexie, à force de phrases aussi violentes que justes qui décrivent son mal. Difficile de rester insensible à sa douleur, comme à celle des femmes incestées, ou à celle de Mohammed, Syrien dont toute la famille a été décimée, et dont le récit est appuyé par des images d'Alep en ruines, profondément désolantes. Au fur et à mesure du spectacle, le corps du spectateur se tasse dans son fauteuil. Son abattement ressemblera étrangement à celui de la mère de Roger, qui vient lui rendre visite. Son désespoir face à son fils qui l'agresse – Etienne Toqué, impressionnant – paraît aussi grande que celle des malades avec qui il vit, et il ne paraît pas surprenant qu'elle ait été en hôpital psychiatrique elle aussi, par le passé.

Julie Duclos n'a probablement pour ambition de nous affliger. Le rythme rapide avec lequel elle traite la pièce, situé du côté de la vie plutôt que de la maladie, doit probablement y contrevenir. De même que l'humour ponctuellement entretenu, souligné par quelques regards au public – mais les rires de la salle, de plus en plus

gênants à mesure que le spectacle progresse, se raréfient. Le personnage de Manon Kneusé, Erika, est lui aussi supposé décanter l'ambiance par ses défilés de mode et sa volubilité inquiète. L'usage de la caméra avait peut-être également pour fonction d'offrir une échappatoire, mais l'effet produit est inverse. Quand l'émotion n'est pas décuplée par un gros plan sur les visages des acteurs, saisis depuis les coulisses, ceux-ci sont transformés en fantômes lorsqu'ils sont filmés en train de s'enfuir dans l'envers du décor. Ces images projetées sur les murs de la salle ne produisent pas un effet de distanciation. Elles contribuent au contraire à souligner le continuum qui existe entre cet espace poreux, duquel les malades peuvent sortir et recevoir de la visite, et notre réalité. La caméra, en nous entraînant jusqu'à une porte qui ouvre sur les rues du quartier de l'Odéon, ne fait que confirmer que nous pourrions tous être à leur place, que la différence entre ces malades et nous est bien mince, que leur détresse est à peine plus grande que celle que provoque le monde en crise dans lequel nous vivons.

Pour tenir le cap, ne pas sombrer dans le naufrage, reste l'arbre. Au gré de la météo, parfois manifestée par des pluies battantes, au gré des saisons suggérées par les lumières de Dominique Bruguières, la petite cour qui l'accueille apparaît comme un refuge. L'importance qu'a cet arbre pour traverser cette fresque qui ne nous épargne rien – pas même le brancard qui transporte un corps qui s'est donné la mort – nous est cruellement rappelée lorsque la baie vitrée qui le laisse voir est un temps masquée par un rideau. Si ce rideau se relève et que l'arbre redevient un point d'attache pour la dernière partie du spectacle, il ne paraît plus suffisant, et on ressort en se demandant si le théâtre ne devrait pas se donner pour mission de nous fortifier, de nous donner de l'élan, voire de l'espoir, plutôt que d'ajouter au poids de notre monde, de nous ramener si littéralement vers nos angoisses et nos dépressions.



F.

BILLET DE BLOG 12 MAI 2022

La clique de « Kliniken » vue par Julie Duclos

Quinze ans après Jean-Louis Martinelli, Julie Duclos met en scène « Kliniken » du dramaturge suédois Lars Noren. Entre temps l'auteur est décédé (en 2021), entre temps les guerres en Europe ont continué en changeant de pays. Immuable, la salle commune de l'hôpital psychiatrique où se déroule la pièce semble jouer avec le temps. Troublant.



Scène de "Kliniken" © Simon Gosselin

Les Éditions de l'Arche ont eu la bonne idée de publier en un volume plusieurs pièces d'un même auteur contemporain maison. C'est le cas avec Jon Fosse (deux volumes) et avec Lars Noren (un volume). Chaque volume est précédé d'un prologue signé (pour ces trois volumes), par des actrices qui ont traversé une ou plusieurs pièces de l'auteur. C'est le cas d'Irène Jacob et d'Isabelle Carré pour Jon Fosse. Et c'est le cas de Judith Henry pour le volume de Lars Noren réunissant quatre pièces dont *Kliniken*.

Comme spectatrice, Judith Henry avait vu *Guerre* au Théâtre de Nanterre-Amandiers . « *Une pièce d'un pessimisme total mais avec une force de vie inouïe* », écrit-elle, une phrase qui vaut tout autant pour *Kliniken* et pour la plupart des pièces de l'auteur suédois. Judith Henry jouera dans *Kliniken* en 2007, Jean-Louis Martinelli lui confiant le rôle d'Anne-Marie . « *Elle est assez petite, maigre, pâle, un peu osseuse, vague, avec des lunettes rondes à la Brecht, les cheveux très courts* » écrit Noren dont les didascalies sont aussi précises que propices à la rêverie. Celle-ci, par exemple, à propos de Martin , l'un des treize personnages de *Kliniken* où tout se passe dans la salle commune d'un hôpital psychiatrique : « *Il a son mini ordinateur ou son carnet de notes sur les genoux. Il note les détails de son enterrement même si, en cet instant même, il ne pense pas qu'il va mourir ; ce sera très beau comme un tableau de la dernière période de Malevitch, simple et droit comme une épée japonaise, qui ne révèle sa force et sa faiblesse qu'au moment où on la nettoie et la polit – il songe à mettre le Round about midnight de Miles Davis comme musique d'introduction ou peut-être le Hilliard ensemble et Jan Garbarek, mais il se demande si ça ne ferait pas trop New Age* » Quelle mine de sensations pour l'acteur qui interprète le rôle (David Gouhier) et de pistes pour la mise en scène de Julie Duclos

Judith Henry ajoute : « *Comment jouer la folie? Aujourd'hui j'aurai envie de répondre : en ne la jouant pas. Le texte se suffit à lui-même* ». Et plus loin : « *D'un côté c'est passionnant de se confronter à une partition si riche et presque documentaire. De l'autre il faut garder sa capacité d'invention, de liberté. Oser faire un pas de côté, contredire le texte, les didascalies* ». Autant de réflexions qui ont, sans nul doute, traversé les actrices et les acteurs de Julie Duclos telle Alix Riemer qui tient le rôle d'Anne Marie que tenait Judith Henry.

La version de Martinelli était très musicale, Severine Chavrier qui jouait le rôle de Birgit (une malade mélomane) accompagnait au piano plusieurs acteurs qui poussaient la chansonnette. Pour sa part, Judith Henry chantait au téléphone *Kiss* la chanson de Prince. Ce fut l'un des meilleurs spectacles de Martinelli, il cosigna la traduction avec Camilla Bouchet et Aranu Roig-Mora, celle qui est publiée à l'Arche.



espace de "Kliniken" © Simon Gosselin

Julie Duclos reprend cette traduction en partie seulement, elle coupe ici et là mais surtout elle croit bon de l'actualiser ce qui aurait mérité d'être indiqué dans le programme. A quoi bon changer les noms de villes, les titres des émissions de télé, troquer un nom de guerre pour une autre plus récente? Pour donner des repères aux spectateurs? Des béquilles de réalité plus proche? Pourquoi ne pas avoir fait confiance à l'auteur? Actualise-t-on Koltès ou Lagarce? Lorca ou Tchekhov?

Autre point de friction, la vidéo. Comme les personnages ne sont pas toujours en scène, lorsqu'ils sortent, Julie Duclos les suit souvent en coulisse avec une caméra vidéo (images projetées sur un grand écran au fond de la scène). Soudain le personnage est seul, la caméra l'épie, l'idée est belle et pertinente lorsqu'elle suit un personnage peu disert et introverti comme Sofia (iAlexandra Gentil, impressionnante de présence) mais c'est bien trop souvent anecdotique, gadget, cela devient un effet perturbant l'intensité au présent du plateau. Pourquoi ne pas faire totalement confiance au plateau? N'est-ce pas là le cœur battant du théâtre? C'est d'autant plus dommageable que tout ce qui s'y passe se résume à une série d'infra événements en pagaille. Ils se succèdent sans ruptures franches, pas de « scènes », mais des tas de copeaux de vie qui se frottent, s'opposent, se mêlent. Un monde forclos. Toute une communauté interlope d'éclopés, de mutilés de la vie. En commun : la peur du dehors, de l'ailleurs. Une foire aux angoisses, aux frustrations, aux illusions en vase clos. C'est plein de ratages, de faux fuyants, de dialogues qui n'en sont pas, c'est plein de faux rythmes: la vie n'en finit pas de bégayer.

La pièce, diablement et minutieusement construite, fait cohabiter une pléiade de comportements, de l'introverti esseulé à l'hyper actif extraverti, du nerveux à l'endormi, il y en a pour toutes les folies ordinaires ou pas, une anthologie du mal vivre à mort. Jusqu'à flouter les frontières : Tomas, l'homme de ménage, est peut être aussi un malade qui s'ignore, l'acteur Cyril Metzger fait fructifier cette ambiguïté. La fin de la pièce met volontairement en présence les deux êtres les plus éloignés l'un de l'autre. Roger (Etienne Toqué), le plus fébrile de tous, le plus fort en gueule et Marcus (Maxime Thebaut), le moins disert au corps torsadé dans le silence et qui éclate, littéralement dans un cri final. Délivré, peut-être.

C'est là un spectacle souvent éprouvant pour le spectateur, dense parfois jusqu'à l'excès mais constamment porté par des acteurs en tension constante, excellemment dirigés par Julie Duclos. La plupart sont, plus ou moins récemment, sortis des écoles nationales : Le Conservatoire de Paris (Manon Kneusé, Yohan Lopez, Alix Riemer), l'école du Théâtre du Nord (Alexandra Gentil, Cyril Metzger, Etienne Troqué), celle du TNS (David Gouhier, Emilie Incertie Formentini Leïla Muse) ou encore l'école du TNB (Maxime Thiebaut). Emilien Tessier Stéphanie Marc et Alix Riemer étaient déjà dans le précédent spectacle de Julie Duclos *Pelleas et Mélisande*. Quant à Mithkal Alzghair (Mohammed) il a été formé à Damas, comme danseur.

Le coup de génie de Lars Noren c'est d'avoir mis hors champ le personnel médical (et ses blouses blanches) ; un artifice qui coupe la chique çà toute approche naturaliste. Judith Henry conclut sa présentation de Lars Noren par ces deux répliques sublimes et désarmantes de *Kliniken* :

« Maud. *Tu es folle.*

Sofia. *O ne dit pas ça à quelqu'un qui est dans un hôpital psychiatrique.* » .

Théâtre de l'Odéon 6, jusqu'au 26 mai. Tournée la prochaine saison.

Lars Noren volume un (réunissant *Le Courage de tuer, Kliniken, Sang et Froid*), L'Arche éditeur, 288p, 19,50€

Kliniken de Lars Norén, mise en scène de Julie Duclos

Posté dans 12 mai, 2022 dans [actualites](#).



©Simon Gosselin

Kliniken de Lars Norén, traduction de Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli et Arnaud Roig-Mora, mise en scène de Julie Duclos

Une pièce du grand auteur suédois disparu l'an passé que Jean-Louis Martinelli avait montée avec lui, il y a déjà quinze ans à Nanterre. Cela se passe dans la salle commune d'un hôpital psychiatrique. Lars Norén y met en scène des patients désœuvrés qui s'ennuient et que la société a écartés. Et ressurgit souvent tout le passé de personnages qui nous ressemblent, avec failles et blessures intimes mais dans un univers très fermé d'où la vie extérieure contemporaine réussit juste à se glisser par le biais d'un écran de télévision.

« Lars Norén, dit Julie Duclos, est un incroyable observateur du réel. Pour préparer les répétitions, j'ai fait un séjour d'immersion à l'hôpital psychiatrique de Valenciennes et j'ai pu observer à quel point le texte est fidèle à la réalité. (Lars Norén a été interné pour schizophrénie dans sa jeunesse.) C'est une pièce sur la folie mais qui parle en fait de nous, c'est très frappant. Cette petite société livrée à elle-même agit sans cesse comme un miroir de la nôtre. Les récits s'entrechoquent, se croisent et avancent. Lars Norén ne juge personne, les blessures sont partout, sans échelle de valeur et l'on s'y reconnaît. »

Matthieu Samper a imaginé une scénographie à la limite de l'hyperréalisme avec tables banales en stratifié, grand canapé et fauteuils en cuir, quelques chaises, une fontaine à eau. Et côtés cour et jardin, des portes à double battant comme dans tous les hôpitaux. Derrière, un petit jardin avec un bel arbre qu'on voit par une baie vitrée sur laquelle par deux fois, coule la pluie. Là évoluent treize personnages, tous des patients; sauf Tomas un infirmier (Cyril Metzger) qui veille sur eux. Mais aucun médecin comme on en voit dans de nombreux films sur les établissements psychiatriques.

Markus, Sofia, Roger sont jeunes mais Maud et Martin, pourraient être leurs parents. Ils essaient d'y occuper leur temps, comme on dit. Certains très souvent assis comme Martin (David Gouhier), atteint par le sida et qui note sur son petit Mac les détails de sa cérémonie funèbre qu'il veut très réussie, même s'il ne pense pas mourir tout de suite. Glaçant. D'autres souvent debout comme Mohammed, un réfugié syrien accablé et qui ne sait plus trop où il est (Mithkal Alzghair).

Sofia, une jeune femme victime de violences sexuelles quand elle était petite (Alexandra Gentil) est obsédée par l'envie de mourir et refuse d'avalier ses médicaments mais Tomas, l'infirmier l'y forcera. A la presque fin, nous la reverrons morte passer dans un lit roulant qui traverse ce grand hall. Quelques secondes très impressionnantes qui tétanisent les autres patients. Il y a aussi Anders, un grand échalias aux cheveux longs qui marche beaucoup (Yohan Lopez). Assez délirant, il a un langage cru et ne cesse de parler sexe à qui veut, ou pas, l'entendre...



© Simon Gosselin



© Simon Gosselin

Mention spéciale à Manon Kneusé qu'on avait pu voir en Avignon dans *Plus grand que moi* de Nathalie Fillion. Elle a une remarquable gestuelle et, en un clin d'œil, avec une drôlerie incomparable, réussit à habiter le plateau du haut de ses 1,80 m. Pour incarner une grande Erika montée sur des escarpins et elle doit alors friser les 2 m! Ses quelques interventions apportent un peu d'air frais dans cet univers assez glauque.

Mention spéciale aussi à Maxime Thebault qui joue un jeune homme schizo emmuré dans son silence et qui, à la fin, implosera dans une violence inouïe. Mais les treize acteurs sont tous remarquables. Très bien dirigés par Julie Duclos, ils n'en font jamais trop et donnent une vérité indéniable à ces courts moments de vie qui se succèdent dans cette pièce sans intrigue.

L'auteur montre ici la réalité d'un univers dont le temps est seulement rythmé par les repas, avec, à la clé, un terrible ennui terrible... Aux patients de se débrouiller pour remplir ce vide permanent et sans fin: certains fument très souvent et parlent quasiment en boucle comme Maud, assise la plupart du temps (remarquable Émilie Incerti Formentini) avec une parole en boucle. Et d'autres font des allers et retours dans la salle. Certains arrivent à parler de leur passé, la seule chose qui leur reste, ou bien restent murés dans le silence, face à eux-mêmes...



©x

Mais dans notre souvenir, ce texte en deux heures et demi sans entracte nous avait laissé un meilleur souvenir et, à part quelques scènes, souvent répétitif il s'enlise parfois dans un bavardage soporifique: mon voisin a piqué du nez puis s'est endormi, un jeune couple somnolait doucement. Mais, curieusement, il y a eu peu d'évasions de spectateurs. Cela dit, Julie Duclos a fait ici une mise en scène d'un haut niveau et d'une rare précision. Elle a choisi et dirigé tous ses acteurs de façon exemplaire quelle que soit leur importance. Et la circulation sur ce grand plateau, pas si facile à régler quand il y a treize acteurs mais tout aussi exemplaire: réglée au cordeau, sans bavure d'aucune sorte et sans à coup dans le rythme, ce qui n'est pas si fréquent...

Au chapitre des bémols, des endroits qui ont un nom français, bizarre mais bon! Plus gênantes sont ces images vidéo retransmises sur grand écran, montrant en gros plan les visages des acteurs sur le plateau, ou marchant dans les coulisses, ou filmés en ville... Pour innover? Mais quel intérêt! Nous avons vu cela des dizaines de fois et surtout, cela parasite l'action sur le plateau et disperse notre attention. Quant aux beaux éclairages d'une grande douceur imaginés par Dominique Bruguière, ils auraient gagné à être plus intenses: nous discernons parfois mal le visage des protagonistes, surtout quand ils sont en fond de scène.

Le spectacle parfaitement rodé aurait beaucoup sans doute gagné à de larges coupes. Mais, si vous ne connaissez pas le théâtre de Lars Norén et si une pièce en deux heures et demi sans entracte ne vous fait pas peur, cela vaut le coup d'aller voir cet excellent travail de mise en scène. Et c'est réconfortant de voir autant de bons acteurs sur un plateau, loin des monologues souvent médiocres qui envahissent une saison de plus les théâtres parisiens...

Philippe du Vignal

Kliniken, de Lars Norén, mise en scène de Julie Duclos, Théâtre de l'Odéon

Mai 12, 2022 | Commentaires fermés sur Kliniken, de Lars Norén, mise en scène de Julie Duclos, Théâtre de l'Odéon



© Simon Gosselin

fff article de **Denis Sanglard**

Il ne se passe rien dans *Kliniken*, pièce chorale de Lars Norén. Rien, sinon le fracas du monde dans son expression la plus nue, entré à bas-bruit dans cette unité psychiatrique. Dans cette salle commune d'hôpital où se croisent les patients, où se nouent les conversations, entre soliloques et dialogues, lentement, au fil des récits, des paroles échappées, effleurent les secrets, les traumatismes subis, les blessures intimes et la folie. Sont concentrés là, métabolisés, les maux de notre humanité avec un foutu sentiment de réalité, laquelle nous éclabousse au long de cette pièce radicale. Radicale par son écriture, si réaliste qu'elle en devient poétique, cette poésie crue du quotidien le plus âpre. Une parole sans filtre, brutale même, mais si juste dans sa violence, terriblement, qui n'exprime rien d'autre qu'une souffrance, son déni forcené et un rapport décalé au monde. La folie ici est partout et nulle part. Car ce qui frappe c'est la normalité de ces malades traversés par la maladie, hantés par leur traumatisme que seule la parole dénonce et révèle mais ne réussit pas à libérer.

La mise en scène de Julie Duclos est une merveille de délicatesse, de sensibilité et d'intelligence. Une réussite exemplaire parce qu'elle s'empare de cette pièce avec la volonté résolue de ne jamais charger la barque. Il aurait été facile de monter cela avec tous les clichés afférents, grimaciers de la folie. Loin de tout ça, Julie Duclos met en scène cette parole unique et de chaque personnage détourné avec la plus grande attention, de leur singularité, elle en extrait leur part irréductible d'humanité, aussi cabossée soit-elle. Non, rien de démonstratif, rien de spectaculaire mais une ligne claire, toujours tenue, presque sèche, sans éclat autre que quelques colères, quelques crispations exprimés par le texte et qui, comme cet orage soudain, éclate, libérant une tension devenue insoutenable. Une direction d'acteur attentive donc, où nul ici ne joue la folie mais porte en lui un insondable mystère où se niche peut-être une vérité insupportable. Un jeu réaliste et sans outrance, jamais démonstratif, mais portant une charge émotionnelle sans équivalent par sa nudité, son âpreté même. Tous les comédiens ici sont exceptionnels en leur fêlure, leur fragilité et leur vérité irréductible. La réussite de Julie Duclos est dans ce qu'elle ne porte aucun jugement ni d'échelle de valeurs, comme Lars Norén, sur ces vies minuscules fracassées mais qu'elle leur donne une portée universelle. Dans cette unité psychiatrique c'est tout le désarroi du monde, et le nôtre, qui s'engouffre. Ce que souligne la vidéo projetée incidemment sur les murs qui parfois, sans jamais abuser, suit dans les coulisses les personnages, s'extrait du plateau pour signifier sans doute que ce qui se passe là, sur cette scène, est ancré indubitablement dans une réalité qui le déborde largement.

Quand une création vous poigne comme ça, d'emblée, et ne vous lâche plus, avec cette impression prégnante qu'il se passe là quelque chose d'essentiel, une grâce absolue, le théâtre dans ce qu'il de plus juste dans sa fonction, on ne peut qu'être saisi de son importance. Julie Duclos signe sans doute avec *Kliniken* une création des plus importantes, du grand théâtre assurément.



© Simon Gosselin

Kliniken de Lars Norén

Mise en scène de Julie Duclos

Avec Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David Gouhier, Emilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril Metzger, Leïla Muse, Alix Riemer, Emilien Thebault, Etienne Toqué

Traduction : Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli, Arnaud Roig-Mora

Scénographie : Matthieu Sampeur

Collaboration à la scénographie : Alexandre de Dardel

Lumière : Dominique Bruguière

Vidéo : Quentin Vigier

Son : Samuel Chabert

Costumes : Lucie Ben Bâta Durand

Durée 2 h 20

Du 10 au 26 mai 2022 à 20 h

Odéon-Théâtre de l'Europe

Place de l'Odéon

75006 Paris

Réservations 01 44 85 40 40

www.theatre-odeon.eu

Des âmes en crise sous le regard affûté de Julie Duclos

Par **Amaury Jacquet** - 14 mai 2022



© *Simon Gosselin*

Des âmes en crise sous le regard affûté de Julie Duclos

Lars Norén est un des dramaturges suédois les plus radicaux de la seconde moitié du XX^e siècle. Considéré comme le digne successeur de **Strindberg** ou **Bergman**, il ne cesse de creuser au cœur des angoisses existentielles et relationnelles pour en décortiquer les ressorts psychologiques et intimes.

Kliniken est un texte sur la folie. Composé de bribes de conversation de patients d'une unité psychiatrique dont la parole compulsive, impulsive, fragmentée, de chacun des personnages, permet de se soustraire au temps présent et faire advenir une vérité.

Un monde intranquille

La pièce met en scène des personnages qui occupent le temps comme ils le peuvent. On les observe aller et venir, discuter, et affronter le quotidien d'une journée ordinaire. Présent avec eux, un animateur infirmier va et vient.

Ils nous livrent des récits décousus porteurs de blessures et de résurgences de souvenirs enfouis mais aussi un regard critique sur le monde, aux prises avec une souffrance tue, des vagues d'agressivité, des sursauts de combativité, une ironie salvatrice et une humanité à fleur de peau.

Les mots se font alors les catalyseurs des humeurs, des peurs, d'une violence contenue, des angoisses, des transgressions, du jeu de soumission et de domination des personnages.

L'écriture féroce et incisive de **Lars Norén** dévoile autant qu'elle ne dissimule. Elle cristallise par delà l'enfermement intérieur et l'errance, les rapports de force entre les protagonistes et leur intanquillité, propices à une introspection plurielle, rebelle et intime.

Pièce très noire mais non sans humour car si le texte révèle des parcours de vie avec son lot d'échecs, de chagrins, de destins brisés et de désirs inaccomplis, il imprime aussi à travers cette libération de la parole, un acte de résistance et une volonté commune de faire bloc.

Dans sa mise en scène inventive et un décor clinique mais lumineux, qui offre une ouverture sur l'extérieur avec son possible échappatoire, Julie Duclos creuse, à bonne distance, cet embrasement méditatif et sensitif avec ses turbulences, ses débordements et ses ruptures qui lui permettent de fragmenter l'espace de perdution avec de la vidéo révélant ses coulisses, d'introspection, où se créent alors un autre rapport au monde : sensible et onirique.

Dans une traversée aussi chorale que sensorielle, le jeu s'imprègne de la progression dramatique et déconstruite de la langue du dramaturge servi par des comédiens magnifiques. Bravo !

Dates : du 10 au 26 mai 2022 – **Lieu** : Odéon – Théâtre de l'Europe (Paris)

Metteur en scène : Julie Duclos



A l'Odéon, Julie Duclos nous emmène dans sa « Kliniken »

14 MAI 2022 | PAR DAVID ROFÉ-SARFATI

*A l'Odéon, théâtre de l'Europe, Julie Duclos rend hommage à [Lars Noren](#), décédé en janvier dernier à 74 ans des suites de la Covid 19. Elle monte *Kliniken*, un huis clos aussi banal que captivant au sein d'une institution psychiatrique.*

Actrice et metteuse en scène, Julie Duclos s'est formée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique où elle a présenté son premier spectacle: *Fragments d'un discours amoureux*, d'après Roland Barthes. En 2014, elle crée *Nos serments*, une très libre adaptation, aussi brillante que futile, de *La Maman et la Putain* de Jean Eustache, qui fut un gros succès de la saison au Théâtre national de la Colline. En 2017, elle monte *MayDay* de Dorothée Zumstein. En 2019, elle présente au TNB *Pelléas et Mélisande* de Maurice Maeterlinck. A chaque fois, elle rencontre un succès d'estime de la critique et une adhésion enthousiasme du public.

Un ennui addictif

Sa nouvelle pièce, *Kliniken* (La clinique) est adapté d'un texte de [Lars Norén](#). La pièce raconte le quotidien d'une unité psychiatrique en suivant ses pensionnaires entre déplaisir et ravissement, et en sachant éviter un voyeurisme qui ne serait qu'un mépris. La description est reconnue comme très juste; elle colle avec précision et fidélité à la réalité. Le dramaturge suédois qui fut diagnostiqué schizophrène et interné à 20 ans dans un hôpital psychiatrique excelle ici comme chaque fois qu'il écrit sur des individus en marge. Ainsi en 2018, il entra au répertoire de la Comédie Française avec un très applaudi *Poussières*, une pièce chorale sur la vieillesse.

Kliniken est confondant de banalité, c'est sa force. Le décor comme le biais choisi est naturaliste. Le projet consiste à retranscrire la réalité avec exactitude. Le fictionnel est contenu à sa part congrue; l'imagination est dépréciée au profit du réalisme. La salle commune de l'institution est devant nous, avec ses moindres détails, avec son extincteur, sa télé, ses canapés et chaises fatigués, ses portes battantes, comme autant de fausses sorties vers un ailleurs filmé par un régisseur plateau caméra au poing; avec aussi un petit jardin triste battu parfois par la pluie. Il n'y aucune fuite possible sauf parfois celle du rêve. Le lieu est à la fois prison et refuge. L'ennui est partout, le temps et le monde semblent s'être figés sur ces individus reclus. L'intrigue si fine est invisible.

Et pourtant, la pièce est addictive. Elle captive. Les légères pointes d'humour, la précise direction d'acteurs, le jeu formidable des comédiens accompagnent une lente montée des tensions et s'il y a une chute à cette histoire, elle ne sert qu'à clôturer artificiellement un monde qui tourne en rond. Un monde si proche du nôtre qui gravite autour de la seule question qui vaille et qui a déserté le lieu : l'amour.

Une interprétation virtuose

Nous sommes au plus près de l'action ; nous devrions plutôt écrire de l'inaction. La vie s'écoule dans une langueur sombre. La pièce chorale se situe à l'opposé d'un théâtre immersif. Jamais le public n'aura autant béni le fait d'être à sa place, hors de la scène qui se joue. Toute identification à un personnage est proscrite, surtout celle terrifiante, à Thomas, (excellent Cyril Mezger) l'homme de salle dont on se demande parfois s'il appartient à l'équipe soignante ou à la population des soignés.

Chaque comédien nous impressionne et nous fascine. D'abord le formidable Maxime Thebault qui incarne Markus aux prises avec une schizophrénie qui s'enflamme. Puis Alexandra Gentil, neurasthénique bouleversante, Étienne Toqué dans une violence verbale inquiétante, Mithkal Alzghair (Mohammed), David Gouhier (Martin entre mythomanie et sida), Émilie Incerti Formentini, Manon Kneusé (époustouflante et drolatique Erika) , Yohan Lopez, Stéphanie Marc (émouvante mère), Leïla Muse, Alix Riemer. Julie Duclos dirige ses comédiens sans scories d'interprétation, de sorte que les personnages fidèles à Lars Noren nous apparaissent hors d'un jugement ou d'une simple critique.

Une vie triste et ennuyeuse se déroule devant nous ; elle nous passionne grâce au jeu prodigieux des comédiens, au rythme qui à la dérobée s'accélère et grâce au voyage discret des sentiments qui circulent entre les êtres dans un environnement privé de tout, dont l'amour.

Du spectacle vivant brillant et instructif.



Kliniken, Texte Lars Norén, Traduction Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli, Arnaud Roig-Mora, Mise en scène Julie Duclos avec Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril Metzger, Leïla Muse, Alix Riemer, Maxime Thebault, Étienne Toqué

Odéon, théâtre de l'Europe, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h : durée 2h20

Crédit photo : Simon Gosselin

#Théâtre: le Suédois Lars Norén à l'affiche de l'Odéon à Paris !

Standing ovation après 2h20 de spectacle et quel spectacle ? Une journée dans un hôpital psychiatrique !! Jusqu'au 26 mai à L'Odéon-Théâtre de l'Europe à Paris, Julie Duclos met en scène « *Kliniken* » de Lars Norén, une pièce à la fois glaçante et surhumaine.

La modernité de sa scénographie, le jeu véridique des acteurs et l'utilisation subtile de la vidéo font de cette mise en scène un grand moment de théâtre et furent unanimement salués par les spectateurs présents.



À l'occasion de la résidence de création de l'équipe artistique de « Kliniken » au Théâtre National de Bretagne, la rédaction de theatre-contemporain.net a rencontré Julie Duclos, metteuse en scène, pour nous parler du processus de création de la pièce.

Julie Duclos s'approprie la pièce chorale du dramaturge suédois (mort en janvier 2021 des suites de la Covid) et livre dans un décor à la fois réaliste et poétique son regard cru mais rempli d'humanité sur ceux que la société s'obstine à reléguer à la marge. Écriture-vérité, mais aussi fresque des temps modernes, parfois drôle mais toujours bouleversante, *Kliniken* nous place en face de nous-mêmes et, par un effet de miroir, de la folie du monde contemporain.



Lars Noren a écrit *Kliniken (Crises)* en 1993 qui fait partie de ses premiers recueils dressant une peinture tragique et sensible de son univers théâtral, où une violence inouïe investit le réel (*Le Courage de tuer, Sang, Froid*). *Kliniken* s'introduit dans les relations intimes, dans les espaces mentaux des personnages

irrépressiblement vivants, en dépit de leur désir de mort.

« Dans la salle commune d'un hôpital psychiatrique, les patients se croisent et cohabitent, évoquent leur passé, leurs rêves, leurs projets. Markus a 18 ans, comme Sofia et Roger. Maud et Martin ont passé la quarantaine. Il y a aussi Anders, Anne-Marie, Mohammed... Et l'infirmier Tomas, dont on se demande dès le début s'il ne ferait pas plutôt partie des patients... »

Les frontières entre normalité et folie sont brouillées, ici les blessures ou les secrets surgissent au fil des conversations, se faisant l'écho de notre monde et de ses violences. Dans ce lieu où chacun fait comme il peut, Lars Norén accompagne les personnages sans jugement, se tenant au plus près de leur singularité. »



L'hôpital psychiatrique a toujours hanté les pièces de Lars Norén: Un événement traumatique l'a durablement marqué: à 18 ans, après la mort de sa mère, il est interné en hôpital psychiatrique et soigné à coups d'électrochocs.... Il peut développer ainsi sa description de ces lieux où le temps s'écoule sans passer, où ils sont le miroir de nous-mêmes, des contre-mondes rendant notre comportement « politiquement correct » insupportable, ainsi que la société qui a rendu de tels lieux possibles.



« Dans l'œuvre de Lars Norén, il y a beaucoup de politique, mais également de la poésie, il faut la révéler. » dit Julie Duclos dans la vidéo ci-dessus. D'ailleurs le premier recueil de poèmes de Norén a pour sous-titre *Schizopoésie*. La mise en scène de Julie Duclos à l'Odéon contribue à cette révélation. *Kliniken* est déjà programmé pour une tournée

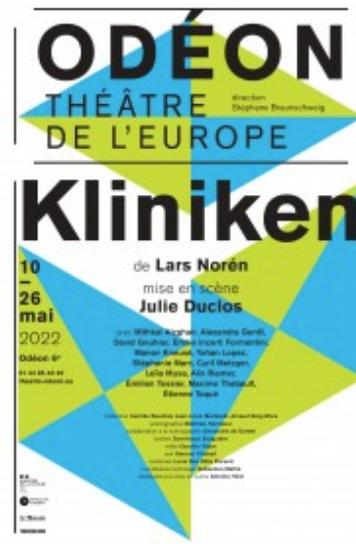
en France en 2023: du 12 au 16 avril aux Gémeaux à Sceaux (près de Paris) et du 11 au 13 mai à Reims. Dates rares mais si vous êtes tout près, c'est à ne pas rater !

*Spectacle : Crises (Kliniken) à L'Odéon-Théâtre de l'Europe
du 10 au 26 mai 2022*

Auteur : Lars Norén / Metteur(e) en scène : Julie Duclos /

*Acteur(s) : Mitkhal Alzghair, Alexandra Gentil, David
Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan
Lopez, Stéphanie Marc, Cyril Metzger, Leïla Muse, Alix
Riemer, Maxime Thébault, Etienne Toqué*

Crédits photos: Théâtre de l'Odéon



THÉÂTRE

"Kliniken"... Un peu fou !

Dans une superbe mise en scène, Julie Duclos s'empare de la pièce du poète et dramaturge suédois Lars Norén (1944-2021) pour traiter de la folie humaine refoulée entre les murs d'un hôpital psychiatrique, comme en écho de ce que nous ne voulons pas voir dans notre monde. S'aidant de la vidéo, elle met en relief, par le biais des relations entre les différents résidents, notre rapport à eux, à nous et à la société.



© Simon Gosselin.

calme et de repos, il est aussi l'expression intérieure de ce qui se joue sur scène. Le temps est de la partie avec ses pluies et ses rayons de soleil qui mouillent et baignent l'arbre s'y trouvant comme le baromètre de ce qui se déroule sur les planches.

L'atmosphère est aussi un autre élément important et fait écho aux présences, souvent fortes, autant dans leurs silences que dans leurs propos. Elle enveloppe et s'imisce dans les regards, les attitudes. Elle fait le lien entre chaque protagoniste qui sont pour certains dans leur microcosme, détachés des autres ou arrimés à eux, comme à une bouée. Les silences sont interrogatifs où se mêlent les songes accompagnés de regards intenses tel celui de Sofia (Alexandra Gentil), personnage énigmatique et attachant uniquement par sa présence comme un défi à un rapport à l'autre.

Ou, à l'inverse, Erika (Manon Kneusé) et Martin (David Gouhier), tous les deux, à différents titres, baignés d'un flot de paroles qui inonde la pièce. C'est un regard qui pèse, un dire tonitruant qui entame ou clos les dialogues. Dans cet entre-deux où la communication à l'autre est suspendue ou perturbée par un emballement de propos, c'est la solitude de chacun qui est questionné dans sa relation à l'autre, à l'asile et à la société.

Le corps est mis en relief par Julie Duclos. La parole et le silence, le corps et le regard, tous ces éléments sont superbement soulignés. Chaque personnage, lors d'une entrée ou d'une sortie, semble apparaître ou disparaître subitement, comme relié à rien. Toujours seuls face à eux-mêmes et à une société qui les ignore, les rejette ou les cache. Julie Duclos, subtile dans son approche, utilise aussi le film pour illustrer les différents contours de ces relations. Un ensemble de vidéos accompagne la scénographie, donnant une profondeur et un relief à la pièce au travers de très belles prises filmiques où le regard et l'attitude sont de toute beauté.



© Simon Gosselin.

autre auquel, selon le protagoniste, ils ont recours pour exister par le biais de dits ou de non-dits. Comme chacun à vrai dire.

Nous sommes dans la salle commune d'un hôpital psychiatrique.

Chaque personne vaque à ses occupations dans une solitude brisée par l'actualité que déverse une télévision. Puis, les discussions s'enchevêtrent avec une discontinuité dans les dialogues. Le groupe est épars, parfois à distance les uns des autres.

La scénographie laisse voir une table, des chaises, un canapé et un fauteuil, et derrière une vitre, une cour intérieure avec son arbre. L'arrière-scène est composée de deux autres pièces, l'une côté cour, l'autre côté jardin dont on ne voit que leurs portes vitrées. Elles sont ce qui alimente les différents tableaux et sont un autre aspect de la scénographie où arrive cet éther théâtral, véritable atmosphère, qui mène avec lui ce monde clos de murs où chacun essaie de vivre.

Il y a aussi cette cour où tout est paisible et où sont les coulisses de ce qui se joue comme dans les deux autres pièces. Dans celles-ci sont les entrées et sorties, tonitruantes ou silencieuses, des protagonistes. Dans celle-là, on y voit des gens seuls ou ensemble. Parfois personne. Lieu de solitude, de



© Simon Gosselin.

Ceux-ci sont souvent interrogatifs comme la marque d'esprits conscients de ce qui les environne et qu'ils questionnent. Les frontières avec le "normal" deviennent floues. Qu'est-ce que le normal ? Celui qui est le plus adapté ? À un monde qui se dérègle ? Pour reprendre Maud (Émilie Incerti Formentini), une résidente, "Qui est-ce qui décide qui est malade ou qui est sain ? Qui le décide ?". Dans cette salle commune, la question de la normalité s'effiloche dès le début, l'infirmier Tomas (Cyril Metzger) alimentant cette réflexion par ses comportements.

Parfois, quelques propos d'actualités politiques sont lancés, dénotant ainsi une réelle pertinence et un rapport à la société conscient et réfléchi. C'est comique. Ce qui s'étale dans cet univers clos sont les discussions, les disputes, les interrogations, calmes ou vives, comme un grand huit d'humeur. Pas de place à la monotonie ou au raisonnable. La violence, verbale, fait aussi son apparition. Ces conversations sont toujours profondes, jamais banales, même si certaines attitudes peuvent soulever une question dans un univers où il n'y a pas de réponse. Ce sont des sujets qui communiquent entre eux, chacun étant sa propre fin ou la continuité d'un

"Kliniken"

Texte : Lars Norén.
Traduction : Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli, Arnaud Roig-Mora.
Mise en scène : Julie Duclos.
Assistant à la mise en scène : Antoine Hirel.
Avec : Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril Metzger, Leïla Muse, Alix Riemer, Émilien Tessier, Maxime Thebault, Étienne Toqué.
Scénographie : Matthieu Sampaeur.
Collaboration à la scénographie : Alexandre de Dardel.
Lumière : Dominique Bruguère.
Vidéo : Quentin Vigier.
Son : Samuel Chabert.
Costumes : Lucie Ben Bâta Durand.
Production L'in-quarto.
Durée : 2 h 20.

Du 10 au 26 mai 2022.

Du mardi au samedi à 20 h, dimanche à 15 h.

Odéon Théâtre de l'Europe, Paris 6e, 01 44 85 40 40.

>> theatre-odeon.eu



Julie Duclos © Delphine Hecquet.



© Simon Gosselin.

Safidin Alouache
Lundi 16 Mai 2022

Kliniken de Lars Norén

Publié par Dashiell Donello sur 16 Mai 2022, 10:48am

Dans sa mise en scène de la pièce Kliniken de Lars Norén (1944-2021), Julie Duclos nous montre des fragments de vie en hôpital psychiatrique où, dans un huis clos des âmes, l'espace mental et physique des patients nous fait vivre des expériences par la douleur en action.



Kliniken de Lars Norén est une chorale fragmentée qui chante dans un monde psychiatrique.

Julie Duclos orchestre la douleur, sur une partition pas si folle que ça, sans jamais de fausses notes. Chaque patient est un instrument qui joue juste. Leurs notes dialoguent, dans des récits blessés par petits bouts histoire. C'est un opéra d'une humanité où nous pourrions être.

Kliniken est à l'humain, ce qu'est la vie à son histoire. Un

événement traumatique a marqué durablement Lars Norén : à 18

ans, après la mort de sa mère, il est interné en hôpital psychiatrique et soigné à coups d'électrochocs. C'est donc de souffrance dont nous parle Norén dans son texte.

À fleur d'émotion réelle, l'écriture de Norén n'a pas de début, de milieu, ni de fin, comme c'est souvent le cas dans un texte classique. C'est un instant éternel qui brûle dans l'éphémère parole qui parfois se prolonge dans le silence.

Incarcérée dans des corps bafouillés d'effroi, les pathologies, nées de la propre existence des patients, nous donnent la mesure du bouillonnement d'une intériorité déréglée.

Les vies sont parfois projetées sur les murs d'un couloir où elles semblent fuir vers la liberté.

Kliniken résonne bien longtemps après dans nos têtes, quand le noir de la scène imprègne notre mémoire à la lumière de cette expérience chorale. C'est un tout où se trouvent ensemble, comédiennes, comédiens, metteuse en scène, scénographe et créateur son et lumière.

Kliniken de Lars Norén

Mise en scène de Julie Duclos

Avec Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David Gouhier, Emilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril Metzger, Leïla Muse, Alix Rjemer, Emilien Thebault, Etienne Toqué

Traduction : Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli, Arnaud Roig-Mora

Scénographie : Matthieu Sampeur

Collaboration à la scénographie : Alexandre de Dardel

Lumière : Dominique Bruguière

Vidéo : Quentin Vigier

Son : Samuel Chabert

Costumes : Lucie Ben Bâta Durand

Photo ©Simon Gosselin

Durée 2 h 20

Du 10 au 26 mai 2022 à 20 h

Odéon-Théâtre de l'Europe

Place de l'Odéon

75006 Paris

Réservations 01 44 85 40 40

www.theatre-odeon.eu

jeudi 19 mai 2022

SPECTACLE VIVANT

Le théâtre clinique de Lars Norén – sur *Kliniken* mis en scène par Julie Duclos

Par **Bastien Gallet**

PHILOSOPHE ET ÉCRIVAIN

Quinze ans après la création en France de la grande pièce de Lars Norén, Julie Duclos met en scène les patients de *Kliniken* au théâtre de l'Odéon : quatorze personnages pris dans un flux sans fin de paroles et de mouvements, sans cesse au bord de l'éparpillement. Mort en 2021, le dramaturge suédois s'est souvenu pour cette pièce de ses séjours dans les hôpitaux psychiatriques de Stockholm. Il en a résulté une des œuvres majeures du théâtre contemporain.

Kliniken est une pièce à part. Longue, dense, drôle, violente, tragique, réaliste, polyphonique, poétique, sans commencement ni terme, d'une multiplicité irréductible, elle occupe dans l'histoire du théâtre contemporain, mais aussi dans l'œuvre de Lars Norén, une place singulière. Son titre, qui a été traduit, étrangement, par *Crises*, est *Cliniques*, au pluriel, ce qui désigne évidemment l'institution médicale comme ensemble de normes et de pratiques mais aussi, plus simplement, les lieux où les patients sont soignés et hébergés. Et si la pièce de Lars Norén interroge la clinique au premier sens, ce qu'elle met en scène est un espace, une salle de repos, où les patients se retrouvent, passent, fument, discutent, ne font rien, monologuent ou regardent la télévision*.

L'hôpital est dans *Kliniken* un cadre, où se déroule l'action, où les paroles sont dites, un cadre qui permet à Lars Norén de laisser hors de la scène les médecins et les infirmier.ère.s, ainsi que tout ce qui, plus généralement, relève de l'administration hospitalière. Demeurent sur scène les patientes et les patients, plus une personne en visite (la mère de Roger) et deux hommes de ménage, dont un (Tomas) joue à l'animateur et à l'infirmier – lors d'une scène assez violente, il contraint une patiente récalcitrante (Sofia) à prendre un médicament qu'il dit avoir été prescrit par un médecin. En repoussant l'hôpital hors champ, Lars Norén peut rendre visible et audible celles et ceux qu'il accueille : onze patients aux pathologies variables, la salle en question ne faisant pas partie de l'unité réservée aux cas les plus graves, certaines sont mentionnées, d'autres se devinent, schizophrénie (Markus), anorexie (Sofia), dépression (Maud), sociopathie (Roger), etc.

Onze personnages aux situations les plus diverses, terribles et banales : Martin est séropositif – dans la Suède des années 1990, il arrivait que des malades du SIDA se retrouvent en hôpital psychiatrique (la pièce a été écrite en 1994) –, Roger est un skinhead raciste et violent, Sofia rumine des pensées suicidaires, Markus est schizophrène, Mohamed est un homme originaire de Bosnie dont toute la famille a été tuée pendant la guerre, Birgit a été enfant violée par son père, etc. *Kliniken* a une dimension documentaire. Lars Norén a connu l'hôpital psychiatrique à la fin de l'adolescence (il y fut interné pour schizophrénie) et les paroles qu'il rapporte, les situations qu'il décrit, ont l'étrangeté et la banalité du souvenir.

Il y a peu d'événements dans cette pièce et ceux qui surviennent ne le font pas sur le registre de l'exception : on force une patiente à prendre un médicament, on se bat brièvement pour une histoire de télécommande, une jeune femme meurt, Markus pousse quelques cris, événements mineurs, la mort autant que les autres, pris dans le flot incessant des paroles et des mouvements, un flux collectif de conscience où l'on parle beaucoup, où l'on s'écoute peu et où l'adresse est fluctuante et incertaine. Les vrais dialogues sont rares et toujours interrompus, l'adresse souvent violente, les monologues abondants et l'indifférence omniprésente.

Kliniken est une pièce chorale mais cette choralité est dialogique et non responsoriale, chacun et chacune parle depuis la perspective de sa maladie ou de son trauma, s'adressant à tous et à personne. Il est cependant un mouvement de crête dans ce tissu de mots qui se répondent si peu les uns aux autres, celui d'une parole qui tend vers la confession et donc vers l'adresse, qui cherche à faire exister pour l'autre, n'importe lequel, le mal ou le trauma, et par là même à lui donner une forme. Birgit raconte son viol, Mohamed parle de la guerre, Martin dit la maladie qui le ronge, Anders confesse sa zoophilie, etc., comme si, à force de se dire en vain et à personne, la parole finissait par donner consistance à des « je » et à des « tu » éphémères, quelque chose qui ressemble à des sujets. Certains, Markus, Sofia, Mattias (qui prononce un mot au tout début de la pièce, « Salut », puis disparaît), demeurent en deçà de cette puissance des mots, ils les traversent sans qu'ils puissent en faire usage ; d'autres, Roger, Tomas, sont au-delà, pour qui elle est le vecteur d'une violence ou l'outil d'une domination. *Kliniken* raconterait cela : l'histoire d'une parole cherchant à constituer les pôles d'une adresse, je-tu, le tu répondant au je et le je prenant forme pour un tu ; une histoire où des corps qui parlent et se déplacent sans cesse tentent de (re)devenir des sujets face à des spectateurs à qui l'on demande de se prêter à ce jeu sans fin, de ne pas se lasser, de recueillir sans les juger ces paroles qui ne dessinent aucun récit, mais des sujets possibles ; allégorie d'un théâtre qui n'en finit pas de se faire.

Julie Duclos construit la scène de cette choralité. Le plateau du théâtre de l'Odéon est un espace de plain-pied où s'autonomisent des zones : deux tables et des chaises devant l'écran de télévision fixée sur une saillie, un canapé et une table-basse faisant salon devant une baie vitrée donnant sur un jardin, deux chaises et un cendrier à l'avant-scène côté cour. Chacune est un lieu relatif, dessine un cadre d'interaction que certains personnages occupent et par lequel d'autres passent. Maud fume, elle est près du cendrier, c'est son espace, de la même manière que le salon est celui d'Anders et la table devant l'écran le lieu privilégié de Markus. En contrepoint de ces personnages relativement sédentaires, il y a les mobiles, Roger, Tomas, Erika, qui circulent, entrent et sortent en coup de vent, s'emparent du plateau, parlent fort et à la cantonade. Avant de parler, les uns et les autres se disent par leur

manière d'occuper l'espace, le lieu où ils s'installent, leurs postures corporelles. La mise en scène de Julie Duclos s'intéresse beaucoup à ces corps, à ce qu'ils font, aux gestes, aux expressions, c'est sur eux que la parole reposera quand ils se feront entendre. Les didascalies de Lars Norén, abondantes, vont dans ce sens. Un personnage est un corps dans l'espace au moins autant qu'il est une parole qui s'articule. Son écriture fait pleinement droit à ces deux dimensions.

Par exemple, vers la fin du premier acte : « *Markus rentre droit dans le mur, plusieurs fois. Tomas va finalement vers lui et le tourne dans une autre direction. Markus continue à marcher jusqu'à ce qu'il sorte dans le couloir et là il s'arrête, reste immobile, suce un bouton du poignet de sa chemise.* »

Ou bien, un peu plus tôt : « *Il [Martin] a son micro-ordinateur ou son carnet de note sur ses genoux, il note les détails de son enterrement, même si, en cet instant, il ne pense pas qu'il va mourir ; ce sera très beau, comme un tableau de la dernière période de Malevitch, simple et doit comme une épée japonaise, qui ne révèle sa force et sa faiblesse qu'au moment où on la nettoie et la polit [...]* »**

Julie Duclos, cependant, va plus loin. Sa scène s'étend au-delà du plateau, à d'autres espaces, visibles et invisibles. Derrière la baie vitrée en fond de scène, elle a installé un jardin qu'un arbre vient figurer. C'est un premier dehors. Anders et Markus s'y retrouvent dans le second acte. C'est aussi un espace climatique. On y lit le temps qu'il fait, le soleil, la pluie battante, l'orage qui gronde. Et puis il y a les vidéos projetées de part et d'autre du canapé, à cour et à jardin. Elles sont de trois types : les plus fréquentes sont des images des personnages filmés depuis les coulisses, on les voit selon une perspective interne au plateau et inaccessible aux spectateurs, elles nous font rentrer un peu plus dans l'espace dialogique du théâtre de Norén où chaque personnage incarne un point de vue original et irréductible ; d'autres montrent des scènes que Julie Duclos a choisi de faire jouer hors du plateau, comme le dialogue entre Anders et Markus dans le jardin ou celui entre Fiona et Erika derrière la double porte qui mène aux autres espaces de l'hôpital, ce qui lui permet de construire des espaces d'intimité éphémère dans un lieu où tout se mélange et se superpose ; les dernières sont des images du dehors, paysage qui défile depuis la vitre d'un train, nuée d'oiseaux, incendie, ruines d'une ville détruite par les bombardements, elles

accompagnent certains monologues comme si elles figuraient ce qu'ils ne pouvaient dire, le réel indicible où ils s'originent, ce dehors que l'hôpital ne pourra jamais réduire – même s'il arrive que la référence soit un peu appuyée, ainsi de ces images de ruines à la fin du monologue de Mohamed (dont Julie Duclos a fait un réfugié syrien).

Cette multiplication – dissémination ? – de l'espace scénique a une fonction articulatoire : elle permet à Julie Duclos de spatialiser le contrepoint des conversations qui, dans le texte de Norén, se superposent ou se chevauchent. Le défaut de ce parti pris est d'éloigner des lignes qui s'enchevêtrent au sein de l'écriture, de discrétiser le flux collectif, mais non

collégial, des paroles. Elle sert aussi à souligner certains moments, à les détacher du flot : en isolant des scènes, en accompagnant les monologues d'images qui fonctionnent comme des référents pulsionnels, on montre ce qui ne peut se dire, l'inconscient du texte. Dans la mise de Jean-Louis Martinelli en 2007, les personnages chantaient et chacun de ces chants était un aparté et une échappée, hors de l'hôpital mais aussi hors du texte. C'est le rôle de la mise en scène : non seulement incarner les mots, leur donner des corps et des lieux, mais aussi construire entre eux, à côté d'eux, une distance qui permette de les entendre, de les réfléchir, de les relier. Pour Julie Duclos, cela passe ici par l'image, les images, et la multiplicité des cadrages et des recadrages qu'elles rendent possible. Peut-être a-t-elle pensé, en imaginant ce dispositif qui cadre et dissémine, à l'image qui clôt la pièce, que décrit la dernière didascalie après que tous à part Markus ont quitté le plateau, une image impossible à mettre en scène.

« Il ne reste plus que Markus. Soudainement, lentement, la schizophrénie fait exploser son corps, toutes ses cellules explosent et on le voit. Il explose en une infinité de petits morceaux qui s'éparpillent dans la chambre, comme un très beau verre sous une pression trop forte. »

L'explosion est psychique et physique, il la ressent et on la voit, elle pourrait décrire une crise, Lars Norén a été diagnostiqué schizophrène, mais elle est aussi ô combien une image de théâtre, l'hallucination d'une scène qui ne peut plus composer ses personnages, les retenir, les empêcher de s'éparpiller. L'écriture théâtrale fut peut-être cela pour Lars Norén, une manière de remédier à l'éparpillement ou, tout au moins, d'y faire face.

Kliniken de Lars Norén, mise en scène de Julie Duclos, Théâtre de l'Odéon, du 10 au 26 mai 2022.

* « C'est un hôpital psychiatrique. Vous y allez et vous pouvez rester deux-trois semaines. Et après, ils vous disent de partir. Il y a des parties fermées, où les patients ne peuvent pas sortir, comme le 7^e étage dans *Kliniken*. Les personnages ont d'abord été à cet étage-là, puis ils en sont redescendus. La partie où ils se trouvent est fermée le soir », entretien avec Lars Norén, dossier de presse de la production de Jean-Louis Martinelli au théâtre des Amandiers à Nanterre, 2007.

** *Kliniken (Crises)*, trad. de C. Bouchet, J.-L. Martinelli, A. Roig-Mora, L'Arche, 2022 (2003), p. 126 et 118.

“Kliniken” à l’Odéon fait parler en beauté nos blessures



© Simon Gosselin

Kliniken

Auteur : Lars Norén

Metteur en scène : Julie Duclos

Distribution : Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril Metzger, Leïla Muse, Alix Riemer, Émilien Tessier, Maxime Thebault, Étienne Toqué

la pièce est publiée chez L'Arche sous le titre Crises dans la traduction française de Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli, Arnaud Roig- Mora

Du 10 Mai 2022
Au 26 Mai 2022

Dans une éblouissante scénographie, Julie Duclos met en scène la pièce du Suédois Lars Norén avec treize comédiens formidables de vérité. Une plongée dans la folie d'une unité psychiatrique en miroir de nos vies citadines.

Parler pour survivre

Ils sont comme vous et moi, ou presque, ces treize patients de l'unité psychiatrique qui vont traverser l'immense pièce à vivre reconstituée sur le plateau de l'Odéon. Julie Duclos et son scénographe Mathieu Sampeur, avec la fée des lumières Dominique Bruguère, ont conçu un espace superbe, ouvert sur le public, et dont les murs s'ouvrent avec des portes battantes ou une baie vitrée, au fond du plateau, envahie par des arbres fournis. Belle idée que de rompre avec l'esthétique hyper réaliste d'un hôpital de jour avec ses murs blanc clinique et ses éclairages ordinaires. Les spectateurs peuvent ainsi observer les acteurs dans leur partition et musarder en imaginant ce que peuvent révéler les plans fugaces qui sont projetées par une vidéo sur l'un des murs, comme un hors-champ des acteurs ou un refuge des patients pour s'isoler, respirer ou décider d'en finir. C'est justement cette complexité, ce va-et-vient entre la parole et le silence, le dialogue et le monologue entêtant, la normalité et la folie, qui se raconte dans ce spectacle avec une très grande finesse et des acteurs étonnants.

Tarifs :

De 6 € à 40 €

Réservations [en ligne](#)

Réservations par téléphone :

01 44 85 40 40

Durée : 2h20

www.theatre-odeon.eu

« Schizopoesie »



© Simon Gosselin

C'est le titre de premier recueil de poèmes de Lars Noren, qui a été interné à l'âge de vingt ans pour schizophrénie et qui n'a cessé d'écrire et de mettre en scène les exclus, les personnes âgées et les plus démunis de la société. Avant de disparaître en 2021, il a pu voir l'une de ses pièces, « Poussière » entrer au répertoire de la Comédie Française en 2018. Les personnages qui apparaissent devant nous se tiennent justement à la frontière de la raison et bien malin celui qui pourrait affirmer, au débotté, sauf à être psychiatre, le nom de sa maladie. Voici Markus/Maxime Thébault, le corps tendu comme un arc, le visage hagard, qui peine à prononcer des mots. Mais il regarde, observe, semble analyser chacun de ses voisins dont Maud/Mathilde Incerti Formentini, assise sur une chaise face public dans un survêtement aux couleurs criardes, les jambes écartées. Sans bouger, mais en grillant quelques cigarettes, elle commente, parle d'elle et des autres, bougonne, éclate de rire, comme si elle était à une terrasse de café. La voilà qui prend sous son aile la fragile Sofia/Alexandra Gentil, une jeune patiente qui semble à bout de nerf et que Thomas l'infirmier/Cyril Metzger soigne de manière plus ou moins autoritaire en lui faisant avaler des cachets.

Une comédie



© Simon Gosselin

Pour avoir longuement travaillé sur cette pièce, avec des séjours au sein d' un service de psychiatrie, la metteure a su faire jaillir la créativité de chaque comédien, et sa drôlerie dans ce qui constitue la comédie de la vie, enfer ou illusion. Comment co-exister quand on a des parcours et des âges, des névroses si diverses ? Etienne Toqué campe un Roger tout en nervosité et en ressentiment, qui éructe son désir pornographique et ses insultes au racisme fanatique, quand Erika/Manon Kneutzé passe son temps à défiler dans des tenues affriolantes avec ses jambes interminables et son sourire carnassier. Ils susurrent ou gueulent comme des animaux pour se faire aimer et entendre. Certains parlent plus que d'autres, mais les comédiens et leurs personnages sont une histoire à part entière que l'on aime à découvrir, à percer. Qu'est ce qui un jour peut nous faire basculer dans cette marge où on prétend calmer les frayeurs ? Le théâtre ici, agit comme un véritable miroir de nos vies, avec une bienveillante simplicité. Et c'est très beau.

Hélène Kuttner

Julie Duclos sonde les maux de Lars Norén

Publié le 19 mai 2022



À l'Odéon, la metteuse en scène plonge dans le cœur battant d'un hôpital psychiatrique et creuse jusqu'à l'os l'écriture du dramaturge suédois. Sans pathos et avec une belle épure, elle signe un spectacle habité et pregnant. Rencontre.

Qu'est-ce qui vous a donné envie de mettre en scène ce texte emblématique et si particulier de Lars Norén ?

Julie Duclos : Je crois que ce qui m'a le plus saisi, le plus touché, c'est la manière dont il parle de la folie, dont il l'aborde. Il y a dans sa plume, dans sa vision quelque chose de l'ordre du magnifique. Bien au-delà, des clichés, il fait de ses personnages et de leur singularité, des témoins du temps présent. À travers leur regard, c'est le monde extérieur qui s'invite au plateau et dans les couloirs de cet asile. Bien que la pièce soit ancrée dans les années 1990, elle entre en résonance avec les maux de notre époque. J'ai, certes, procédé à quelques actualisations pour la rendre totalement actuelle, mais tout est déjà là. Comme si finalement la frénésie du monde qui nous entoure, cette forme de violence et d'individualisme sous-jacente, était inhérente à nos rapports à l'autre. C'est une des grandes forces de ce texte, de parler de ce que nous sommes, à travers le microcosme de cet hôpital psychiatrique, qui n'est que le miroir de notre société. On y trouve des gens de tout âge, de tout milieu, de tout sexe. C'est comme un concentré de ce que nous sommes. Les sujets défilent. C'est frappant de voir comment, **Lars Norén** dépeint le monde d'hier, d'aujourd'hui, ses manquements, ses errances, ses dérives. Rien n'a changé. Les maux sont les mêmes, les femmes violentées sexuellement, les migrants venus de pays en guerre, etc.

Qu'est-ce qui vous intéresse autant dans la folie ?



Julie Duclos : Ce n'est pas tant la folie que la manière dont **Norén** en parle. Il ne la juge pas, bien au contraire. Disons qu'il travaille plutôt sur la question de normalité. Pour lui, la folie est en nous. Elle est intrinsèque à l'être humain. Tout dépend de nos parcours de vie, d'événements vécus, de situations. Dans l'univers qu'il décrit, chacun est abimé par la vie et est touché à divers degrés. C'est un univers troublant, un miroir du monde. Il y a la jeune fille anorexique à la fois

lumineuse mais qui transpire par tous les pores de sa peau un mal-être dont elle ne peut se détacher, il y a ce jeune homme schizophrène qui est incapable de parler. C'est une myriade de portraits qui, quand on les rassemble, donne à voir un morceau d'humanité riche, complexe autant que très actuel.

Pourtant on est loin d'une sorte de catalogue ?

Julie Duclos : En effet, Si chaque personnage est un moment dans la lumière, la grande force de la pièce de **Norén** est de les imbriquer dans la vie de cet asile psychiatrique. C'est d'ailleurs en cela, que l'on voit que c'est un grand dramaturge qui a le sens du plateau. Loin d'être redondante ou systématique, la manière dont il aborde les troubles, dont il cisèle chaque protagoniste, évite l'écueil de concentrer en un même lieu toute la misère du monde. Il y a de la lumière dans chacun d'eux. En nous entraînant au plus près de leur quotidien, en nous invitant dans cette salle commune, il insuffle un rythme et donne le pouls de ce monde coupé de l'extérieur. Certains rentrent, d'autres sortent. Certains jouent, mangent, se posent, d'autres cherchent à tromper la surveillance des aides-soignants pour fumer, pour tenter de trouver une échappatoire. Ce qui est assez beau c'est que malgré une certaine forme d'égoïsme, une vraie solidarité unit les membres de cette communauté. Il n'y a pas de pathos, juste des instants de vie tantôt joyeux, tantôt plus sombres. Par son écriture, **Lars Norén** arrive, je trouve, à mettre de la beauté, de la grâce et de la poésie partout même dans un lieu qui pourrait en être exempt.



Passer par le prisme de l'hôpital psychiatrique, n'est pas aussi un moyen de faire fi du système de castes et de classe ?

Julie Duclos : Bien sûr. Face à certains maux, certaines maladies, certains mal-être, nous sommes tous égaux. Riches ou pauvres, quelle que soit notre religion, notre sexe, notre métier, quand on est admis dans ce genre d'établissement, les barrières sautent. On est finalement tous des êtres humains confrontés aux réalités, aux aléas de la vie.

Est-ce que c'est l'écriture de Norén qui vous a donné envie de vous attaquer à cette pièce ?

Julie Duclos : C'est en effet, une des principales raisons de mon envie de monter *Kliniken*. Il y a dans son écriture quelque chose d'immersif. Chaque mot invite à plonger dans le quotidien de cet asile, d'aller à la rencontre de ses habitants. Par ailleurs, il y a aussi cette dimension, un truc de l'ordre du documentaire. Il est allé à leur rencontre. Et par la magie de son regard, il entremêle avec finesse et virtuosité, le réel, le fictionnel. Ce que j'aime aussi c'est la musicalité de sa langue, que la traduction de **Camilla Bouchet**, **Jean-Louis Martinelli** et **Arnaud Roig-Mora** respecte à merveille. Tout est travaillé avec précision. C'était pour moi très intéressant de le mettre au plateau, de diriger les comédiens dans cet esthétisme si tangible, si poétique, presque surréaliste.

Comme nombre de metteuses et metteurs en scène de votre génération, qui sont passés par l'écriture de plateau, on sent l'envie de s'attaquer à des textes plus littéraires, des œuvres dramaturgiques...



Julie Duclos : Oui, c'est possible. En tout cas personnellement, je n'ai pas de programme, de plan longtempS à l'avance. J'ai besoin de finir un projet avant d'en entamer un autre. Je crois que cela dépend du moment, des envies. J'ai commencé par de l'écriture de plateau, de textes nés de l'improvisation. J'y retournerai peut-être. C'est quelque chose qui est très mouvant pour moi. Je travaille au fil

des rencontres, du hasard. Avec *Le Maeterlinck* ou *le Norén*, cela a été viscéral, de l'ordre de l'évidence. J'ai tout de suite eu des visions de ce que cela pourrait donner sur scène en les lisant. C'est très important pour moi. Métaphoriquement parlant, quand je commence à aborder une œuvre, il y a comme un dialogue qui s'installe avec l'auteur, qui fait évoluer mon travail, ma manière d'en aborder les contours, d'en interroger la forme.

Pour Cette pièce, vous avez fait appel pour la scénographie au comédien, Matthieu Sampeur. Comment cette idée vous est-elle venue ?

Julie Duclos : Avec Matthieu, nos parcours se sont souvent croisés. Il était d'ailleurs Pelléas dans *le Maeterlinck* que j'ai mis en scène à la Fabrice dans le cadre de l'édition 2019 du Festival d'Avignon. Quand j'ai commencé à imaginer monter *Kliniken*, nous avons pas mal échangé. Je lui ai parlé de mes rêveries, de mes envies. Très vite, il a eu une idée de décor en faisant un dessin, sa première intuition d'espace a été pour moi comme une évidence, comme un prolongement de mes pensées. On a tenté de matérialiser tout ça en maquette. Aidé d'Alexandre de Dardel, il a ensuite cheminé pour construire la scénographie avec plus de précision, et aboutir à ce qu'elle est aujourd'hui.



Comment s'est fait le choix des comédiens ?

Julie Duclos : la distribution est assez mélangée. D'un côté, il y a des comédiens avec qui j'ai l'habitude de travailler, de l'autre, de jeunes artistes, comme Alexandra Gentil, que j'ai découvert lors d'atelier, notamment à l'École du Nord. Puis, il y a le hasard des rencontres. Je tenais tout particulièrement à ce qu'il y ait une alchimie au plateau, mais aussi dans les coulisses. C'est un projet de longue haleine. Il a fallu un an pour rassembler la troupe, pour faire de ces treize artistes un groupe. Pour chaque rôle, il y a eu un vrai processus de recrutement. Ce n'est pas qu'un personnage, il fallait que cela colle avec ma vision, ce que je voulais faire entendre de l'œuvre de Norèn. Pour le personnage de Mohammed, qui joue dans mon adaptation un Syrien, le casting a pris du temps. Je voulais quelqu'un qui soit authentique. Quand j'ai fait la connaissance de **Mithkal Alzghair**, qui est danseur et chorégraphe de formation, j'ai eu l'intuition qu'on touchait quelque chose de l'ordre de la vérité. Cela a tout de suite fonctionné. En tout cas, c'est une belle aventure humaine, que l'on ressent je crois au plateau. C'est ce qui m'importe le plus !

Propos recueillis par Olivier Frégaville-Gratian d'amore

Kliniken de Lars Norén

Odéon – Théâtre de l'Europe

place de l'Odéon

75006 Paris

Jusqu'au 26 mai 2022

Durée 2h40 avec entracte

Traduction de Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli et Arnaud Roig-Mora

Mise En Scène de Julie Duclos assistée d'Antoine Hirel

Avec Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril Metzger, Leïla Muse, Alix Riemer, Maxime Thébault, Émilien Tessier et Étienne Toqué

Scénographie de Matthieu Sampeur

Collaboration à la scénographie – Alexandre De Dardel

Lumières de Dominique Bruguière assisté d'Émilie Fau

Vidéo de Quentin Vigier

Son de Samuel Chabert

Costumes de Lucie Ben Bâta Durand

Régie Générale de Sébastien Mathé

Avec Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril Metzger, Leïla Muse, Alix Riemer, Maxime Thébault, Émilien Tessier et Étienne Toqué

Crédit portrait © Delphine Hecquet

Crédit photos © Simon Gosselin

Delphine Urban / 20 mai 2022 / Théâtre & Spectacles

Kliniken : Plongée dans un nid de coucous



Kliniken © Simon Gosselin

Ils sont là pendant qu'on entre et qu'on s'installe. Ils restent là pendant qu'on bavarde et qu'on les observe. Quelques corps étranges, tordus ou avachis, immobiles ou agités dans des traversées déterminées mais sans but du plateau blanc, « clinique ». Un arbre derrière une vitre signale la cour où ils peuvent aller fumer ou boire un café. Mais l'événement c'est la présence, la seule présence de Marcus au premier plan, visage vrillé, membres raidis, grimace asymétrique. Cette présence donne le ton de la pièce, 2h20 saisies comme un instant, une immersion dans un monde parallèle au nôtre, qui lui ressemble mais s'en écarte.



Kliniken © Simon Gosselin

Bienvenue chez les fous, les enfermés, les coincés dans leur tête, dans leurs vêtements, trop grands ou mal boutonnés, et dans ce lieu étrange dont la scénographie nous propose une reproduction à la fois réaliste et tragique : tout y est vide, froid, sans perspective, sans aide même puisque dans cette clinique les soignants sont absents. Aucun médecin, aucune blouse blanche. Rien que deux infirmiers dépourvus de compétences comme de compassion qui n'aident pas mais contribuent seulement à la survie du groupe. Les acteurs qui les incarnent, un jeune fougueux et un vieux ralenti, participent à la partition d'ensemble sans que jamais leur présence paraisse nécessaire à un processus de soin, d'écoute ou de guérison.



Kliniken © Simon Gosselin

Lars Norén a écrit en 1993 une pièce comme un documentaire, une succession de dialogues entre ces gens qu'un grain dans les rouages de la normalité a réunis là, on se sait trop pourquoi. Rien ne se passe, rien n'avance, rien n'évolue. La nouvelle traduction pour ce spectacle actualise les références, évoque par exemple la « nouvelle gauche » qui va se présenter aux élections, nous indique que le monde « normal » c'est le nôtre, aujourd'hui. De l'autre côté du miroir, ce monde étrange des fous semble intemporel, insoucieux des soubresauts politiques et imperméable aux bruits de l'extérieur qu'un poste de télévision transmet en continu, focalisant les regards des internés alors que ceux du public demeurent rivés à ces êtres tendus, imprévisibles dans leurs déplacements et leurs revendications.

Ils sont étonnamment nombreux, dix « cas » incarnés par dix acteurs remarquables dans leur manière de s'approprier les troubles de ces « aliénés ». De Marcus, quasi muet pendant tout le spectacle mais aussi toujours présent, toujours tordu là devant nous, à Roger l'hyper agité (incarné brillamment par Étienne Toqué), atteint d'une sorte de syndrome de la Tourette qui l'amène à déverser insultes et grossièretés à chacune des nombreuses fois où il ouvre la bouche. « Chatte » et « bite » à toutes les sauces ! Les pulsions sexuelles récurrentes dans le langage, expriment à quel point le rapport au corps est au cœur du propos. Corps qui désire ou qui refuse le contact avec l'autre, corps qui doit être contrôlé, lavé, paré, affamé, puni. Corps qui enferme ou qui explose. Chacun des acteurs fait de son corps l'instrument qui dit le malaise, le mal être de son personnage.

La parole, le texte donc ici, n'est qu'un autre symptôme. Chacun entrouvre une porte sur son univers obsessionnel, fragile, drôle parfois mais toujours émouvant. La dramaturgie installe ainsi des sortes d'énigmes au cœur du dispositif, des personnages mutiques ne se livrant qu'après de nombreux passages intrigants. C'est le cas de Birgit qui fait le récit terrible d'un traumatisme de l'enfance, nié et retrouvé par hasard.

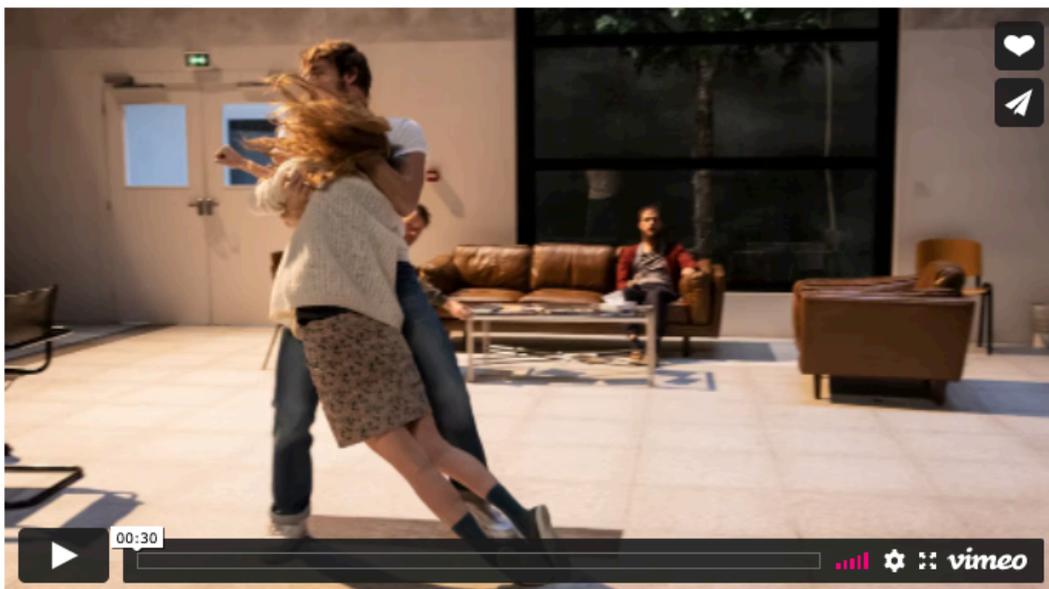
Ce passage rappelle le très beau texte de **Denis Lachaud**, *La Magie lente* (mis en scène par Pierre Notte et joué par **Benoit Giros**), autre plongée dans le monde incertain de la psychiatrie et tentative d'approcher un inconscient envahi par les désirs et les refoulements. La famille, lieu de tous les dangers, fondement de toutes les névroses, est une réalité sans cesse évoquée mais presque toujours évitée. Sauf pour une scène unique qui fait dialoguer Roger avec sa mère, seule visiteuse admise dans cette salle des éperdus. Incarnant à la fois la tendresse et l'incompréhension, Stéphanie Marc est une autre figure de la fragilité, bouleversante dans sa normalité impuissante. Mais l'humour sauve presque toujours le propos du pathos.



Kliniken © Simon Gosselin

Des échappées vidéo, portraits projetés sur les murs, proposent des contrepoints poétiques et intimes à la froideur du plateau. Ils font toucher du doigt une autre dimension des personnages : leur regard intérieur, leur marmonnement profond, leur halo flou qui restitue leur insaisissable mystère que les mots ne peuvent qu'effleurer. Ces images déréalistent le plateau et restituent simultanément la présence et son échappatoire. La schizophrénie de notre être double, simultanément incarné et onirique, devient un fondement de la représentation.

C'est en cela que cette mise en scène d'une pièce âpre et déroutante est réussie. Sans édulcorer le propos, Julie Duclos le rend accessible, recevable et même fascinant. Le huis clos évite toute tentative de jugement et le théâtre y joue pleinement son rôle de révélateur de l'incompréhensible sensible.



Kliniken de Lars Norén, mise en scène Julie Duclos

avec Mithkal Alzghair, Alexandra Gentil, David Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan Lopez, Stéphanie Marc, Cyril Metzger, Leïla Muse, Alix Riemer, Émilien Tessier, Maxime Thebault, Étienne Toqué.

Du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 15h

Théâtre de l'Odéon, jusqu'au 26 mai 2022.

Kliniken

Théâtre de l'Odéon



Chloé Caye

21 mai 2022



© Simon Gosselin

Avec *Kliniken*, Lars Norén nous emmène dans une unité d'hôpital psychiatrique le temps d'une nuit, ou d'un jour, difficile de le déterminer. Si le lieu est figé, délimité, le temps, lui, est immatériel. Il défile désinvolte et inattentif. Cette temporalité est aussi éprouvante pour le spectateur que les personnages : les rencontres et dialogues se succèdent de façon tout à fait anarchique. Mais au sein de ce chaos, chaque once d'interaction s'emboîte avec les autres pour finalement créer un tableau uniforme, harmonieux et terrifiant.

Dans sa jeunesse, Norén est interné pour schizophrénie. Dès lors, la maladie mentale, son traitement et ses retentissements sociaux constitueront un thème récurrent dans son œuvre. Dans *Kliniken*, les personnages s'observent, se jaugent et se jugent. Ils parlent des problèmes des autres, rarement des leurs. Ces destins sont paradoxalement sans aucune ressemblance mais avec des similitudes. Les patients se regroupent ou se séparent dans cet espace imaginé par Julie Duclos.

Les différents lieux de la salle d'hôpital permettent des rencontres superposées, des dialogues qui se font échos. Julie Duclos nous propose une mise en scène sobre, clinique. Les personnages et leur(s) voix sont, doivent être centraux.

La metteur en scène ne recule pas devant la cruauté du texte, ni les acteurs devant la vulnérabilité qu'il entraîne. *Kliniken* ne touche pas mais bouscule. À juste titre.

Kliniken / De Nars Norén / Mise en scène de Julie Duclos / Avec David Gouhier, Émilie Incerti Formentini, Manon Kneusé, Yohan Lopez, Cyril Metzger, Alexandra Gentil, Mithkal Alzghair, Leïla Muse / 2h20 / Du 10 au 26 mai au Théâtre de l'Odéon.

« KLINIKEN » DE LARS NORÉN. MISE EN SCÈNE : JULIE DUCLOS.



En 1881, lorsque Emile Zola publie « *Le naturalisme au théâtre* », il parle ainsi de sa pièce **Thérèse Raquin**. « *J'ai tenté de ramener continuellement la mise en scène aux occupations ordinaires de mes personnages, de façon à ce qu'ils ne "jouent" pas, mais à ce qu'ils "vivent" devant le public* ». En 1994, lorsque Lars Norén écrit **Kliniken**, il nous fait découvrir une tranche de vie des patients d'un hôpital psychiatrique.

Lui-même a été traité par électrothérapie pour un état schizophrénique, à l'âge de vingt ans.

Quand Julie Duclos décide de monter cette pièce, elle écrit : « *Il faut distinguer naturalisme et réalisme. Lars Norén parle certes d'une réalité avec beaucoup de précision, mais ne cherche pas à imiter la vie, au sens naturaliste. Ce n'est pas non plus mon approche* ».

D'une certaine façon, elle souhaite rendre une peinture plus théâtrale et poétique, pourtant extrêmement proche du réel. D'où l'utilisation de séquences vidéos presque fantomatiques, diffusées en direct sur les hauts murs de fond de scène de cet établissement. Certaines séquences suivent les déambulations des patients dans les coulisses du théâtre ; d'autres enregistrées, nous font découvrir les sous-sols d'un hôpital, des labyrinthes anxiogènes communs à de nombreux établissements hospitaliers, comme une autre ville dans la ville.

Cette pièce m'apparaît quand même très proche de la réalité de ce genre d'établissement des années 80, une sorte de condensé de ce que j'ai vécu pendant trois mois en tant qu'étudiant en médecine à l'Hôpital Saint-Anne. Une particularité, sans doute voulue par l'auteur : l'absence presque complète de toute prise en charge thérapeutique. Aucune présence de médecins, seuls un gardien de nuit et un aide-soignant sont présents par intermittence. Ce dernier tente de faire avaler un comprimé brutalement à Sofia, une jeune anorexique. La scène apparaît cependant assez caricaturale.

Julie Duclos réussit bien à faire ressentir la temporalité de cet enfermement. Grâce aux variations de lumière de Dominique Bruguière, et à cet arbre de la cour intérieure qui subit les variations météorologiques (pluie, vent, etc.). Notons également la très belle scénographie de Matthieu Sampaer.

La désorientation temporo-spatiale est le premier mal qui guette ce type de patient hospitalisé au long cours. Leurs vies ne sont rythmées que par les visites des proches, les repas, la télévision et les passages du médecin que l'on ne verra jamais ici !

Anders, un des patients, dit : « *Quand je sortirai d'ici, je ne regarderai pas la télévision pendant un an* ». Cette fameuse sortie, un graal que peu de patients psychiatriques atteignent, même aujourd'hui. L'enfermement reste encore la seule solution pour des patients en décalage par rapport à la vie « normale », quand ils sont dangereux pour eux-mêmes et pour autrui.

Pour écrire cette pièce, l'auteur a étudié avec minutie ces pathologies. Julie Duclos, quant à elle, a fait un séjour d'immersion à l'hôpital de Valenciennes pour ce projet de mise en scène. Elle dit : « *j'ai ressenti une responsabilité immense et belle, parce que ce qui se passe, c'est qu'après, ces gens-là, on les laisse. On prend notre train, on retourne à notre vie, et on les laisse là* ». Ici, chaque personnage/patient est bien déterminé par une association de symptômes. La pièce ressemble à un jeu de piste pour un jeune interne en médecine. Nous reconnaissons aisément chaque pathologie grâce au jeu convaincant de chacun des acteurs. Erika a le profil typique d'une psychose maniaco-dépressive, « bipolaire » étant le terme grand public ; Markus est schizophrène ; Anne-Marie est traversée par de multiples addictions, etc. Le spectateur observe la vie de ces « malades » dans leur quotidien de solitude, où leur seul espace de liberté reste celui de la parole. Cela pourrait durer plusieurs heures, plusieurs mois, plusieurs années, car ici rien ne bouge ou presque, sauf lorsque des accidents graves arrivent... Ainsi, la pièce se termine sur la tentative orale de Markus pour sortir de son cloisonnement intérieur, la scène est forte et crée de l'émotion.

On pense aux mots de quelqu'un qui a bien connu de tels endroits, Antonin Arthaud, quand il écrit dans **Le théâtre et son double** : « *Pour ce cri il faut que je tombe. C'est le cri du guerrier foudroyé qui dans un bruit de glaces ivre froisse en passant les murailles brisées. Je tombe. Je tombe mais je n'ai pas peur. Je rends ma peur dans le bruit de la rage, dans un solennel barrissement* ».

Générique

traduction **Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli, Arnaud Roig-Mora**

scénographie **Matthieu Sampeur**

collaboration à la scénographie **Alexandre de Dardel**

lumière **Dominique Bruguière**

vidéo **Quentin Vigier**

son **Samuel Chabert**

costumes **Lucie Ben Bâta Durand**

coordination technique **Sébastien Mathé**

assistant à la mise en scène **Antoine Hirel**

production L'in-quarto

coproduction Théâtre national de Bretagne, Odéon-Théâtre de l'Europe, Les Gémeaux – scène nationale de Sceaux, Comédie de Reims, Théâtre de la Cité – centre dramatique national Toulouse Occitanie, Le Cratère – scène nationale Alès, Théâtre des Célestins – Lyon, Centre dramatique national Besançon Franche-Comté

avec le soutien du ministère de la Culture – Direction régionale des affaires culturelles Île-de-France, de l'École d'art dramatique Lille / Tourcoing et de l'École du Théâtre national de Bretagne – centre européen théâtral et chorégraphique

avec la participation artistique du Jeune théâtre national

la compagnie est conventionnée par le ministère de la Culture – Direction régionale des affaires culturelles Île-de-France

avec le soutien du Cercle de l'Odéon



la pièce est publiée à L'Arche, sous le titre *Crises*, dans la traduction française de Camilla Bouchet, Jean-Louis Martinelli, Arnaud Roig-Mora

« Kliniken » – Visite au purgatoire

EMMA POESY 24 MAI 2022



Inspiré par son passage en hôpital psychiatrique, Lars Norén avait imaginé une pièce sur ce lieu singulier. Julie Duclos l'actualise avec talent et questionne, en creux, la marge dans laquelle sont relégués ceux que l'on considère fous.

Nous sommes dans un hall, sans comprendre tout de suite lequel. Les couleurs sont cliniques, un blanc d'hôpital, quelques chaises, des tables, un canapé sur lequel certains viendront s'échouer. Sur l'avant, un coin fumeur. Au fond, une fenêtre sur cour, et au milieu de la cour, un arbre, tantôt illuminé par les rayons du soleil tantôt secoué par la pluie. Ici, c'est l'hôpital psychiatrique tel que l'a pensé et écrit le dramaturge suédois en 1993, après avoir été lui-même interné.

Chacun à sa place – treize personnages en tout – dans un petit coin du lieu. Un jeune homme regarde avec un air hagard la télévision, juchée dans le coin supérieur de la scène. On entend le bruit de fond d'un reportage sur le burkini. Rires dans la salle. Au milieu de la pièce, un autre homme, plutôt jeune, *blue jean* et tee-shirt blanc, façon surfeur des années 80. Il feuillette ostensiblement *Le Point* qui titre : « *Mélenchon, l'autre Le Pen* » et donne son avis sur le monde tel qu'il va, sur la politique. Une jeune fille passe, il essaie de lui faire prendre ses médicaments. Pas de chance, elle est anorexique et n'avalera rien. Il la force.

À la folie

Julie Duclos met en scène une drôle de valse des personnages. Tour à tour, chacun s'assoit, entame un dialogue qui révèle de manière plus ou moins subtile les raisons de sa présence dans le service de psychiatrie. À chacun son pathos, et ses conséquences sur les corps. Alexandra Gentil, teint blafard, raconte en creux l'inceste qu'elle a subi et la volonté de mourir qui l'habite. Étienne Toquet, brillant dans son rôle de jeune néo-nazi à la limite du syndrome de la Tourette, insulte toutes les femmes qu'il croise, sa mère y compris. Quand celle-ci tourne le dos pour s'en aller, il s'étrangle et lui hurle de ne pas le laisser seul. Chacun raconte son récit avec une forme de flegme, qui jette une lumière froide, clinique – pas romantique ni pathologique – sur les douleurs intérieures des résidents.

Rare exception peut-être, le personnage interprété par Manon Kneusé, qui enchaîne avec drôlerie les monologues de celle qui ne supporte pas le silence. Faisant ainsi écho, discrètement, au silence des autres. Du personnage de Mohammed, incarné par Mithkal Alzghaïr, dont les proches sont tous morts à Alep et dont le visa pour rester en France n'a pas été renouvelé.

Le décalage des personnages fait sourire, rire parfois. À d'autres moments, le spectateur se retrouve englué dans la longueur du spectacle – deux heures vingt – qui enchaîne les récits sans arriver à destination. Malgré quelques longueurs, Julie Duclos atteint son objectif. Nous montrer « *les fous* », mais surtout, nous montrer à quel point ils nous ressemblent.

Kliniken de Lars Norén, mis en scène par Julie Duclos à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, jusqu'au 26 mai.

NEWSLETTERS

Kliniken : le repère des âmes errantes de Julie Duclos

Critique de Vincent Bouquet

Au Théâtre National de Bretagne, la jeune metteuse en scène s'empare avec une subtilité, une acuité et une intelligence rares de la pièce bouleversante d'humanité de Lars Norén. C'est un lieu à mi-chemin entre la prison et le refuge ; un endroit où, comme dans un purgatoire, le temps s'écoule, mais ne passe plus vraiment, où la vie est réduite ...



[En savoir plus](#)

la lettre de philosophie magazine



© Catherine Meurisse pour Philosophie magazine

L'art ne nous détourne donc pas de la réalité. Il nous en rapproche par un détour. S'il est une évasion, celle-ci nous ramène curieusement au plus près de nous-même. Il s'agit donc moins d'échapper au réel – le peut-on seulement ? – que d'y revenir changés, grands peut-être. La metteuse en scène **Julie Duclos**, qui présente actuellement **Kliniken** au théâtre de l'Odéon, un saisissant spectacle porté par une distribution exceptionnelle, résume la beauté de ce voyage immobile en citant un aphorisme du poète **Robert Filliou** : *“L'art est ce qui rend la vie plus intéressante que l'art.”*

Newsletter 21 mai 2022

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Julie Duclos sonde les maux de Lars Norén



À l'Odéon, Julie Duclos plonge dans le cœur battant d'un hôpital psychiatrique et creuse jusqu'à l'os l'écriture du Lars Norén.

Olivier Fregaville-Gratian d'Amore

[Lire l'article...](#)

RADIO

Franceculture.fr

Samedi 6 février 2021

<https://www.franceculture.fr/emissions/tous-en-scene/tous-en-scene-emission-du-samedi-06-fevrier-2021>

LE 06/02/2021

Sauver le moment, sauver les mots

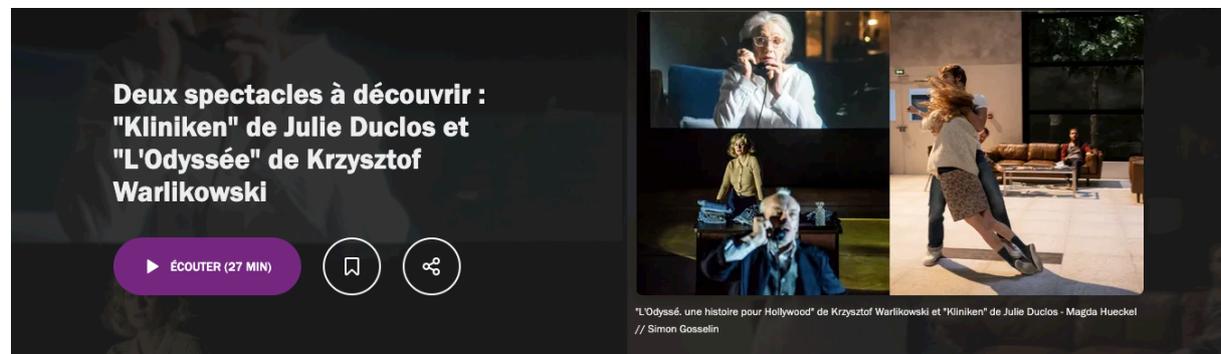
▶ ÉCOUTER (59 MIN)

À retrouver dans l'émission
TOUS EN SCÈNE par Aurélie Charon

S'ABONNER CONTACTER L'ÉMISSION

Julie Duclos, actrice, metteuse en scène. Elle travaille actuellement avec une dizaine de jeunes acteurs à la création de *Kliniken* de Lars Norén, disparu le 26 janvier à Stockholm. La pièce déroule une journée à l'intérieur d'un hôpital psychiatrique, qui pourrait être un temps éternel, celui de *tous les jours* : des patients d'âges et d'horizons différents, qui n'auraient pas dû a *priori* se rencontrer, se croisent et tentent de coexister. Face à ces vies abîmées et ses rêves contrariés, le spectateur de *Kliniken* ne viendra pas surprendre l'exercice de la folie, mais peut-être bien, plutôt, s'y reconnaître... Car cette bulle isolée du monde n'en n'est qu'un miroir, tendu pour regarder autrement la réalité d'un monde qu'elle écarte parce que trop éloigné du sien, ou trop effrayant... **A l'automne 2021 au TNB à Rennes.**

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/la-grande-table-critique/deux-spectacles-a-decouvrir-kliniken-de-julie-duclos-et-l-odysee-de-krzysztof-warlikowski-3721971>



Deux spectacles à découvrir :
"Kliniken" de Julie Duclos et
"L'Odysée" de Krzysztof Warlikowski

ÉCOUTER (27 MIN)

"L'Odysée, une histoire pour Hollywood" de Krzysztof Warlikowski et "Kliniken" de Julie Duclos - Magda Hueckel // Simon Gosselin

Résumé

La Grande Table Critique : chaque vendredi, une poignée de critiques passionnés échangent et se disputent autour de films, de livres, d'expositions, de disques, de bande-dessinées, etc... On y parle de l'actualité culturelle avec enthousiasme et contradiction.

avec :

Philippe Chevilly (Chef du service culture des Echos), Victor Inisan (Chercheur au Centre d'études des arts contemporains à l'Université de Lille).

En savoir plus

Cette semaine, nos critiques débattent de deux spectacles : "*Kliniken*" de Julie Duclos d'après Lars Noren à découvrir jusqu'au 26 mai au Théâtre de l'Odéon à Paris et "*L'Odysée. Une Histoire pour Hollywood*" de Krzysztof Warlikowski (d'après l'Odysée d'Homère, Le Roi de coeur et Les Retours de la mémoire d'Hanna Krall), à voir jusqu'au 21 mai au Théâtre de la Colline à Paris. Découvrez leurs avis ...

❖ - "Kliniken" de Julie Duclos d'après Lars Noren

Pour son retour à l'Odéon, après *Pelléas et Mélisande*, Julie Duclos s'approprie la pièce chorale du dramaturge suédois et livre dans un décor à la fois réaliste et poétique son regard cru mais rempli d'humanité sur ceux que la société s'obstine à reléguer à la marge. Écriture du réel, mais aussi fresque des temps modernes, drôle et bouleversante, *Kliniken* nous place en face de nous-mêmes et, par un effet de miroir, de la folie du monde contemporain.

Le spectacle :

Dans la salle commune d'un hôpital psychiatrique, les patients se croisent et cohabitent, évoquent leur passé, leurs rêves, leurs projets. Markus a 18 ans, comme Sofia et Roger. Maud et Martin ont passé la quarantaine. Il y a aussi Anders, Anne-Marie, Mohammed... Et l'infirmier Tomas, dont on se demande dès le début s'il ne ferait pas plutôt partie des patients. Les frontières entre normalité et folie sont brouillées, ici les blessures ou les secrets surgissent au fil des conversations, se faisant l'écho de notre monde et de ses violences. Dans ce lieu où chacun fait comme il peut, Lars Norén accompagne les personnages sans jugement, se tenant au plus près de leur singularité.-

Présentation du théâtre de l'Odéon-

L'avis des critiques : (extraits)

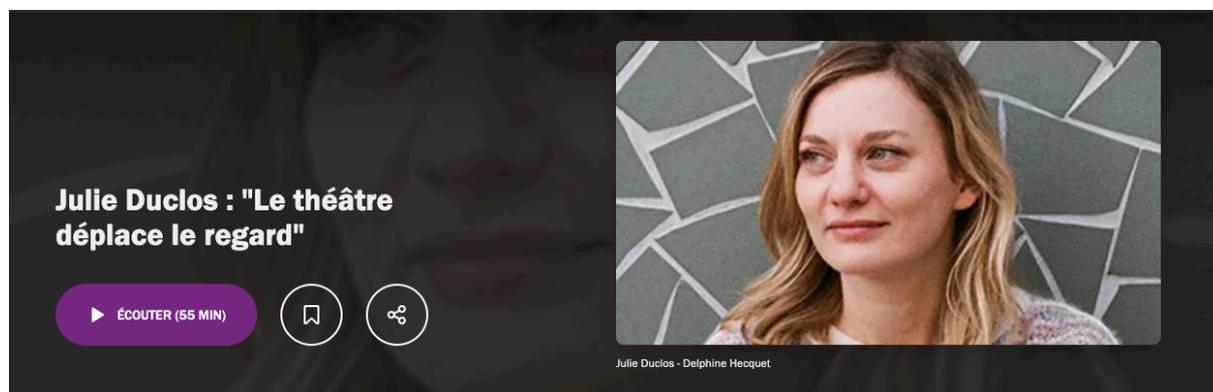
▶▶▶ *Le côté réaliste, et onirique à la fois, du texte et de la mise en scène m'a gêné. Julie Duclos se plante à l'endroit du réalisme et à l'endroit de l'onirisme parce qu'elle trace une sorte de ligne de démarcation entre les deux. D'un côté, le réalisme n'est jamais mystérieux et de l'autre, l'onirisme est beaucoup de l'ordre de l'esthétisme mais pas vraiment de l'ordre des situations. (...) Maxime Thébaud (qui joue Markus, un schizophrène qui ne parle pas) est absolument fascinant à voir.* Victor Inisan

▶▶▶ *Tout le travail de Julie Duclos pour s'emparer de ce texte de Lars Noren, dans une langue à la fois très simple et très brute, est assez passionnant. Il y a un humilité assez évidente dans ce spectacle.* Philippe Chevilly

Pour aller plus loin... Ecoutez l'intégralité des avis de nos critiques en cliquant sur le lecteur en haut de page.

- **Plus d'informations :** ["Kliniken" de Lars Noren – Mise en scène Julie Duclos](#) - du 10 au 26 mai au théâtre de l'Odéon

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaires-culturelles/julie-duclos-est-l-invitee-d-affaires-culturelles-6676319>



Julie Duclos : "Le théâtre déplace le regard"

▶ ÉCOUTER (55 MIN)

Julie Duclos - Delphine Hequet

Résumé

Comédienne et metteuse en scène, Julie Duclos est au micro d'Arnaud Laporte à l'occasion de sa mise en scène du texte de Lars Norén "Kliniken" au Théâtre de l'Odéon. Attachée au montage et au collage, Julie Duclos renouvelle sa quête de l'intime en explorant le théâtre et le cinéma.

En savoir plus

Au fil de ses spectacles **Julie Duclos** expérimente, de l'écriture de plateau à l'adaptation, du théâtre au cinéma. Elle s'approprie "Kliniken", la pièce chorale du dramaturge suédois Lars Norén, et livre dans un décor réaliste et poétique une réflexion sur le soin et la marge.

Une esthétique du montage

Julie Duclos est issue du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique (promotion 2010), où elle a pour professeurs **Dominique Valadié** et **Alain Françon**. Elle crée son premier spectacle au Conservatoire, *Fragments d'un discours amoureux* d'après **Roland Barthes**. Une dramaturgie en morceaux, où les amoureux de Barthes côtoient ceux de Marivaux ou de la Nouvelle Vague.

« Le choix des comédiens c'est un enjeu de rencontre. Il y a un rêve dans ma tête et le jeu est de le trouver dans la vie. Il faut qu'il y ait une rencontre personnelle entre l'acteur et le rôle. S'il y a ça, tout est là : il y a le bon noyau atomique. Il n'y a plus qu'à construire. Le lien intime entre l'acteur et le rôle c'est quelque chose de secret que je viens nourrir. »

En 2012, elle crée *Masculin/Féminin*, un work in progress où s'expérimentent librement les frontières du jeu, entre réel et fiction. En 2014, avec le même groupe d'acteurs, et en collaboration avec **Guy-Patrick Sainderichin**, elle met en scène *Nos Serments*, très librement inspiré par le film *La Maman et la putain* de **Jean Eustache**, à La Colline – théâtre national. Le scénario naît d'improvisations avec les acteurs. Les personnages et situations, convoqués par ceux du film, interrogent nos utopies privées. Une fiction radiophonique autour du spectacle est diffusée sur France Culture, , créée avec l'équipe de *Nos Serments* et en collaboration avec **Alexandre Plank**.

En 2017, elle monte *MayDay*, pièce contemporaine de **Dorothee Zumstein** : un voyage dans le temps et la mémoire, à travers le fil rouge d'une interview, faisant remonter le cours de plusieurs générations de femmes. En Juillet 2019, elle monte *Pelléas et Mélisande* de **Maurice Maeterlinck** au Festival d'Avignon. Une écriture à la fois concrète et poétique, l'histoire d'un amour tragique, dans un monde au bord de l'effondrement. Le spectacle est tourné en France et reçoit en 2020 le prix George-Lerminier (meilleur spectacle théâtral créé en province) du Syndicat de la Critique.

"L'enjeu des formes est important, il s'agit de ne pas répéter. La vidéo je l'utilise souvent mais très différemment, parce que je me pose toujours la question de sa nécessité. (...) Amener du cinéma au théâtre, c'est proposer des cadrages, une certaine relation à la durée, des effets de montage, un jeu plus si théâtral."

Elle a été artiste associée au Théâtre National de la Colline aux côtés de **Stéphane Braunschweig** de 2015 à 2017, et actuellement au Théâtre National de Bretagne aux côtés d'Arthur Nauzyciel. Elle intervient dans diverses écoles d'acteurs, notamment l'école du TNB. Elle a mené des ateliers avec les élèves-comédiens de l'ensemble 23 à l'ERAC et avec une partie de la promotion 2018 de l'école du Nord à Lille. Au théâtre, elle a joué avec Serge Noyelle (*Le Labyrinthe*), Geneviève Schwoebel (*32 chaises pour une variation*), Jean-Pierre Vincent (*Les Acteurs de bonne foi*, Marivaux) et Marc Paquien (*Les Femmes savantes*, Molière). Entre 2012 et 2015, elle participe aux stages *Le corps rêvant*, et *L'élan intérieur* dirigés par Krystian Lupa, dans le cadre des Chantiers Nomades. Au cinéma, elle a tourné dans des courts et moyens-métrages avec, entre autres, Justin Taurand, Hélier Cisterne, Émilie Noblet. Elle est dans le film *Grâce à Dieu* de **François Ozon**, et actuellement en écriture d'un long-métrage.

"Dans la pièce il y a une charge de réel très grande mais aussi de la poésie. On a l'impression que Lars Norén a enregistré des gens dans un hôpital mais ça ressemble aussi à une grande partition de musique. C'est foisonnant et génial pour le travail avec les acteurs et ça demande une grande exigence car on doit un minimum de vérité."

Son actualité :

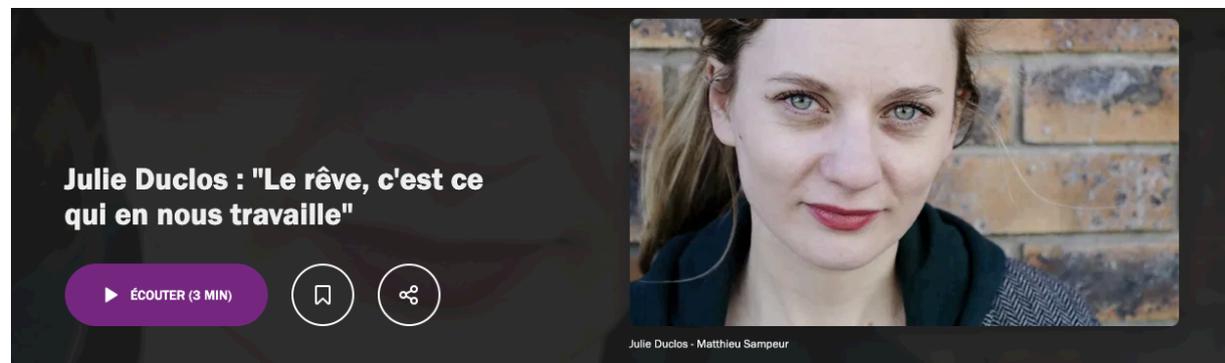
Kliniken de Lars Norén mise en scène Julie Duclos, du 10 au 26 mai au Théâtre de l'Odéon, Paris 6e

Tournée 2023 : du 12 au 16 avril Les Gémeaux – scène nationale de Sceaux et du 11 au 13 mai Comédie – centre dramatique de Reims.

Sons utilisés dans l'émission :

Krystian Lupa dans les Scènes Imaginaires, 2018.
Prélude n° 6 de Bach interprété par Kimiko Ishizaka
Lars Norén, Tout arrive, 2008
Raymond Depardon, Le cinéma des cinéastes, 1982.

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/a-quoi-revez-vous/julie-duclos-le-reve-c-est-ce-qui-en-nous-travaille-6704942>



Julie Duclos : "Le rêve, c'est ce qui en nous travaille"

ÉCOUTER (3 MIN)

Julie Duclos - Matthieu Sappeur

Résumé

Un court entretien avec un ou une artiste à partir de cette question : à quoi rêvez-vous ? La metteuse en scène Julie Duclos y répond au micro d'Arnaud Laporte.

avec :

Julie Duclos (Metteuse en scène).

En savoir plus

Après avoir exploré les pensées matinales des artistes la saison passée, Arnaud Laporte s'intéresse cette année à leurs rêves. Un court entretien avec l'invité que l'on retrouve le soir même à 19h dans Affaires Culturelles, pour un moment éminemment subjectif.

Aujourd'hui avec **Julie Duclos** qui signe la mise en scène de *Kliniken* de Lars Norén, [à découvrir du 10 au 26 mai au Théâtre de l'Odéon](#).

*Le théâtre, c'est la concrétisation d'une forme de rêve. Pour moi, tout commence par un rêve intérieur, très intime, qui est le mien. Je ne sais pas comment ça fonctionne pour les autres, comment un peintre rêve avant une peinture. D'où vient le geste initial ? Qu'est ce qui fait qu'on se lance dans l'aventure de monter une pièce ou autre chose. Pour moi, c'est vraiment de l'ordre du rêve. On pourrait peut-être appeler ça une vision, mais en même temps ça n'a pas forcément de contours. Tout le travail, ensuite, avec les acteurs, avec une équipe technique, consiste à concrétiser, à s'approcher au plus près du rêve que l'on avait. Le rêve, dans la création, c'est tout à la fois le repère et le moteur.***Julie Duclos**